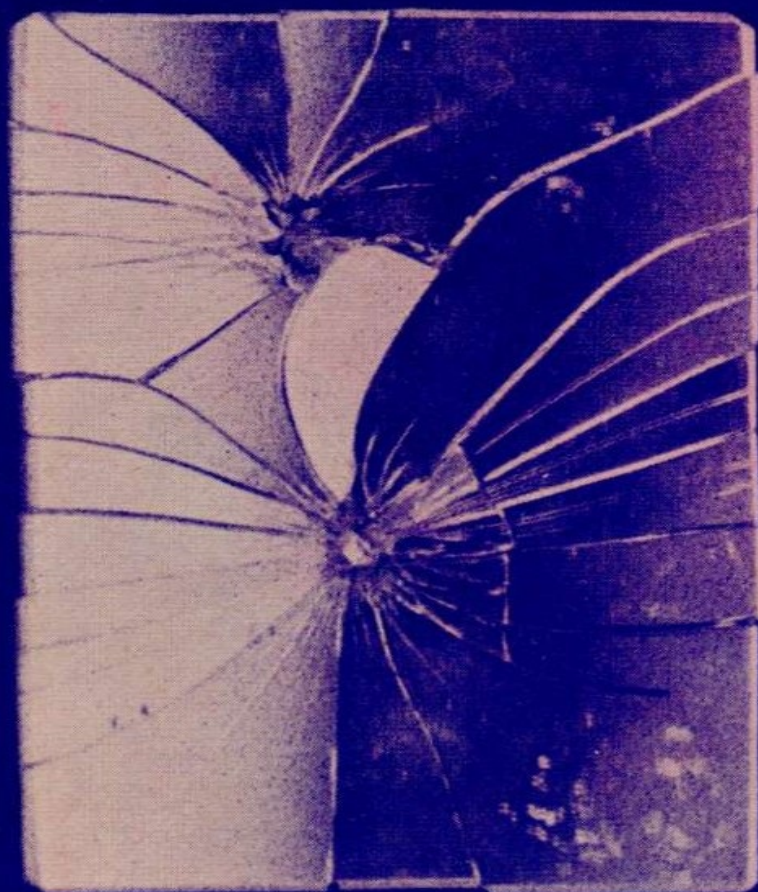


JIMMY GUIEU

le livre du paranormal



Collection 4° dimension

OMNIUM LITTÉRAIRE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JIMMY GUIEU

*(Grand Prix du Roman Science Fiction 1954
Prix du Roman Esotérique 1969)*

LE LIVRE
DU PARANORMAL

A Monique, ma femme, qui m'aida grandement au cours de mes recherches sur le Paranormal... et qui vécut une aventure terrifiante dans les cryptes d'un château hanté !

J. G.

Je remercie les innombrables auditeurs de mon émission *Les carrefours de l'étrange* qui m'ont apporté leurs témoignages, leurs expériences personnelles aux confins du surnaturel je remercie également les diverses Fraternités Initiatiques — connues et inconnues — qui m'ont aidé en certaine période sombre. Je remercie, enfin, Guy Eymard et Maritz d'Yorghl qui guidèrent mes premiers pas sur le sentier semé d'embûches menant « au-delà du miroir » ; ma gratitude va tout particulièrement à Lysianne Delsol qui me révéla la fantastique Tradition de Samirza Roucatl Hélioim, le « dieu venu des étoiles lointaines » ; à Pierre Meslat, le thaumaturge d'Epernay, à Jean-Claude Pantel et à ses amis, témoins de ses prodiges (bien involontaires !), à Armand Mestral, à Eric Charden et Stone, à Jean-Pierre Foucault et Patrick Topaloff (grands amateurs d'étrangetés devant l'Eternel !) ; enfin, à mes Frères néo-ésotéristes... et autres.

A tous, je dois d'avoir pu enquêter sur nombre de phénomènes paranormaux jusqu'ici ignorés du public.

J. G.

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE I.

— Ces mystères qui nous entourent — Prise de conscience du Paranormal et du Mystérieux Inconnu — « Hérésies » d'aujourd'hui, vérités de demain — L'étouffoir de la Science officielle — Mes premiers contacts avec l'étrange — Ai-je vécu à l'époque romaine ? — Un alchimiste de 16 ans — Le cercueil maudit du « professeur » Horitz 15

CHAPITRE II.

— Signes et intersignes — La roulotte maléfique — L'envoûtement de haine — Sortilèges congolais — La puissance de la prière — Les trompettes d'argent de Toutankhamon 43

CHAPITRE III.

— L'article 22542 ou la malédiction de la prêtresse d'Amon-Ra — Les rendez-vous de la mort — Certains criminels sont-ils « agis » ? — Le crime le plus atroce du siècle — Les morts mystérieuses — L'énigme du Lac du Diable — Les protections occultes — Kerlam et Sylf

sauvés d'un télescopage par une « piste fluide — Du fantôme électronique... au fantôme anti-contrebande — Le fantôme pictural 61

CHAPITRE IV.

— Eric Charden et Stone me parlent du fantôme de la vieille dame qui rêvait — Pour Armand Mestral, le hasard en cascade n'est plus le hasard — Les fantômes de Richard Anthony — Autres fantômes sacrifiant à Bacchus ! — Rêves prémonitoires ou messages de l'Autre — L'entité venue de Babylone — De quelques rêves prémonitoires — Le rêve (moins rose) du rugbyman — Le temps et le rêve — Un affreux cauchemar 84

CHAPITRE V.

— Réminiscences de vies antérieures — Le miroir du rêve — Le « Bang Utot », le terrible rêve de mort — Le choc en retour

— Où un cauchemar débouche sur un cataclysme — De quelques voyances involontaires — Où la voyante sauve un truand — Le ballon rond et l'hypnotiseur 109

CHAPITRE VI.

— Le « petit menteur » qui n'avait pas menti — Le voyant confond les juges — De quelques cas probants de spiritisme — Où l'on m'accuse de truquer... et où l'esprit démontre le contraire ! — Quelque part en Allemagne, des fermiers spirites — Le château de « N » et ses hantise — Des empreintes de main d'un enfant désincarné — Une séance de médiumnité mouvementée — Une entité agrippe le bras de ma femme — Le dangereux gardien du seuil — Le crâne baladeur 134

CHAPITRE VII.

— L'enfant, catalyseur de hantises — Les manifestations du château de Mousseigne (Aveyron) — Les « brèches » de l'Espace-Temps — Fenêtres sur ailleurs — Où l'écrivain C.V., n'est pas là où on l'a vu — La fabuleuse Tradition Solaire apportée par les dieux — Lysianne Delsol, gardienne de la Tradition — Samirza Roucatl Héliohim, le dieu venu des étoiles 162

CHAPITRE VIII.

— La prophétie du demi-dieu — Retrouverons-nous le trône d'or des demi-dieux ? — Partie manquante de la Bible et complément au 6^e verset de la Genèse — Les «

dieux » reviendront — La Science Perdue — Une Super-Franc-Maçonnerie Cosmique ? — Les Fils de la Lumière — Les descendants des « dieux » pilotent les soucoupes volantes — Dénoncer l'obscurantisme des savants et des ultra-rationalistes — La voyance de Lucienne Lemarié, médium psychomètre — De quelques manifestations du « surnaturel » — Présence de l'Invisible, où une entité se joue des scellés — Pierre Meslat, le prodigieux médium d'Epernay — Une effroyable injustice frappe Pierre Meslat — Il voit des fantômes ? Donc il est fou : enfermez-le ! — Comment Pierre Meslat recouvrit sa liberté pour soigner et guérir d'innombrables malades 196

CHAPITRE IX.

— Ces projectiles qui viennent de l'Inconnu — L'étrange cas de Jean-Claude Pantel — Les facéties de l'Invisible — Grêle de pierres — Tubes de néon voltigeur — Plaque d'égout qui flotte ! — Le vol plané d'une ampoule allumée ! — Une nuit de hantises — Statues et montre volantes ! — Le galop du cheval fantôme — Où l'Hôte Invisible arrache le bracelet d'une montre... sans le déboucler ! — Réaction en chaîne du paranormal — Le chien flaire « l'Hôte Invisible » — La locomotive fantôme — Lévitación et disparition d'un vase — Où les véritables ennuis vont commencer — Jean-Claude Pantel, pivot de tous ces phénomènes — Où nous rencontrons

(enfin !) des psychiatres intelligents ! — Distinguo sur les causes et conclusion 234

TABLE DES ILLUSTRATIONS

N° des illustrations

1 — A 100 mètres de là (et j'ignorais tout, alors, de leur existence) se dressaient effectivement des vestiges de l'époque romaine ! (Chap. I) (Cliché de l'Auteur) 48

2 — I : Sur une route très étroite, une Simca arrive à grande vitesse. Kerlam, en 403, stoppe contre le talus mais la collision paraît inévitable. (Chap. IV) 48

3 — II : Lorsque la Simca lancée à vive allure n'est plus qu'à quelques mètres de la 403 de Kerlam, une étrange « piste fluidique » apparaît au-devant de sa voiture. (Chap. IV)... 49

4 — III : La Simca s'engage comme un bolide sur cette « piste immatérielle » et s'envole littéralement pour basculer ensuite dans le fossé ! La scène n'a duré que quelques secondes mais Kerlam et Sylf l'ont vu se dérouler dans un ahurissant ralenti, comme hors du temps. A aucun moment la Simca ne toucha la 403, l'enquête put l'établir. (Illustrations de Kerlam) (Chap. IV) 49

5 — Le peintre ésotériste Kerlam et son tableau : « Montségur », devant sa demeure à Saint-Montan (Ardèche). (Chap. IV) (Cliché de l'Auteur) 112

6 — Détail de ce tableau où, en surimpression sur le

bûcher, apparaît un visage *que l'artiste n'a pas peint* ! En composant cette œuvre, Kerlam, proche de la transe, a-t-il été « agi » par l'entité d'un Cathare martyr qui périt dans les flammes ? (Chap. IV) (Cliché de l'Auteur) 112

7 — Le « Bâtitteur de Cathédrales » (du peintre Kerlam), tenant entre ses pouces la coudée, 100 000^e partie du degré du parallèle qui passe par le « point tellurique » de Chartres. Cette merveilleuse toile évoque les « Mystères de la Cathédrale de Chartres ». (Cliché de Kerlam) (Chap. IV) 113

8 — « Ne photographiez pas cette pièce... » Bravant l'interdit,

Claude M., prit neuf clichés... et constata au développement que neuf vues manquaient sur son film : celles qu'il avait cru pouvoir prendre, dans cette pièce étrange du château de « N »... (Chap. VI) (Cliché Claude M.)... 128

9 — Dans le cimetière de Châteauneuf-lez-Moustiers (village mort des Alpes de Haute-Provence), des croix ont été brisées selon un rituel de magie noire... (Chap. IX) (Cliché de l'Auteur) 129

« Une loi fatale veut que tout ce qui semble sortir des bornes étroites de la routine soit d'abord condamné au pilori. »

Dr Encausse.

« L'univers n'est pas seulement plus bizarre que nous l'imaginons, il est plus bizarre que tout ce que nous pouvons imaginer. »

J.B.S. Haldane.

Chapitre Premier

Les phénomènes paranormaux sont infiniment plus fréquents qu'on ne le croit, de même que « l'étrange » est partout pour qui sait « regarder les choses anciennes avec des yeux neufs », comme l'écrivirent fort pertinemment Jacques Bergier et Louis Pauwels dans leur « **Matin des magiciens** » (Gallimard). Ce « **Mystérieux Inconnu** » cher à mon ami Robert Charroux, nous le retrouvons

aussi dans des faits actuels. Mais il faut, constamment, raison garder et observer ces faits sans passion, avec lucidité et impartialité ; disons avec un rationalisme intelligent, par rapport au rationalisme borné et rétrograde de certains pourfendeurs de « faits maudits ». Ces précautions prises qui nous permettront d'éliminer nombre de faits faussement paranormaux ou étranges et qui s'éclairent à la lumière de la raison ou de la Science, il demeure une masse « résiduelle » impressionnante d'événements que ni la raison ni la Science ne sauraient — actuellement — expliquer.

A propos de Frédéric Mistral qui, au français, préféra la langue provençale pour rédiger son œuvre, Paul Valéry parla d'a héroïsme intellectuel » ; je crois sincèrement que cette remarque s'applique aussi à ceux qui se penchent sur les « faits maudits ». En effet, ces chercheurs qui œuvrent aux frontières de la Science sont perpétuellement en butte aux railleries et aux sarcasmes des « savantasses » ; pour ces derniers, il n'y a pas de mystères « paranormaux »... dans la mesure où ils refusent d'admettre pour vrai ce qui ne paraît point vraisemblable à leur esprit bien trop étroit pour être ouvert sur l'Inconnu !

Que dissimulent les phénomènes de Poltergeist, caractérisés par des déplacements d'objets (ou apports d'objets) sans intervention mécanique directe de la part de l'homme ? Que dire aussi de l'aura mystérieuse qui émane de l'Ordre du Temple, de ses vestiges... et de sa résurgence actuelle que l'on ne peut nier ? ([1](#)) Combien de lieux, encore imprégnés d'une étrange « présence », ai-je visité, liés dans le temps à cet Ordre que l'infâme Philippe le Bel crut pouvoir anéantir à jamais ?

Des événements insolites se révèlent parfois, sourdant d'un fantastique hallucinant ; monde occulte (à défaut de pouvoir lui donner un nom plus cartésien) dont nous percevons l'existence par ses démonstrations inquiétantes autant qu'inopinées ; irrationnel dont nous pressentons la réalité sans pouvoir — hélas — la décortiquer, la mettre en évidence sur commande.

Est-il des limites aux dimensions qui régissent le Temps et l'Espace ? Quelle curieuse énigme que celle des Univers Parallèles débordant du cadre pourtant vaste de l'Univers visible ? Mille et une questions découlant des innombrables faits paranormaux que nous rencontrons, fréquemment, sur notre « ligne de Temps »... ou sur d'autres, qui interfèrent sporadiquement avec la nôtre !

S'intéresser au fantastique, à l'étrange, au Mystérieux Inconnu, n'est-ce point là une marotte anachronique à l'ère spatiale ? Assurément pas ! C'est au contraire une prise de conscience fort salutaire pour l'avenir. A notre époque technologique où la Science matérialiste progresse à pas de géant et nous ouvre

les portes du cosmos, il est réjouissant de constater combien l'antithèse de cet état évolutif (complémentaire du précédent), préoccupe l'homme, l'incite à se pencher, à s'interroger sur l'irrationnel, forme transitoire, peut-être, d'une étape supérieure, d'un réalisme fantastique magistralement exploré par Bergier et Pauwels. L'honnête homme du XXe siècle est tout autant passionné par la Science (avec un grand « S ») que par l'Inconnu présent au-delà du miroir, celui qui donne accès au domaine dédaigneusement qualifié de « merveilleux » par les ultra-rationalistes. « Un homme qui n'est plus capable de s'émerveiller a pratiquement cessé de vivre », disait Einstein ! Cet intérêt grandissant (et utile pour la progression de l'esprit vers d'autres voies non conventionnelles conduisant au futur), est attesté par le succès mérité de collections telles que : « Les chemins de l'impossible » (Albin Michel), « L'Aventure mystérieuse » (J'ai lu), « Les énigmes de l'univers », (Robert Laffont), « Sciences secrètes » (Ed. Pierre Belfond), « En marge » (Ed. Publications Premières), « C.A.L. » (dirigée par L. Pauwels). Nombre de rééditions de livres ésotériques rarissimes par les soins de l'Omnium Littéraire ont ajouté à ce succès, sans oublier, bien sûr, les ouvrages de Robert Charroux ni la revue Planète (première manière !).

Tous ces efforts convergents sont autant de directs dans les gencives de ce stupide conformisme à vue courte, lequel entend régenter la Connaissance et dicter au public ce qu'il doit croire aveuglément (« Hors de la Science, point de salut » !) et ce qu'il doit rejeter sous peine de perdre (non plus son âme mais) toute considération de la part des pontifes !

Outre les ouvrages et Collections cités plus haut, des revues sont venues apporter leur contribution à cette quête marginale : Nostradamus (décrié mais qui n'en contient pas moins d'intéressants articles), Le Grand Albert (dans lequel j'assure la rubrique « soucoupes volantes ») ; Ciné-Revue, qui consacre plusieurs pages à ces domaines « interdits ». Et à propos de cinéma, signalons le récent film de Juan Bunuel « Au rendez-vous de la mort joyeuse » (Prix Georges Sadoul 1972) qui fascinera les amateurs du paranormal avec ses séquences de hantises et de poltergeist.

J'ai pu vérifier constamment cet intérêt en produisant, à la station O.R.T.F. de Marseille (un mardi sur deux à 18 h 30), une émission radio intitulée « Les carrefours de l'étrange » ; avec le concours de comédiens sont reconstitués fidèlement des faits mystérieux, des événements paranormaux (parfois hallucinants mais bien réels), la plupart d'entre eux m'étant adressés par les auditeurs eux-mêmes. Après chaque diffusion des « Carrefours de

l'étrange », des centaines de lettres m'apportent de nouveaux éléments, nécessitant quelquefois une enquête auprès des témoins ou victimes d'aventures souvent fantastiques, comme nous le verrons plus loin. Mes confrères Jacques Elie Moreau et Ginette Taffin, de leur côté, produisent à l'O.R.T.F. de Nice la captivante émission « Un autre soleil » (un lundi sur deux à 21 h 20) et c'est par centaines que leur parviennent des lettres de témoins de faits ahurissants.

Dans de nombreuses régions de France, des jeunes gens, des hommes, des femmes, passionnés par le Mystérieux Inconnu, se sont groupés, ont formé des cercles d'études et échangent des informations : le C.E.R.E.I.C. (Centre d'Etude et de Recherche d'Eléments Inconnus de Civilisations) de Guy Tarade, à Nice ; ou encore le C.F.R.U. (Centre Français de Recherches Ufologiques), dont la revue « Ouranos » consacre également une rubrique à l'étrange, aux faits paranormaux : 1, rue Saint-Exupéry, Grenoble.

Il existe bien sûr de nombreux autres groupes ou associations axés sur cette voie, mais afin de tirer un meilleur parti de leurs recherches individuelles, il serait souhaitable qu'ils se regroupent, se « fédèrent » fraternellement selon le vieux principe (toujours valable !) : l'union fait la force. Car ces francs-tireurs de la recherche parallèle doivent pouvoir opposer une résistance efficace aux attaques dont ils peuvent un jour faire l'objet, de la part des ultra-rationalistes qui intriguent sans relâche pour faire échec à ces travaux non-conformistes.

Nous aurons l'occasion de reparler des méfaits de l'ultra-rationalisme, de certains « savants » en odeur de sainteté auprès des Grands et qui se font les défenseurs du Seul, du Pur Sanctuaire de la Science Officielle. Ces hommes — quelques-uns sans doute de bonne foi — confondant trop volontiers leurs dogmes sacro-saints avec la Vérité, et la Science avec leur propre personne ! En cela, ils oublient un peu trop aisément que les « hérésies » d'hier sont devenues les dogmes d'aujourd'hui, ces « hérésies » (la rotondité, la rotation de la Terre, les plus lourds que l'air, l'unicité de l'homme dans l'Univers, etc...) que leurs homologues du passé combattirent avec une fureur aveugle ! Or, qui donc avait raison, des ânes chargés de reliques ou de leurs victimes ? Ces messieurs devraient relire Nietzsche et se pénétrer du fait que « Pour qu'un sanctuaire apparaisse, il faut qu'un sanctuaire disparaisse » ! Cette phrase, riche de sens ésotérique, sert d'exergue au magistral ouvrage de Paul Le Cour, enfin réédité chez l'Omnium Littéraire : L'Ere du Verseau. Oui, au seuil de l'Ere du Verseau, le sanctuaire du matérialisme bêta, du douillet conformisme, frémit sur ses bases sous les coups de boutoir du néo-ésotérisme

qu'affectionne particulièrement Gilles Novak ([\[2\]](#)).

Empruntons à Jacques d'Arès, le préfacier de l'ouvrage de Paul Le Cour, ces deux passages à méditer :

— *Si nous sommes effectivement à la fin d'un cycle d'humanité et non pas seulement devant une quelconque transformation comme la protohistoire et l'histoire nous en donnent des exemples, il est normal que nous assistions à des destructions massives dans tous les domaines (...).*

— Certes, il est douloureux, notamment dans le domaine spirituel, de voir les institutions et les hommes scier les branches sur lesquelles ils sont assis ; mais cela est en réalité obligatoire, car ces branches étaient pourries de l'intérieur, sans que l'on s'en aperçoive, et cela depuis longtemps (fin de citation).

Et maintenant, amis, lisez attentivement ces quelques lignes qu'écrivit Paul Le Cour... en 1926 :

— *Nous avons assisté, au cours de ces dernières années, à un désordre profond s'étendant à tous les domaines : financier, économique, social, intellectuel, artistique, moral et spirituel. Tout a été discuté et remis en question : religion, famille, patrie, tandis qu'une scission s'est effectuée entre la science et la religion qui se dressent l'une contre l'autre comme deux lutteurs essayant sans résultat de se vaincre. Tandis que certains peuples manquent du nécessaire, d'autres peuples détruisent leurs récoltes et réduisent leurs cultures en excédent.*

Quarante-six années se sont écoulées et ces lignes, qui demeurent tragiquement valables, définissent également notre époque ! Tout esprit lucide ne peut pas ne pas convenir qu'une telle gabegie, de telles injustices, un tel comportement ne saurait s'éterniser. L'Ere des Poissons a pris fin et nous entrons, lentement, dans celle du Verseau.

Lentes ou brutales, toutes les remises en question marquant notre époque annoncent le « grand chambardement », les douleurs du monde en gésine en train d'enfanter une Ere Nouvelle qui, par-delà bien des tribulations, verra poindre la Lumière. Cette Lumière que les ésotériques, les néo-ésotériques et les chercheurs parallèles en quête du paranormal commencent à distinguer dans les brumes de l'avenir.

Une Ere où l'on ne sera plus traité de charlatan si l'on « croit » aux soucoupes volantes (et pour cause : notre espèce aura alors renoué avec les Instructeurs Cosmiques !), si l'on devise des phénomènes de hantises, des forces « maléfiques » attachées à certains objets, des univers parallèles et autres manifestations dites

supranormales telles que les matérialisations de ce que, faute de mieux, nous appelons des « entités ».

Aujourd'hui (comme par le passé, d'ailleurs), des hommes de Science ouverts aux phénomènes « psi », à la parapsychologie (si dénigrés, chez nous, par les savants de cabinet qui, du haut de leur pseudo-savoir, prêchent ex-cathédral, doivent se cacher pour étudier cet « enfer » honteux. Qu'une malencontreuse indiscretion les désigne à leurs collègues bien pensants et c'est le tollé général, le coup bas, la calomnie et les lâches manœuvres qui, après le bâillon, leur « cassent les reins » !

Je connais nombre de scientifiques, de chercheurs — authentiques savants — qui, ayant accepté (à rencontre de leurs collègues) d'étudier par exemple les O.V.N.I., ont maintenant la certitude que ces engins viennent d'un autre monde. Mais publiquement, ils se garderaient bien d'avouer leur conviction, de crainte de perdre la face et d'être mis sur la touche. Il faut, impérativement, que cesse cette cabale inquisitoriale ! Il faut que le savant honnête puisse librement étudier tel ou tel phénomène qualifié d'absurde par la Science Officielle ! Le scandale des contre-vérités a assez duré.

Cette crainte du coup de bâton, pour l'homme de la rue, prend un autre visage : lui, on ne lui « cassera pas les reins » mais on le moquera, on le rendra ridicule : « Regardez-le, ce sot (ou un autre mot en trois lettres !) Qui croit aux fantômes, aux tables tournantes, aux esprits et à la télépathie ! Si c'est pas malheureux ! Etc... Etc...

En raison de ce genre de quolibets, les « coupables » se taisent, n'osent pas avouer que, bien qu'incroyants, ils ont vu, senti, perçu nettement de tels phénomènes... qu'honnêtement ils ne peuvent plus nier.

Il m'a fallu bien des années pour gagner la confiance du public, des lecteurs, des auditeurs et ceux-ci, enfin rassurés, certains que je ne trahirai jamais leur anonymat, ont bien voulu se confier à moi, me présenter des témoins corroborant leurs dires. Ce livre est donc le fruit de cette confiance, le fruit de plus de vingt années de recherches, de collecte d'informations, d'indices, glanés ici et là. Le lecteur comprendra ainsi les raisons qui m'obligent — souvent — à désigner tel témoin, tel lieu, tel site par de simples initiales ou par des indications volontairement vagues.

Puisse la confiance que me témoignèrent tous ces informateurs s'étendre maintenant à d'autres. N'hésitez pas à me communiquer vos propres expériences du mystérieux inconnu, à me relater les faits, les événements étranges, paranormaux, dont vous avez pu être les témoins. En aucune manière votre

identité ne sera révélée, si vous exprimez le souhait de rester dans l'anonymat.

Mais pour l'heure, Amis, je vous invite à chevaucher par monts et par vaux sur les destriers de l'Insolite en vous demandant de ne point tourner brides si, d'aventure, certains faits maudits font cabrer vos montures, à quelques carrefours de l'étrange...

Mes premiers contacts avec l'étrange

En 1933, j'avais alors à peine sept ans, j'étais élève à l'Ecole Normale annexe d'Aix-en-Provence, école située vers le milieu de la montée de Saint-Eutrope (actuellement avenue Jules-Isaac) presque à la limite nord de la ville à cette époque. Le samedi après-midi, l'instituteur nous conduisait au terrain de sport de l'école qui, dans l'enceinte même de celle-ci, était bordé au nord par une butte plantée de pins au sommet de laquelle courait un mur qui nous cachait le paysage au-delà.

Au pied de la butte, un terre-plein, une piscine, un terrain de football et les jardins, les serres du jardinier qui, lui, passait les samedis après-midi à se ronger les ongles d'angoisse à l'idée que notre ballon pouvait, à chaque instant, crever l'une de ses serres ! Ce qu'il advint d'ailleurs plus d'une fois, mon vieux camarade Marco Perrin (actuellement comédien au théâtre et à la T.V.) en a conservé un cuisant souvenir après un shoot magistral... auquel succéda le désastre accompagné des cris indignés dudit jardinier !

Peu attiré par le sport (hormis la natation, le camping, l'escalade et la spéléologie), je trouvais toujours une bonne excuse pour « couper » à la corvée du foot. Laissant mes copains taper en hurlant sur le ballon rond, je m'asseyais au pied d'un pin, sur la petite butte ; je les suivais des yeux un instant et peu à peu cessais de les voir, perdu dans une rêverie qui me transportait loin, très loin de ce tumulte et de ce jeu.

Le dos à l'écorce rugueuse du pin, bercé par le chant des cigales, je rêvais ; je rêvais invariablement à des scènes de la vie romaine.

Invariablement et inexplicablement, c'était toujours lorsque je me trouvais à cet endroit-là que ma pensée vagabondait vers ces scènes — banales — d'un autre temps : j'imaginais des hommes et des femmes revêtus de longues toges ou tuniques blanches qui déambulaient dans un décor d'élégantes maisons blanches, de villas, basses, flanquées de colonnades, de pièces d'eau, de jardins, de massifs de fleurs, très belles demeures fort différentes de celles que j'étais accoutumé à

voir, dans cette bonne ville d'Aix.

Je dis bien que j'imaginai cela et non point que je le voyais. Ailleurs, dans la ville et ses environs, jamais ce genre de pensées n'effleurait mon esprit, j'insiste également sur ce point. Au reste, l'on conçoit aisément que les connaissances d'un gamin de sept ans en matière de civilisation romaine se bornaient à quelques images floues et stéréotypées, sans précision aucune.

Les années passèrent. Je changeais d'école pour fréquenter celle du boulevard Notre-Dame (actuellement boulevard Jean-Jaurès), située à environ un kilomètre au sud-est de la « Normale annexe ». La guerre de 1939 éclata et l'on se mit, un peu partout, à creuser des tranchées. L'on en creusa notamment derrière l'école du boulevard Notre-Dame, dans un terrain vague (mais bordé de villas) appelé Jardin de Grassi. Là, le creusement des tranchées amena la mise au jour de vestiges importants de l'époque romaine : mosaïques, colonnes, chapiteaux, tracés de rues, canalisations de section rectangulaire, tessons de poteries.

Cette aubaine fascinait le garçonnet de treize ans que j'étais devenu et qui, déjà, se passionnait pour l'insolite, en raison de circonstances singulières — la rencontre d'un adolescent extraordinaire — dont il sera question plus loin. A la sortie de l'école, avec quelques camarades, je décidais d'aller voir cette découverte dont les journaux s'étaient fait l'écho. Les cinquante mètres qui séparaient ladite école des ruines furent couverts les coudes au corps et nous restâmes là, au bord de la première tranchée, émerveillés, à contempler ces vestiges, ces mosaïques, ces curieux conduits apparaissant, cassés net, au flanc des parois de terre. Conduits du « chauffage central romain », devais-je apprendre bientôt, faits de grosses tuiles d'un roux grisâtre. Ici et là, des fonds de poteries, des fragments de porphyre d'un beau vert tacheté ou bien rougeâtres, des morceaux de verre irisé, de lapis lazuli et autres débris qui nous enchantèrent mais nous laissaient sans voix !

Un coup d'oeil à gauche, un autre à droite : personne et nous voilà sautant dans la tranchée pour entreprendre des fouilles à notre compte ! Tempérant l'ardeur de mes camarades, je les incitais à la prudence, leur recommandant de ne pas taper comme des sourds avec les morceaux de fer ramassés — en guise d'outils — aux abords du terrain vague. Promu chef de chantier, je supervisais les travaux, montrant comment il fallait s'y prendre pour extraire une poterie (déjà mal en point) de sa gangue de terre, houspillant un tel, aidant tel autre. Je n'étais pas peu fier de moi... Et soudain, je ne fus plus fier du tout ! Là-haut, sur le bord de la tranchée, nous dominant de toute sa hauteur, un « vieux » de

quarante ans nous regardait ! Quelques copains avaient déjà lâché précipitamment les « outils » et prenaient un air dégagé, les mains dans les poches, s'essayant à siffler tandis que deux autres prenaient la poudre d'escampette !

Devant notre mine de gamins pris en faute, l'inconnu nous sourit, fit un geste d'apaisement et fixa sur moi son attention :

— Alors, c'est toi, l'archéologue en herbe ? Un instant, j'ai cru qu'avec tes copains vous alliez vous livrer à quelque déprédation, comme des vandales ; puis je t'ai écouté, conseillant à tes amis de ne rien détruire de ces vestiges du passé de notre ville...

A ces paroles rassurantes, ma déglutition devint plus facile ! Ce monsieur (dont j'ai oublié le nom), attaché au Musée des Beaux-Arts d'Aix-en-Provence, trouva fort sympathique notre goût pour l'archéologie et ce fut avec bonne grâce qu'il répondit à nos interminables questions. Oui, Aix

— *Aquae Sextiae* voici 2 000 ans — avait été une ville florissante, une étape sur la fameuse *Via Aurelia*, dont on pouvait voir encore (plus aujourd'hui !) une dalle, émergeant du sol à l'angle de la rue Riquier et de la rue des Guerriers, à une centaine de mètres à peine de ces tranchées.

Mais oui, il acceptait de nous la montrer ! Et nous voilà partis, tout heureux d'accompagner ce savant aixois qui avait la gentillesse de nous apprendre un tas de choses qu'on ne nous enseignait pas à l'école !

— Et cette *Via Aurelia*, demandais-je, où passait-elle ?

— Là-bas, vers le nord, elle passait près de la montée Saint-Eutrope. Tu sais, à côté de l'Ecole Normale?...

A ces paroles, un déclic joua dans ma mémoire et un trouble indéfinissable m'envahit :

— Près de l'Ecole Normale ? Et à cet endroit, la voie aurélienne passait-elle en rase campagne ou bien était-elle bordée de maisons, de villas ?

— Bien sûr qu'il y avait des maisons, là-bas, car la ville s'étendait aussi vers le nord. D'ailleurs, sur la Butte des Trois Moulins qui domine l'Ecole Normale, tu n'auras qu'à aller te promener, avec tes copains, pour voir d'autres vestiges de l'époque romaine, assez bien conservés.

— Et sous... sous la butte plantée de pins, dans l'enceinte même de l'école, hasardais-je. Vous croyez qu'il y a des ruines enfouies ?

— Ma foi, c'est fort possible puisque celles dont je te parle ne se trouvent qu'à une trentaine de mètres à vol d'oiseau...

Avec quelle impatience ai-je attendu le jeudi suivant pour me rendre jusqu'à

la Butte des Trois Moulins où, malgré la proximité de l'Ecole Normale annexe, je n'avais jusque-là jamais mis les pieds. Et maintenant, au bout du chemin grimpant, nous venions d'atteindre une sorte de rotonde qui dominait la ville. A droite, le mur de l'école et le terrain déclive planté de pins où je rêvais, quelques années plus tôt, à des scènes de la vie romaine.

A gauche de cette rotonde, bien que prévenu, je restais interdit en découvrant des colonnes romaines, une sorte de portique devant une vieille tour mangée de lierre (voir illustrations n^{os} 1 et 2). En face, flanquant l'entrée d'une villa, deux doubles colonnes à chapiteaux. J'étais émerveillé, en proie à une violente émotion. Ainsi, sur cette butte, au faite de la collinette et de ses pins, se trouvaient d'autres vestiges de l'époque romaine ! Tout ce quartier — que je ne connaissais pas, dont je n'avais jamais entendu parler à l'âge de sept ans — regorgeait de ruines ! De ruines dont la présence invisible et insoupçonnée avait cependant exercé sur moi une influence mystérieuse, qui s'était traduite par cette étrange rêverie peuplée de personnages surgis d'un passé vieux de deux millénaires ! Poignante sensation que l'enfant de treize ans que j'étais devenu ne pouvait expliquer, mais qui le laissait avec un bizarre sentiment de frustration, de malaise, d'anxiété, presque.

Plus tard, beaucoup plus tard, mes études, ma quête du paranormal s'étant développée (parallèlement à mon intérêt pour la vulgarisation scientifique, d'ailleurs), je pris conscience d'une « possible » explication : j'avais dû vivre à l'époque romaine et, à travers l'espace et le temps, refluaient en moi une réminiscence de vie antérieure ! Ou bien, peut-être, ces lieux « chargés », imprégnés par le psychisme de ceux qui y avaient vécu, exerçaient-ils sur moi une fantastique influence ? Je faisais alors ce qu'il est convenu d'appeler une sorte de « voyance », de perception extrasensorielle de scènes rémanentes, révélées à un recoin mystérieux de mon psychisme d'enfant par un ressac du passé ?

Réminiscence de vie antérieure ? Voyance, perception extrasensorielle ? Laquelle de ces deux hypothèses est la bonne ? Je ne sais. Ce que je sais, en revanche, c'est que parfois, en voiture ou à pied, certains lieux parcourus déclenchent en moi une sensation d'étrangeté. Je ne réalise pas tout de suite quelle en peut être la cause mais, sitôt envahi par cette sensation, je me rends compte que je viens de passer à tel endroit où, jadis, se trouvait un site romain et plus particulièrement un haut-lieu : un temple par exemple, un sanctuaire. A Aix-en-Provence, cela est vrai particulièrement pour l'extrémité de la rue Gaston-de-Saporta, proche de la cathédrale Saint-Sauveur, où cette sensation

indéfinissable s'éveille fréquemment chez moi.

D'autres lieux, fort éloignés de ma ville natale, déclenchent parfois aussi ce sentiment bizarre ; j'aurais l'occasion d'y revenir.

J'ai conduit mon fils Serge en 1969 (il avait alors sept ans), sur la Butte des Trois Moulins et l'ai photographié dans ce site que je ne devais découvrir qu'à l'âge de treize ans, grâce à ce monsieur attaché au Musée des Beaux-Arts d'Aix-en-Provence. A travers Serge, j'ai revécu par la pensée cette période de mon enfance, revu la collinette et ses pins au pied desquels je « rêvassais » (voir illustrations n^{os} 3 et 4) ; j'ai alors éprouvé la même « bouffée » d'étrangeté que celle qui m'étreignait alors. Mon fils me regardait, s'étonnant de me trouver songeur parmi ces vestiges du passé qui évoquaient pour lui, sans doute, quelques films ou illustrés...

— Dis, papa, on s'en va ? T'as pas un « cheouingomme » ?

Le charme était rompu. Comme nous étions loin de mes réminiscences (?) de vie antérieure, ou de cette perception extrasensorielle qui, à l'âge de mon fils, me reliait confusément au passé ! Serge s'intéresse davantage aux derniers modèles de voitures et aux fusées, bien qu'il rêve de devenir vétérinaire, amoureux qu'il est des animaux.

J'avais tenté une expérience, espérant — sans trop y croire — découvrir dans ses réactions un possible « maillon », même flou, susceptible de le relier lui aussi à ce passé. C'était absurde car ce genre de réminiscence n'est nullement héréditaire ; mais ne devais-je pas tenter malgré tout cette manière de test ?

Un alchimiste de seize ans

Vers ma douzième année se place un épisode qui allait profondément modifier — de façon bénéfique — ma destinée. A cette époque, j'étais ce qu'il est convenu d'appeler un élève médiocre... pour ne pas dire un mauvais élève ! Je lisais beaucoup... d'illustrés : Robinson, Mickey, L'Aventureux, Tarzan, mais aussi Jules Verne, R. M. de Nizerolle, Jack London, et les trois Edgar :

Poe, Wallace et Rice Burroughs ! J'étais aussi philatéliste. Un jour, à la récréation, un « grand » vint jeter un coup d'oeil sur mon carnet d'échange. Certaines pièces rares (qui devaient bien valoir deux ou trois cents francs... anciens !) l'intéressèrent et il m'invita à venir chez lui, le jeudi suivant. Ce « grand » avait seize ans. Sportif, des sourcils bruns très fournis, un regard scrutateur, une expression intelligente, beaucoup de distinction, Guy Eymard fit

sur moi une impression bizarre, faite surtout d'admiration.

Guy habitait une maison moderne, près du Jardin du Roy René. Nous traversâmes, au rez-de-chaussée, une grande pièce, sorte de garage avec, contre l'un des murs, divers crochets auxquels étaient suspendus des selles, des harnais.

— C'est la sellerie, m'indiqua-t-il.

Je pensais « céleri » et réalisais enfin que ce légume n'avait rien à voir avec le lieu, lequel abritait des « selles » ! Contre la porte, des photos : un homme en tenue « d'explorateur » (chemise Lacoste, short et casque colonial), portant une Winchester et posant, un pied sur la dépouille d'un tigre ! Et à côté de cet homme, un garçon... dans lequel je reconnus Guy !

— Oui, mes parents et moi avons vécu aux Indes. Je suis en France depuis deux ans seulement.

Aux Indes ! Un père « explorateur » qui tuait des tigres ! Un garçon qui avait participé à la chasse au tigre dans la jungle ! Oui avait peut-être (j'en frémissais !) échappé aux Thugs étrangleurs !

Dans mon échelle des valeurs, celle de Guy monta de plusieurs crans !

Nous passâmes dans la pièce voisine, presque aussi grande et, là, je demeurai bouche bée : une longue table encombrée d'instruments de chimie, ballonnets, cornues, bec Bunsen, tubes à essais, boîtes de Pétri, serpentins, bocal et fioles ! A droite, une bibliothèque avec, plus loin, une étagère supportant à chacune de ses extrémités... un « crâne de mort » dont les orbites vides semblaient me fixer, moi, le « petit » qui serrait sous son bras un album de timbres !

— C'est mon laboratoire, m'indiqua Guy, aussi simplement qu'il eût pu dire « il fait beau » ou « le temps va se gâter » ! Tiens, voilà une boîte avec des timbres. Choisis pendant que je vais jeter un coup d'œil sur ton carnet...

Je farfouillais un moment, distraitement, dans la boîte, mon attention étant constamment sollicitée par ce laboratoire, par ces crânes brunâtres sur l'étagère, par ce décor insolite et empreint de merveilleux.

L'échange fut conclu aussi distraitement et, devant ma mine étonnée, mes yeux brillant d'admiration, Guy sourit avec indulgence :

— Oui, je fais de la chimie... Et de l'alchimie, aussi.

Et de m'expliquer la différence, qui ajouta à ma fascination : ainsi donc, les Anciens avaient donc fabriqué de l'or ? Mais quels Anciens ?

— Les Initiés.

Et de m'expliquer ce nouveau mot. Oui, il voulait bien me prêter un livre concernant les « choses » de l'occultisme, de l'alchimie. Ces crânes ? Nouveau demi-sourire puis, avec beaucoup de sérieux :

— Tu ne vas pas me croire mais l'un de ces crânes se déplace. Oui, *tout seul*. De temps à autre, je le retrouve ailleurs. On appelle cela « Poltergeist ».

Je n'en revenais pas ! Pourtant, ce grand garçon parlait avec calme, avec une certaine gravité même et, manifestement, il ne cherchait point à se moquer du gamin que j'étais, s'efforçant de satisfaire ma curiosité, m'observant, me jugeant, se demandant sans doute si j'étais susceptible d'assimiler ses paroles et d'en tirer profit.

— Et ça, cette boule à jouer cassée en deux ? Où est l'autre partie ?

— Ce n'est pas une boule à jouer, mais, probablement, la substance métallique restée au fond d'un creuset, après une opération alchimique. Je l'ai trouvé dans la cave de la maison de Nicolas Flamel, à Paris, en creusant le sol... en cachette, bien sûr.

Et Guy me conta l'histoire, la merveilleuse histoire de Nicolas Flamel et de Dame Pernelle, son épouse, qui s'attelèrent avec succès au Grand Œuvre ([\[3\]](#)).

— Et toi, tu fais de l'or, aussi ?

Nouveau sourire indulgent :

— J'ai seize ans et je commence seulement à me familiariser avec les innombrables opérations préliminaires. Peut-être y arriverai-je un jour, peut-être pas. Mais quelle fascinante aventure et que de choses j'aurai apprises, au fil des ans !

La « fascinante aventure », c'est moi qui la vivais, dans ce laboratoire et près de ce garçon qui me paraissait être un génie (et il l'était, à sa manière).

Je retournais chez moi, l'esprit en ébullition et me mis à dévorer le livre prêté. Certes, je n'y compris que quelques passages mais l'étincelle venait de briller en moi... et je mesurais alors tout le poids de mon ignorance ! Il fallait que je comprenne, il le fallait ! Mais comment comprendre ces « choses » si étranges, si mystérieuses, lors même que j'étais un cancre à l'école ? Comment pourrai-je jamais devenir aussi instruit que mon nouvel ami ? Savoir autant de « choses » passionnantes ? Devenir comme lui un « Initié » (car il m'avait souvent cité ce mot à propos de l'occultisme, de l'ésotérisme, des traditions secrètes ou oubliées, dédaignées du commun).

Pour être un « Initié » (car je ne doutais pas qu'il en fut un !), Guy m'avait révélé son secret : étudier, « bosser dur » à l'école et, le travail scolaire, les devoirs accomplis, se reposer de cette « corvée »... en étudiant ce que l'on n'enseignait point à l'école mais que l'on trouvait dans certains livres.

Assoiffé de savoir, le gamin que j'étais devint honteux de ses mauvaises notes et se mit au travail : en une année, il rattrapa son retard et l'année suivante,

tout en assimilant le programme de sa classe, il s'imposa (en cachette !) celui de la classe supérieure. Et pour se distraire de cette corvée, il acheta des livres traitant d'occultisme, d'ésotérisme, de spiritisme, de phénomènes de hantises, de *poltergeist*, d'ectoplasme, etc... etc... Soulignant un passage, prenant des notes, réfléchissant, buttant souvent sur un point obscur, s'acharnant par exemple à comprendre la signification du premier précepte de la Table d'Emeraude :

— *Tout ce qui est en haut est comme tout ce qui est en bas.*

Confusément, je percevais l'importance de ces mots sans pouvoir pour autant appréhender leur signification intime. Mon ami Guy Eymard avait quitté Aix-en-Provence et je demeurais seul à gravir le sentier — pénible — qu'il m'avait indiqué.

Je pris conscience du fait que, pour assimiler profitablement les données de l'occulte, il me fallait aussi assimiler bien des connaissances « normales » ; je me mis alors à dévorer des ouvrages de vulgarisation scientifique, des revues qui m'éclairèrent sur les progrès de la Science, de la technologie. Ainsi, donc, ce furent l'occultisme et l'ésotérisme qui m'amènèrent à la Science par le biais de la vulgarisation : chimie (je me « montais » un petit laboratoire... terreur des voisins, à la suite de deux explosions !), physique, astronomie, astrophysique, anthropologie, ethnologie, archéologie, psychiatrie. Tous les livres consacrés à ces disciplines nie captivaient, nourrissaient mon esprit, l'enseménçaient.

Quand serai-je un initié ? Cette question naïve, je cessais peu à peu de me la poser, aidé en cela par un homme étrange : Maritz d'Yorghl, dont je fis la connaissance en 1940, si mes souvenirs sont bons. Maritz avait vécu aux Indes (comme mon ami Guy), suivi les enseignements d'un *Guru*. Cultivé, musicien, féru d'occultisme, d'astrologie et voyant de surcroît (il est actuellement établi à Marseille), Maritz d'Yorghl tempéra mon impatience, me conseillant de poursuivre ma quête, soulevant, de temps à autre, un coin du voile du fabuleux domaine ésotérique en me disant : « La pâle lueur que tu ne fais qu'entrevoir n'est pas — loin s'en faut — la Lumière. » J'appris par lui que nos destinées étaient régies par un cycle de sept ans, chacun de ces cycles marquant généralement une modification, bénéfique ou néfaste selon la ligne de vie de l'individu. Au cours d'une voyance, il me fit certaines « prédictions » qui se sont avérées.

Les années passèrent. J'entrais dans la Résistance (fini, pour un temps, les études) à l'âge de seize ans et demi ! Arrêté le 21 septembre 1943 par la Gestapo, incarcéré à la prison des Beau-mettes, destiné à la déportation, j'allais être sauvé par les études que je m'étais imposée ! Parmi ces études (disons plus

honnêtement : ces lectures) figuraient la psychiatrie et la psychanalyse. Je tentais ma chance et simulais la folie, en me conformant à ce que j'avais retenu des réactions, du comportement provoqué par une altération des facultés mentales consécutives à un traumatisme crânien ; folie « organique », pathologique, donc. Rien d'invraisemblable à cela après avoir passé quarante-huit heures, avec mes camarades du réseau, entre les mains de la Gestapo ! Et je parvins ainsi à berner les deux majors-psychiatres de la Wehrmacht venus m'examiner dans ma cellule 41. A quoi bon déporter un fou ? On me libéra... et, quelques jours plus tard, je rejoignais le commandant Baffert (alias colonel David) chef de la Résistance en Vendée, puis le maquis de Dompierre-sur-Yon.

Après la Libération, je repris mes études à Aix et, par je ne sais plus quel concours de circonstances, une amie étudiante me donna *Les Pensées* de Pascal. Quelle révélation lorsque je tombais sur celle-ci : « *Qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'Infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout* » !

Le fameux précepte de la Table d'Emeraude (« *Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas* ») devenait clair ! Identité du microcosme et du macrocosme ; parallélisme entre l'Infiniment Grand astronomique et l'Infiniment Petit de l'atomistique !

De là devait germer l'idée de mon premier roman : *Le pionnier de l'atome* (Ed. Fleuve Noir), que je dédiais à Guy Eymard lors de sa parution en janvier 1952.

Je me remis donc au travail, me replongeais dans l'étude, abordant plus en détail aussi le domaine du paranormal.

Quand serais-je un Initié ?

Il m'avait fallu des années pour comprendre la vanité de cette question puérile, bien digne d'un enfant qui ne sait rien. Aujourd'hui, je poursuis ma quête, étudiant toujours avec la même passion, progressant de quelques pas, fort modestes, sur le sentier et me rendant compte que ce que j'ai appris jusqu'ici me permet tout juste de dire : *Je ne sais ni A ni B* tant il est vrai que le candidat à l'Initiation n'est jamais qu'un apprenti ! Même s'il a l'impression — fallacieuse — d'avancer vers la Lumière en gravissant les degrés du parvis menant entre les colonnes du Temple. Cette Lumière, il la perçoit, brillant parfois un peu plus fort, lui indiquant la Voie mais non point l'ultime étape de l'Initiation...

Sur cette voie, ma quête du paranormal m'amena à rencontrer bien des gens

singuliers, à vivre des événements étranges, inquiétants, à participer à des expériences propres à faire « dresser les cheveux sur la tête », quelquefois. Ou à recueillir des témoignages de faits extraordinaires, tel celui que nous allons aborder.

Le cercueil maudit du « professeur » Horitz

En 1956, à l'issue d'une conférence que je venais de donner à Marseille, sur le thème « Les soucoupes volantes viennent d'un autre monde », un groupe de personnes m'invita à une réception donnée à la villa « T », somptueuse demeure située dans un quartier résidentiel en front de mer. Notre charmante hôtesse, Mme G., m'expliqua qu'elle réunissait chez elle, deux fois par semaine, quelques amis s'intéressant de façon *opérative* à l'occultisme, à la télépathie, à la voyance, à l'astrologie, à l'ésotérisme. Je me liais d'amitié avec les membres de ce cénacle et devins, pendant une année, un habitué de la villa « T ». Je sympathisais particulièrement avec le prestidigitateur-illusionniste Doryan (un professionnel mais qui, au-delà du trucage, possédait certains dons paranormaux) et une jeune voyante — que nous appellerons Josyane — dont il sera question plus loin.

Mon ami Doryan me conta une singulière histoire, survenue à un couple d'illusionnistes de ses amis, histoire que je me promis d'approfondir en interrogeant le témoin survivant. Ce que je fis... au début de l'année 1972 seulement ! Accaparé par maintes occupations (conférences, travaux littéraires, émissions radiophoniques, recherches, voyages d'études, en un mot, la vie de fou de notre époque moderne !), jamais je n'avais pu trouver le temps de « contacter » simultanément Doryan et ledit témoin.

Présentons tout d'abord les protagonistes de cette étrange affaire.

Vers les années 30 et jusqu'en 1951, le « professeur » Horitz (de son vrai nom : Aimé, Marius, Félix Orinier, né le 26 septembre 1899 à Marseille) parcourut les routes de France avec sa roulotte et son « Temple de la Magie », assisté par Margot, sa charmante épouse.

Avaleur de sabre et de tisons enflammés, escamoteur de colombes, fakir à ses heures en se couchant dévêtu sur une planche à clous, décapitant allègrement à la hache sa femme ou la faisant « voler » en état de catalepsie, le « professeur » Horitz recueillait un succès mérité. Mais les débuts ne sont jamais faciles et le couple Horitz — avant d'avoir acquis sa juste renommée — comprit rapidement que les colombes, les boules escamotées et autres tours mineurs ne satisferaient pas éternellement le public des grandes villes. Il fallait donc commencer très fort

» sur une attraction de qualité. La chose est facile, quand on a du talent et le « professeur » Horitz n'en manquait point. Il n'avait même que cela ! Point d'argent. Or, toute attraction « internationale » coûte fort cher (ce n'est pas mon ami André Sanlaville, créateur du Festival Mondial de la Magie, qui me contredira !).

Horitz confia donc ses soucis à son confrère Doryan, lequel, avec son bon sourire, fouilla dans sa bibliothèque et revint en brandissant un livre volumineux, rédigé en anglais :

— J'ai là ce qu'il te faut : les plans du cercueil de la « femme sciée en deux » !

Horitz feuilleta l'ouvrage et, bien que ne parlant point l'anglais, il fit la moue en regardant les illustrations : pour réaliser ce « tour », il fallait trois personnages. Or, les Horitz n'étaient que deux et n'avaient pas les moyens de rémunérer un troisième partenaire.

— Ne t'inquiète pas, assura Doryan. Ce livre — qui appartient à mon ami R. — décrit en effet un cercueil nécessitant trois participants, mais rien ne nous empêche d'étudier un modèle spécialement conçu pour un couple, de sorte que toi et Margot puissiez opérer. Tu es un excellent bricoleur — n'as-tu pas réalisé toi-même tout ton matériel ? — et tu pourras j'en suis sûr fabriquer ce cercueil. Je vais te traduire en français le texte explicatif et nous étudierons ensuite les modifications indispensables.

Ainsi fut fait et le « professeur » Horitz se mit au travail, construisant un cercueil de 1 m 40 de long sur une soixantaine de centimètres de large pour une hauteur d'environ 40 à 45 centimètres. L'on ne s'étonnera point de la faible longueur de ce cercueil si l'on sait qu'il était doté, à ses extrémités, d'un orifice permettant au sujet de laisser sa tête et ses pieds à l'extérieur. Et pour bien montrer au public qu'il n'y avait « aucun trucage », que le sujet allongé dans le cercueil ne s'escamotait pas à l'aide d'un double fond ou d'une trappe, le fameux cercueil était juché sur huit pieds à roulettes.

A l'intérieur étaient disposées trois cangues sur lesquelles allaient reposer le cou, les cuisses et les mollets de Margot Horitz, revêtue pour la circonstance d'un costume de cosaque, avec bonnet d'astrakan et bottes. Lorsqu'elle était allongée dans ce cercueil « magique », sa tête émergeait donc d'un côté et, de l'autre, ses bottes.

Précision importante : ledit cercueil était muni de deux portes latérales que l'on ouvrait pour montrer le corps étendu, emprisonné, immobilisé dans les cangues. De plus, le cercueil se divisait en deux parties et pouvait, grâce à des

charnières, se « replier », le bas venant se placer — horizontalement — vers le haut, chacune de ses deux parties étant évidemment pourvues de pieds. Lorsque le cercueil était présenté en entier, au début du spectacle, subsistait en son milieu une fente verticale devant permettre à la scie égoïne de jouer librement... afin de scier en deux l'aimable Margot !

Nous sommes donc au début de la première tournée du « professeur » Horitz qui va parcourir l'Aude, l'Hérault, les Pyrénées-Orientales, la Provence et, pour mettre un maximum de chances de son côté, notre magicien va « faire les villes mortes », à savoir les petites villes, les villages où les distractions sont rares (nous sommes en 1930 et la télé n'existe pas, non plus que les cinémas de village). L'assistance est donc nombreuse, captivée déjà par la première partie du spectacle. Vient enfin le clou de la soirée : la femme sciée en deux ! Dans la salle, quelques mouvements de tête, des sourires entendus... et chez les émotifs, des sourires crispés.

Dans son habit noir, le « professeur » Horitz et sa partenaire présentent le cercueil : pas de double fond, pas de trappe, rien, une boîte juchée sur des pieds de bois. Qui, dans l'aimable assistance, veut bien monter sur la scène pour vérifier l'exactitude de tout cela ? Qui acceptera — et aura le courage ! — de s'étendre dans le cercueil magique ?

L'on plaisante, l'on désigne « courageusement » son voisin, les rires fusent. Enfin, un jeune spectateur se décide (parfois un peu aidé par le défi de ses amis) et le voilà sur scène.

— Bravo, vous êtes courageux ! Sourit le maître ès-illusion. Comment vous appelez-vous ?

— Euh... Louis...

— Très bien, mon cher Louis. Voulez-vous vous coucher dans ce cercueil ?

Le volontaire s'exécute, se calle dans les cangues inférieures ; le couvercle est refermé. Les cangues de celui-ci se juxtaposent sur les cangues inférieures, bloquant le cou de Louis (dont la tête émerge à l'extérieur), les cuisses et les mollets, tandis que ses pieds sortent à l'autre bout. Les portes latérales, ouvertes, permettent aux spectateurs de voir le corps du volontaire allongé, prisonnier du triple « carcan » et bien incapable de faire un mouvement. Le « professeur » Horitz brandit la grosse scie égoïne, la glisse dans la fente — le public est silencieux, impressionné — puis il renonce et, en riant, libère le candidat au supplice qui regagne sa place sous les applaudissements.

Maintenant, fini le simulacre : Margot s'allonge dans le cercueil dont on referme, après le couvercle, les portes latérales. La jeune femme, souriante,

tourne sa tête un instant vers les spectateurs, accentue son sourire et fixe ensuite le plafond après que son « bourreau » d'époux ait pris en main la scie robuste. Glissée dans la fente verticale au milieu du cercueil, la lame commence un lent va et vient, s'enfonçant à chaque mouvement, sciant inexorablement — et sans douleur — le torse de Margot... qui continue de sourire ! La scie, à fin de course, a accompli son œuvre : la jeune femme est coupée en deux et pour le prouver, Horitz sépare le cercueil en deux, replie les deux parties l'une contre l'autre et le public, qui a suspendu son souffle, peut voir effectivement, côte à côte et la tête et les pieds de Margot !

Le « tortionnaire » ramène ensuite les deux parties du cercueil l'une à la suite de l'autre, soulève le couvercle... et la femme sciée en deux en sort, souriante, pour saluer avec son époux sous les applaudissements frénétiques du public.

Où est l'étrange, dans tout cela, vous demanderez-vous ? Jusqu'ici, nulle part. Du moins, pour l'instant.

Le venue d'illusionnistes dans un village où ceux-ci vont donner deux ou trois jours de représentations, suscite évidemment un mouvement d'intérêt, de curiosité et, durant ces trois jours, le couple Horitz va se faire des amis, sympathiser avec les notabilités du village mais, aussi, avec le « menu peuple » venu l'applaudir. Bientôt, les Horitz connaissent plusieurs villageois, sont invités à prendre l'apéritif, promettant de revenir au cours d'une seconde tournée... dans deux ou trois ans.

Et le « Temple de la magie » démonte ses traiteaux pour gagner un autre village où la même scène se renouvelle, où l'on sympathise, où l'on devise amicalement avec l'habitant. Le soir, à cette seconde étape, c'est un nommé Jeannot qui, volontaire, s'allonge dans le cercueil avant le numéro de la « femme sciée en deux ». Nouvelle étape et c'est un dénommé Maurice qui se prête à l'expérience. Et ce tout au long de l'itinéraire, chaque étape voyant un nouveau volontaire grimper sur la scène et s'allonger dans le cercueil.

Deux années s'écoulent et les Horitz, enchantés de leur première tournée, décident de parcourir à nouveau les villages où ils s'étaient déjà produits. Accueil chaleureux. On retrouve les anciens amis ou plus exactement les anciennes connaissances, l'on bavarde devant un pot à la terrasse du « Café du commerce » et le premier soir de cette seconde tournée, l'un des villageois déclare :

— Oh ! A propos, M. Horitz, vous savez, Louis ? Le jeune qui s'était couché dans votre cercueil magique ? Eh ben, il est mort.

L'on s'apitoie un moment sur ce pauvre garçon et l'on parle d'autre chose.

Non, cette année, plus de cercueil magique car il faut varier le spectacle : maintenant, le clou de la soirée est la décapitation de Margot à la hache. Et l'on rit, l'on plaisante, en promettant bien de venir, le soir même, frissonner à cette exécution capitale !

— Alors, vous faites plus le coup du cercueil ? S'étonne un villageois, déçu.

— Plus ici, en tout cas, sourit l'illusionniste. Nous le représenterons à notre troisième tournée, dans deux ou trois ans. Mais nous le présentons encore tout au long d'un itinéraire différent. Vous comprenez, il faut savoir doser les bonnes choses.

L'on rit et, trois jours durant, l'on applaudit à la décapitation de Margot. Puis c'est une autre étape, avec les retrouvailles habituelles des connaissances et, au gré des conversations, quelqu'un déclare :

— Vous vous souvenez de Jeannot, le jeune gars qui s'était couché dans votre cercueil ? Il est mort d'un accident de moto.

Trois jours plus tard, nouvelle halte. Là aussi un villageois leur apprend le décès de Robert, le « volontaire » qui s'était étendu dans le cercueil magique. Les Horitz soupirent, navrés de ce malheur et, comme précédemment, l'on parle d'autre chose.

A la quatrième étape, M. et Mme Horitz se réjouissent à l'idée de retrouver le « petit Maurice », un garçon de vingt ans qui, passionné par leur spectacle, trois ans plus tôt, les avait suivis de bourgs en hameaux, à bicyclette, dans un rayon de trente kilomètres. Débarquant à nouveau dans son village, quel n'est pas le chagrin des Horitz en apprenant que le « petit Maurice » s'est noyé ! *Maurice qui, bien entendu, avait été volontaire pour s'allonger dans le cercueil...*

A partir de ce moment-là, les Horitz commencent à se poser des questions, à s'interroger sur ces « coïncidences » tragiques. Avec une certaine appréhension, au village, ce sont eux qui, cette fois, questionnent les habitants. Germain ? Le « pôvre », il s'est tué dans un accident de voiture !

Autre village, autre mort du « volontaire », emporté par la typhoïde. Et d'étape en étape les Horitz, pétrifiés de stupeur, dénombrent ainsi une affolante cascade de morts ayant eu des causes multiples : accident, noyade, maladie.

Poursuivant son itinéraire et parvenu au Lavandou, où il devait apprendre le dixième décès, le « professeur » Horitz, consterné, prit alors la décision d'abandonner le tour du cercueil magique... devenu le « cercueil maudit » ! Bien des fois (avant que ne fut découverte la « malédiction »), des confrères avaient proposé à l'illusionniste de lui acheter ce « tour », ce cercueil qui obtenait tant de succès. Invariablement, les Horitz avaient toujours refusé, trop heureux de

conserver cette « grosse illusion », pour user du jargon de métier. Mais à présent, après cette dramatique série noire, il eût été malhonnête — sinon criminel — de vendre ce cercueil maléficié. Non, il fallait le mettre au rencart, dans l'entrepôt marseillais et ne plus y toucher !

— Ne crois-tu pas qu'il vaudrait mieux le... brûler ? Hasarda Margot.

— Non. Pourquoi le brûler, le détruire ? Il ne nous a pas porté malheur, à nous, et nous a permis, tout au contraire, de remporter un grand succès à chaque représentation. Non, nous allons le laisser dans l'entrepôt de notre ami Merval, rue Abbé de l'Epée.

Cet épisode, de l'abandon du cercueil maudit, se situe en 1936. Et les années suivantes, l'objet maléfique demeura sous sa couche de poussière, dans un coin de l'entrepôt. En 1939, les Horitz reçoivent la visite de leur confrère et ami Klé-Ro qui, pestant et se lamentant, leur fait part de ses malheurs. Dans un accident de voiture, tout son matériel d'illusionniste vient d'être détruit. Comment va-t-il faire pour honorer le contrat signé à Salon-de-Provence, où il doit se produire samedi ? Klé-Ro supplie donc son ami Horitz de lui prêter le cercueil magique.

— Tu es fou ? s'indigne Horitz. Comment, tu as le culot de me demander ce cercueil maudit, toi qui sais pourtant ce qui est arrivé, au long de notre tournée ? Car tu es l'une des rares personnes à qui nous avons révélé cette macabre affaire. Non, il n'en est pas question. Je te prêterai mon matériel classique et...

— Mais ce ne sera pas suffisant, voyons ! Ce que je veux, c'est la « grosse illusion », pas le menu fretin de première partie ! Et puis, tu ne vas tout de même pas croire à cette histoire invraisemblable de morts en série ? Ce sont des coïncidences, pas autre chose. Comment veux-tu que le fait, pour un jeune, de s'allonger dans ce cercueil ait entraîné sa mort... par noyade, par accident de moto ou à la suite d'une typhoïde ! C'est ridicule.

— Sans doute, convint Margot, mais tu ne peux nier que tous ces jeunes gens sont morts dans les mois qui ont suivi notre passage !

— C'est la fatalité, voilà tout !

Et Klé-Ro de supplier ses amis de lui venir en aide, de parler de ses dettes, de son devoir de « faire manger » Emile, le gamin de treize ans qui lui sert d'assistant.

Devant la détresse de ce confrère malheureux, Horitz se laissa convaincre de lui prêter le fameux cercueil, lequel, dormant depuis des années dans l'entrepôt, avait sans doute perdu son pouvoir maléfique. Klé-Ro l'emporta donc en bénissant son bienfaiteur et huit jours s'écoulèrent, Horitz n'y pensant plus, accaparé qu'il était par la préparation de nouvelles « grosses illusions » pour sa

prochaine tournée.

Un soir, enfin, Klé-Ro fit irruption chez ses amis, en larmes, déchiré par le chagrin : Emile, le garçonnet qui lui servait d'assistant, s'était allongé dans le cercueil, lors de la représentation donnée à Salon. Il s'y était allongé *une fois* seulement et les jours qui suivirent, le malheureux gamin avait été emporté par une pneumonie !

Effondrés, Horitz et son épouse pleurèrent la mort de cet enfant, nouvelle victime innocente de ce cercueil maudit, resté à Salon après le drame.

— Klé-Ro, tu vas me faire le serment, sur la mémoire d'Emile, de brûler ce cercueil, de le réduire en cendres ! Il a assez fait de mal, jusqu'ici, je veux qu'il disparaisse !

— Je te le jure, Horitz ! Dès demain, je le brûlerai...

Et c'est ainsi que fut annihilée, effacée, la sinistre malédiction qui s'était attachée à cette « grosse illusion » : le cercueil de « la femme sciée en deux ».

Mais comment cette vulgaire boîte, composée de planches neuves, fabriquée de toute pièce par Horitz, brave homme s'il en fût, put-elle entraîner ces morts en chaîne dans les Pyrénées Orientales, dans l'Aude, dans l'Hérault et en Provence ? Il ne saurait être question, ici, de parler de magie noire, de « vout » pratiqué par l'illusionniste qui ne s'adonnait qu'à des « tours » bien innocents ! Le cercueil n'ayant jamais servi qu'à Horitz et son épouse, il n'était pas davantage question de le supposer « chargé », imprégné d'effluves néfastes de la part d'un adepte de la goétie. Et la tragique répétition de ces décès ne peut non plus recevoir d'explication par les mots « coïncidences », « hasard », « fatalité ».

Alors ? Qui me dira le fin mot de cette lamentable affaire ? Assurément pas les savants qui, eux, se borneront à hausser les épaules !

Ce récit, je l'ai recueilli de la bouche même de Mme Horitz, dont les déclarations furent enregistrées sur magnétophone. Son émotion n'était pas feinte, lorsqu'elle me conta son histoire ; malheureusement, après quarante années, elle ne se souvenait plus du nom des villages qui avaient été le théâtre de ces événements funestes. Sans doute existe-t-il des personnes qui, dans lesdits villages, se souviennent de la mort du « petit » Maurice, et des autres volontaires ? Il m'aurait fallu procéder à une longue enquête, consulter les archives des quotidiens de l'époque paraissant dans ces régions (certains n'existant plus de nos jours), rechercher ensuite les survivants parmi les spectateurs ayant assisté au spectacle du « Temple de la magie », trouver l'identité de ces volontaires et rechercher leurs proches et amis. Les ultra-rationalistes ne manqueront pas de me reprocher de ne pas l'avoir fait. Malheureusement, le temps me manque pour

me livrer à ce — captivant — travail de Sherlock Holmes, mais peut-être des lecteurs de ce livre, habitant ces régions, pourront-ils me venir en aide et « partir en chasse » ? Toute information à cet égard me serait précieuse.

Avant de clore cette affaire, je voudrais souligner une particularité assez singulière du « professeur » Horitz, disciple du célèbre Bénévol.

Tout d'abord, une anecdote dont la « chute » ressemble à une « Pagnolade » qui eût pu figurer dans « Marius » ! A ses débuts, Horitz se faisait enterrer vivant, tel un fakir « made in India », jusqu'au jour où la municipalité marseillaise (avant la guerre), décida, indignée, d'interdire ces démonstrations... qui « causaient un tort considérable à l'honorable corporation des pompes funèbres » ! Quel dommage que les délibérations de cette séance du Conseil Municipal n'aient pu être enregistrées pour la postérité... et pour la joie des lecteurs du *Canard Enchaîné* !

Mais revenons à Horitz qui, en 1941, à la suite d'une angine de poitrine, fut mis en traitement à l'hôpital mixte d'Aix-en-Provence. Là, dans sa chambre, notre illusionniste fit une constatation fort surprenante : par une simple contraction, *il parvenait à arrêter les battements de son cœur* ! Cette expérience fut officiellement contrôlée par le commandant major Goirand. Par la suite, Horitz la renouvela à la Faculté de Médecine de Montpellier, en présence d'une cinquantaine de praticiens et cardiologues qui, durant 33 secondes exactement, furent incapables de déceler la moindre pulsation cardiaque. Les sphymomanomètres furent examinés, testés, pour s'assurer de leur bon fonctionnement et, de nouveau, le brassard fut passé autour du bras du patient... dont les pulsations s'arrêtèrent une fois encore !

Soumis à une radiographie en cours d'expérience, le cœur du « professeur » Horitz demeura inerte : une secousse, une contraction musculaire du patient et le voilà « mort-vivant ». Trente-trois secondes s'écoulaient : nouvelle contraction, nouvelle secousse de tout son être et le cœur se remet à battre normalement ! Aucun des spécialistes ayant contrôlé ce « tour de Yogi » ne parvint à l'expliquer de façon satisfaisante, tout truchage, bien entendu, étant exclu.

Aimé-Marius-Félix Orinier dit « professeur » Horitz, mourut le 26 septembre 1951 à Marseille, à l'âge de 51 ans, victime d'une crise cardiaque. Ses expériences d'arrêts du cœur jouèrent-elles un rôle dans cette affection ? Qui pourrait le dire ?

Chapitre II

Signes et intersignes

Nous ne quitterons pas tout de suite la famille Horitz pour aborder à présent certains « signes » étranges qui se manifestèrent à elle en diverses circonstances.

En 1951, donc, en raison de son état de santé, le « professeur » Horitz dut abandonner les planches, passant le flambeau à son gendre

— Avon-Horitz — et à sa fille Marie-Thérèse, qui reprirent les tournées. Le 3 mai de cette année-là, Marie-Thérèse et son époux se trouvaient à Toulouse, préparant le prochain spectacle et logeant dans leur caravane. A 6 heures du matin, Marie-Thérèse est brusquement réveillée par un choc, un bruit assez fort donnant l'impression d'un caillou heurtant la vitre de la roulotte. Elle se lève, très surprise que les enfants du voisinage pussent être dehors à une heure aussi matinale. Personne. Aucune marque sur la vitre, nulle trace de caillou. Pourtant, ce bruit évoquait bien le choc d'un objet dur contre le verre.

Marie-Thérèse se recouche.

Au même moment, à 6 heures du matin, donc, mais à Marseille, l'illusionniste Doryan achève sa toilette, s'apprêtant à prendre le train pour se rendre à Toulouse, auprès de Marie-Thérèse et de son époux. Un bruit bizarre, un choc, le fait se retourner : un cadre, un petit tableau accroché au mur, vient de choir sur le parquet. Doryan s'étonne, se demande s'il s'agit-là d'un « signe » mais ne s'attarde guère à cette pensée car l'heure avance et il doit prendre le train.

Retournons à Toulouse, deux heures plus tard. Un télégramme vient d'apprendre à Marie-Thérèse que son père est au plus mal. Bouleversée, la jeune femme laisse son époux à la préparation du spectacle et prend sans plus tarder le chemin de Marseille où, à son arrivée, elle trouve sa mère, des parents, des amis, brisés de douleur : le « professeur » Horitz avait cessé de vivre le matin même, à 6 heures ! L'on n'avait pas osé annoncer la triste nouvelle par télégramme, Mme Horitz s'étant bornée à user de la mention « père au plus mal ».

Ce matin-là, après le départ de sa femme se rendant au chevet du « malade », Avon-Horitz, le gendre, se prépara du café dans sa roulotte et constata, en ouvrant le buffet, que l'une des étagères était tapissée de granules de verre : sans doute un verre s'était-il brisé, sous un choc, sans que Marie-Thérèse y prit garde ? L'explication ne devait se faire jour que plus tard, au retour de Marie-Thérèse. Ce verre, qui s'était inexplicablement brisé, appartenait à Mme Horitz mère, celle-ci l'ayant apporté avec elle, habituée qu'elle était (« Je suis un peu maniaque », m'avoua-t-elle) à boire toujours son café dans ce verre Pyrex, puis elle l'avait oublié dans la roulotte de sa fille.

Le bruit sec, entendu par celle-ci à 6 h du matin, avait été produit par l'explosion de ce verre, maintenant réduit en granules et non pas, comme elle l'avait cru sur le moment, par un caillou heurtant la vitre de la fenêtre de la caravane ! Là aussi, donc, il s'agissait d'un « signe » tout comme pour le cadre qui, Chez Doryan, *s'était décroché à cette minute même où Horitz rendait le dernier soupir !*

Des manifestations posthumes — plus exactement : *in articulo-mortis* — analogues à celles-ci, sont légion et il faut vraiment avoir l'âme sereine et l'esprit obtus d'un savantasse pour les rejeter en bloc !

Beaucoup plus tard, nous retrouvons Marie-Thérèse et son époux dans leur roulotte à Cannes, où Mme Horitz est venue leur rendre visite. Ce jour-là, un M. Honnorat, ami de la famille, déjeune avec eux, dans le petit living de la caravane. A côté, la kitchenette avec, sur la table, la bouteille d'eau minérale de Mme Horitz. Après le repas, M. Honnorat conseille fortement, à l'approche des fêtes, de « monter » un théâtre de l'illusion. Avon-Horitz hésite car une telle entreprise exige des capitaux, du matériel à fabriquer, donc des ouvriers, etc... M. Honnorat, vieil ami du « professeur » Horitz, balaie ces objections et promet au jeune couple de l'aider, de lui fournir les matériaux, les ouvriers de son entreprise. Marie-Thérèse et son époux s'interrogent, hésitant à accepter cette offre généreuse lorsque, soudain, de la cuisine parvient un curieux « glouglou », un bruit d'eau.

Marie-Thérèse se rend dans la kitchenette et reste interdite : la bouteille d'eau minérale, bien droite, déverse son contenu sur la table, par un « trou » ! Un morceau de verre, à peu près rond, s'est inexplicablement détaché, vers le milieu de la bouteille et le liquide fuit en glougloutant. Emue, puis rassérénée, la jeune femme revient auprès de l'invité :

— C'est d'accord, M. Honnorat, nous acceptons votre offre si désintéressée : *mon père vient de me faire savoir que l'opération serait une réussite !*

Et ce fut une réussite : le « signe » (directement et toujours lié à un objet de verre chez cette famille) n'avait pas menti. Plus tard encore, mais à Marseille, au domicile même de Mme Horitz, nouvelle manifestation : une bouteille d'eau de Cologne, achetée une heure plus tôt, se brise toute seule. Troublée, Mme Horitz se demande comment interpréter ce « signe » de son défunt époux. Est-ce l'annonce d'une funeste nouvelle ? Dans le courant de l'après-midi, elle se rend chez une cousine qui possédait alors un bar, avenue de Toulon. Peu après, une dame amie pénètre dans l'établissement et avise Mme Horitz :

— Ce matin, j'étais au cimetière Saint-Pierre. En passant devant la tombe

d'Aimé (le « professeur » Horitz), j'ai eu la surprise de voir le vase de fleurs se casser soudainement.

Cela à la même heure où, chez Mme Horitz, se brisait la bouteille d'eau de Cologne !

Ces signes et intersignes sont fréquents dans la vie mais, généralement, nous n'y prêtons pas attention. C'est seulement leur répétition, leur constance qui nous permet alors d'y prendre garde et de nous poser des questions, d'établir un parallèle entre leurs manifestations et l'annonce d'un événement associé à un parent, à un proche, défunt.

La roulotte maléfique

La mise en onde du « Cercueil maudit du professeur Horitz » (diffusée le 18 janvier 1972 dans le cadre des « Carrefours de l'étrange »), me valut une lettre fort intéressante d'une auditrice (M^{me} V.J., d'Auriol, Bouches-du-Rhône) me relatant la singulière aventure survenue à sa grand-mère, il y a plus d'un demi-siècle.

Je rendis visite à cette vieille dame (aujourd'hui âgée de 74 ans), qui me fit le récit qu'elle avait fait bien souvent à sa fille et, plus tard, à sa petite fille (Mme V.J.) citée plus haut.

Durant la première guerre mondiale, l'héroïne de cette histoire vivait en Espagne. A l'âge de seize ans, elle épousa le « Capitaine Reguera dit Buffalo Bill », un solide quadragénaire appartenant à la troupe du cirque Amar (voir illustration N° 5). Le capitaine Reguera, habile lanceur de couteaux, fit de sa jeune épouse sa partenaire qui prit alors le surnom de « Miss Florinda ». Le couple suivait le cirque dans une « roulotte du temps passé », fort peu confortable. Aussi bien, lorsqu'un forain proposa à Reguera de lui vendre sa propre roulotte, beaucoup plus moderne et ce pour un prix dérisoire, notre lanceur de poignards sauta-t-il sur l'occasion et s'y installa avec Florinda et leurs deux enfants.

Au gré de son périple, le cirque Amar vint en France. C'est alors que la santé de Florinda se détériora peu à peu : l'on parla d'une métrite compliquée d'un mal que les médecins ne parvenaient pas à diagnostiquer. Une nuit, Florinda vit sortir d'un placard de la roulotte une jeune femme aux longs cheveux blonds, vêtue d'une sorte de voile, peut-être une chemise de nuit. L'apparition, brandissant un poignard, se dirigeait vers la couchette, de Florinda. Cette dernière poussa un cri d'effroi et, sur l'autre couchette, son époux se réveilla en sursaut, alluma la lampe

à pétrole, inquiet. Florinda, bouleversée, lui expliqua ce qu'elle venait de voir. Le capitaine Reguera s'efforça de la calmer, arguant que ce placard — dont la porte était fermée — n'aurait vraiment pas pu abriter qui que ce soit, rempli de linge qu'il était. Il ne pouvait s'agir que d'un mauvais rêve, d'un cauchemar.

Quatre ou cinq jours plus tard, dans la nuit, Florinda s'éveilla subitement en entendant, de nouveau, s'ouvrir la porte du placard : une fois encore, la même jeune femme aux longs cheveux blonds en sortait, armée d'un couteau ! Florinda resta un instant paralysée, se demandant si c'était elle ou son mari que l'inconnue voulait poignarder ? Négligeant la couchette du capitaine Reguera, l'apparition se dirigea droit sur Florinda qui se mit à hurler. Réveillé par ces cris, le mari gratta prestement une allumette et trouva son épouse livide, angoissée... mais nulle trace du fantôme. Il la rassura, répéta qu'elle avait été victime du même cauchemar, lui montra le placard bien innocent aux étagères chargées de linge.

Quelques temps s'écoulèrent. Florinda s'affaiblissait, incapable et de s'occuper de ses enfants et de servir de partenaire à son époux. Les enfants furent donc confiés à leur grand-mère et Florinda, bien que de santé chancelante, put continuer de participer aux représentations du cirque.

Chaque soir, au moment de se coucher, l'anxiété la tenaillait : elle appréhendait le retour de l'apparition. Une nuit, apitoyé par la crainte morbide qui minait son épouse, le capitaine Reguera, pour la rassurer, cloua carrément la porte du placard avec de gros clous. De la sorte, la « méchante femme » n'en pourrait plus sortir ! « Regarde, précisa-t-il, même un homme costaud ne pourrait ouvrir le placard. Tu peux dormir tranquille ». Son assurance n'était qu'un pieux mensonge car Reguera se demandait si sa malheureuse épouse qui dépérissait, victime d'un mal inconnu, n'était pas en train de perdre la raison !

Au milieu de la nuit, un cri de terreur le réveille. Il allume la bougie, se précipite vers sa femme qui, la voix brisée par les sanglots, répète sa litanie : la femme aux longs cheveux est revenue, sortant du placard armé d'un poignard et le brandissant vers elle. Excédé, Reguera entoure de son bras les épaules de Florinda, la force à s'approcher du placard :

— Tiens, regarde la porte condamnée, regarde les clous qui...

Il laisse sa phrase en suspend et tique violemment, incrédule : *les clous ont été arrachés, la porte est entrouverte !*

Et le robuste et cartésien capitaine Reguera de se poser alors des questions. Nul n'aurait pu arracher ces clous sans faire de bruit, sans le réveiller, lui, qui jusqu'ici n'avait pas cru un traître mot de cette ridicule histoire. De cette dramatique histoire qui conduisait lentement mais sûrement sa compagne vers la

tombe car, récemment, le dernier médecin consulté lui avait avoué son impuissance devant ce mal inconnu. Le praticien estimait que la malheureuse n'avait plus que deux mois à vivre, trois peut-être, mais pas davantage !

Désespéré, Reguéra avait tu ce terrible verdict et cette nuit, devant cet inexplicable phénomène, tout en essayant d'apaiser la terreur de Florinda, il réfléchissait. Il se remémorait la description de cette apparition menaçante, se faisait une nouvelle fois préciser un détail. Et peu à peu, une idée — absurde dès l'abord — fit en lui son chemin. Cette description semblait bien correspondre, point par point, à *celle de sa première femme* ! Sa première femme que Florinda n'avait jamais vue, qui n'avait donc pu être influencée par le souvenir de son image ! Se pouvait-il que l'ex-madame Reguéra eût exercé — ou fait exercer — un envoûtement de haine contre sa rivale ?

Un envoûtement qui se serait manifesté dès l'achat de la roulotte ? De cette roulotte dont le propriétaire s'était défait à un prix vraiment dérisoire ? Mais ce propriétaire était un brave homme, incapable d'être mêlé à une aussi sordide affaire d'envoûtement. Si l'hypothèse de l'envoûtement était à retenir, était-il possible que l'ex-femme de Reguéra — ou son exécutant — eut placé un « vout », un objet maléficié quelque part dans cette roulotte ?

Ce raisonnement, c'est nous qui le tenons et non point le capitaine Reguéra, lequel, se bornant à constater les faits, décida sur le champ de se débarrasser au plus tôt de cette roulotte maléfique... qu'il vendit à son tour à un prix dérisoire !

Emu par la détresse de ces gens de la balle, le directeur du cirque leur acheta une nouvelle roulotte et jamais plus l'étrange et inquiétante apparition ne se manifesta. La frêle « Miss Florinda », condamnée à brève échéance, récupéra très rapidement contre l'avis de la Faculté et put de nouveau reprendre ses enfants, s'en occuper, tout en jouant, le soir, les « cibles vivantes », silhouettée par une volée de poignards lancés d'une main sûre par le Capitaine Reguéra dit Buffalo Bill !

La « frêle » Miss Florinda qui me rapporta cette étrange aventure a aujourd'hui, je le répète, 74 ans et se porte bien : bon pied, bon œil, en présence de Mme V.J., sa petite-fille, elle ne fit aucune difficulté pour me rendre son témoignage. Malheureusement — pour moi — ni elle ni son époux ne se sont souciés de savoir ce qu'était devenu l'acquéreur de leur roulotte, ni s'il avait subi, à son tour, les maléfices qui gâchèrent près de quatre années de leur vie.

L'envoûtement de haine

Un autre cas d'envoûtement, beaucoup plus dramatique — du moins quant à sa durée — me fut conté par M^{me} F.A., née dans un petit village de la Pampa Argentine, à 800 km environ de Buenos Aires.

Voici une quarantaine d'années, les parents de cette dame (appelons-la France Arnaud), bien que français, étaient instituteurs dans ce petit village d'Argentine et furent les témoins des faits que nous allons relater. Dans cette agglomération — où tout le monde se connaissait — vivait une famille italienne très estimée : les Belmonti ([\[4\]](#)) dont l'une des filles, Laura, était une ravissante brunette de 18 ans. Les Belmonti avaient pour voisins une famille que l'on appelait « Les gitans » et que nous baptiserons : Alvarez.

Le fils Alvarez, Pedro, garçon assez peu recommandable, était tombé amoureux de Laura et l'avait fait demander en mariage par sa mère. La famille Belmonti et Laura elle-même, point tellement enchantés de cette demande, la repoussèrent le plus poliment possible, arguant que Laura était encore trop jeune et de santé fragile pour songer à convoler.

Pédro en conçut évidemment un violent dépit mais, à quelque temps de là, la mère du garçon rencontra Laura et, avec moult soupirs, lui tint ce langage :

— Nous allons quitter le village, cependant, je ne voudrais pas que nous restions fâchés. Tu ne veux pas épouser mon fils ? Tant pis, n'en parlons plus, mais viens tout de même demain après-midi prendre le café avec moi et quittons-nous en amies.

Rentrée chez elle, Laura fit part de cette conversation à sa mère et lui avoua qu'elle ne tenait pas du tout à se rendre à cette invitation. Sa mère l'approuva :

— Pour qu'il n'y ait pas d'histoires, j'irai à ta place et t'excuserai en prétextant que tu as la migraine.

Ainsi fut fait ; Mme Belmonti et Mme Alvarez bavardèrent amicalement une partie de l'après-midi puis, rentrant chez elle, la mère de Laura déclara à cette dernière :

— Tu as bien fait de ne pas aller chez les Gitans. Le café était infect et je l'ai bu par politesse !

Durant la nuit, Mme Belmonti se plaignit de violents maux de tête et vers le matin, lorsque le médecin arriva, il la trouva dans un état léthargique. Désarmé, ne parvenant pas à diagnostiquer avec précision l'origine du mal, il préféra attendre, suivre son évolution. Les jours passèrent et, ne constatant aucune amélioration, le médecin demanda l'avis d'un confrère de la capitale, lequel dut avouer son incompetence.

Touchée par la détresse de cette famille, Mme Arnaud, l'institutrice, écrivit à

la Faculté de Médecine de Buenos Aires pour signaler ce cas et, peu après, divers spécialistes se rendirent au chevet de la malade à laquelle, hélas, ils ne purent apporter aucun soulagement : Mme Belmonti demeurait plongée en léthargie. Mais une léthargie étrange et très particulière, comme nous allons le voir bientôt.

(Mme France Arnaud, mon informatrice, m'écrivit notamment : « Je me souviens avoir vu cette femme couchée dans son lit, pâle, les yeux clos, remuant constamment la tête de gauche à droite, inconsciente, ce qui m'avait beaucoup impressionnée. ») envoûtement, lui avait conféré certaines facultés parapsychologiques !

Mais laissons la parole à Mme France Arnaud qui conclut ainsi sa narration :

— Le lendemain, Laura vint à la maison annoncer la nouvelle et dit à ma mère : « Maman vous demande, Mme Arnaud. Elle veut vous remercier de vous être occupée d'elle et d'être venue souvent la voir. »

« C'était la première fois, poursuit Mme France Arnaud, que je voyais cette femme debout, parlant aimablement et ne paraissant pas avoir été couchée si longtemps. Par exemple, elle ne se souvenait absolument pas comment elle faisait pour manger, faire sa toilette et n'a jamais su le dire par la suite. Bien que ne me connaissant pas, puisque j'étais née pendant sa maladie, elle m'appela par mon nom et me dit : « Tu as dix ans, France, le même âge que ma petite-fille Emilie et je sais que tu aimes bien venir jouer avec elle. »

« Un jour, tout à fait par hasard, l'on apprit que la « gitane », mère du garçon évincé, *était morte la nuit même où Mme Belmonti avait repris connaissance, au cours de cet orage !* » (fin de citation).

Naturellement, les ultra-rationalistes alléguèrent ceci : pendant sa longue maladie et son inconscience, Mme Belmonti eut souvent la visite de ses petits-enfants. Il ne fait point de doute qu'en plusieurs occasions, ses filles ou gendres durent citer les noms de leurs gamins. Le subconscient de Mme Belmonti aura enregistré ces noms pour les restituer, quinze ans plus tard, lorsqu'elle reprit connaissance. Et le « hasard » voulut qu'elle ne se trompât point en attribuant à chacun le nom qui lui revenait.

Ben voyons ! Quant aux spécialistes de Buenos-Aires, c'étaient des ânes puisqu'ils ne parvinrent pas à diagnostiquer une maladie imaginaire chez cette « simulatrice » qui, riant sous cape, feignait la léthargie pour, sitôt après le départ de ses proches, manger tranquillement et faire ensuite sa toilette avant de se remettre au lit, afin de poursuivre sa « comédie ».

Il est vrai que, dans ce village reculé d'Argentine, les distractions devaient

être rares. Alors, n'est-ce pas, cette espiègle mère de famille était bien excusable de se distraire comme elle le pouvait !

Que la « gitane » fut morte à l'instant même où Mme Belmonti « feignait » de reprendre conscience, cela aussi relève du Dieu Hasard !

Sortilèges congolais

D'un article publié le 9 octobre 1961 par l'hebdomadaire *La Presse Magazine*, extrayons ce passage :

« L'écrivain français Jean Perrigault, auteur, entre autres savants ouvrages, de la fin mystérieuse du gouverneur général des Colonies Renard, a raconté (dans son livre *La magie chez les noirs*), comment il avait vu « tuer » à distance l'ennemi d'un colon blanc. Ce dernier, dans un désir de vengeance, avait payé un sorcier nommé Dzo pour qu'il exécutât l'homme qui lui portait ombrage et qui demeurait à des centaines de kilomètres de là.

« Le marché accepté, Dzo fit dresser un bûcher sur la place du village et, avec l'aide de la population, organisa une cérémonie magique où alternèrent les danses et les incantations. Au ciel, une lune rousse parvenait au sommet de sa courbe. L'air de la nuit était empoisonné d'odeurs repoussantes dues aux plantes qui brûlaient et aux onguents dont s'étaient enduits les participants. A un moment, quatre Noirs s'avancèrent vers Dzo, portant un bouc qui tentait de se débattre. On l'allongea sur la pierre des sacrifices *après que le sorcier l'eût calmé de quelques passes*. A côté de cet autel funèbre, un large pavé de grès. Le sorcier invita du geste le Blanc qui désirait se venger à venir à côté de lui. Ensemble, ils soulevèrent la lourde pierre et la tinrent à bout de bras, tandis que le tam-tam faisait entendre un rythme sur quatre notes. Longtemps, les deux hommes restèrent dans cette position. Le Blanc avait la pâleur d'un mort. Finalement, ils laissèrent tomber la pierre et le bouc eut la tête fracassée.

« *Sans la moindre intervention, le bûcher, qui crépitait encore quelques secondes avant au milieu de la place, s'éteignit*. Un dernier reflet permit à P. Fontaine de noter l'heure : 2 h 24.

— Ton ennemi est mort, dit Dzo au Blanc qui avait commandité la cérémonie.

« Effectivement, la même nuit, un certain M. X., la veille encore plein de santé, succombait vers 2 h 30 dans sa lointaine résidence : les journaux de la colonie parlèrent de « foudroyante congestion cérébrale ». L'homme qui avait requis les services du sorcier mourut d'ailleurs lui aussi, à la chasse, quelques jours plus tard. Hasard ? Coïncidence ? Justice immanente ? (fin de citation).

Pourquoi ne point appeler les choses par leur nom et invoquer ici le fameux « choc en retour » qui frappe inmanquablement ceux qui, s'adonnant aux pratiques de la goétie, de la magie noire, de la sorcellerie, aux fins d'envoûtements de

haine et de mort subissent l'effet boomerang de leurs pratiques ?

La puissance de la prière

Lors d'une soirée passée chez des amis, l'un des invités, capitaine au long court que nous baptiserons François, me raconta que, étant enfant, il vivait avec sa grand-mère à la campagne. Cette dame, très pieuse, avait fini par lui faire partager sa foi et le garçonnet, âgé de six ou sept ans, l'accompagnait volontiers et souvent à l'église.

Un jour, un violent incendie se déclara dans la campagne, près du village, frappant de frayeur la grand-mère et son petit-fils. Des monceaux de paille, des meules entières étaient la proie des flammes.

— Vite, François, prions ! Prions pour que s'arrête l'incendie...

Le gamin, très ému, tomba à genoux et se mit à prier avec toute la ferveur dont il était capable... *Et presque aussitôt, les flammes disparurent, l'incendie s'arrêta !*

Le gamin, à peine étonné, se signa et se releva, rendant grâce à Dieu de l'avoir exaucé. Car, dans son âme d'enfant, du moment qu'il avait prié de toutes ses forces, il lui paraissait normal d'avoir été entendu !

Ce fut là le seul « miracle » jamais accompli par François et, devenu un homme, ayant abandonné sa foi du charbonnier pour opter pour une croyance assez « anémique », il avoue ne pouvoir s'expliquer comment sa prière a pu exercer une influence sur ce sinistre.

Le jour où la parapsychologie aura pu percer les innombrables secrets du psychisme humain, aura pu révéler les fantastiques pouvoirs enfuis dans le champ biopsychique de certains individus, peut-être alors pourrions-nous comprendre comment ces *wild talents*, ces « talents sauvages » (Charles Fort *dixit*) peuvent s'exercer.

Les trompettes d'argent de Toutankhamon

La malédiction des pharaons a, déjà, fait couler beaucoup d'encre et rien n'interdit de penser qu'il en ira différemment à l'avenir. Par-delà les millénaires, l'exécration magique continue de faire des victimes et je renvoie le lecteur au livre de mon ami Guy Tarade : « *Les dossiers de l'étrange* » (pp. 229-232) paru chez Robert Laffont, qui nous parle de l'une des dernières victimes de la « Vengeance des Pharaons ».

Je voudrais toutefois rapporter un épisode assez peu connu, du moins oublié, directement lié à cette étrange malédiction qui fit tant de victimes.

En juillet 1939, les autorités du Caire conçurent le projet de célébrer avec faste l'avènement de la nouvelle année mahométane. A cet effet, la station de Radio-Caire eut une idée particulièrement originale : pourquoi ne pas se servir des trompettes guerrières du Pharaon Toutankhamon (dont la tombe avait été découverte en 1922 par Lord Carnavon) pour marquer le passage d'une année à l'autre ? Grâce au micro de la radio, précise un article de *La Presse* du 14 décembre 1954, l'éclat des trompettes devait se répercuter dans toute l'Egypte. Et pour corser la chose, il était prévu que la transmission en direct aurait lieu *sur la sépulture même du Pharaon, dans la Vallée des Rois*.

Au jour dit, le musée du Caire, officiellement sollicité, prêta les deux trompettes et une caravane (motorisée, bien sûr !) de techniciens et de speakers, répartis en deux camions, se mit en route. Deux musiciens de la garde royale s'étaient joints à elle. La petite troupe était de fort joyeuse humeur.

Un petit détail qu'il convient de souligner : personne, absolument personne, à bord de ce convoi, *ne connaissait l'origine des trompettes*, leur emprunt ayant fait l'objet de tractations officielles discrètes de la part de la direction de la station émettrice du Caire auprès de la Direction des Antiquités. Le « clou » de cette émission ne devant être rendu public qu'après coup.

Les deux camions roulaient donc paisiblement lorsque, à quelques kilomètres du Caire, le premier véhicule écrasa un fellah qui rendit l'âme aussitôt. Le convoi, obéissant aux impératifs de l'horaire, poursuivit sa route. Un quart d'heure plus tard, le second camion versa dans un ravin. Bilan : le chauffeur tué, ainsi qu'un technicien.

Trois morts depuis le départ justifiait que l'ambiance joyeuse cédât le pas à un certain abattement ! Mais que faire, devant la volonté d'Allah ? Mektoub et l'on continue, car il faut impérativement être sur l'antenne à l'heure dite. Après avoir péniblement remonté le camion sur la route, la mission s'ébranla et parvint à pied d'œuvre, dans la Vallée des Rois, avec un retard d'un peu plus d'une heure mais sans avoir eu à déplorer d'autres incidents.

Les techniciens mirent en place leur matériel, les circuits furent branchés et la liaison établie avec le centre émetteur du Caire.

Le speaker annonça sur les ondes l'année nouvelle et, en direction de la « régie » en plein vent, il donna le « top » aux deux gardes royaux. Le premier, après un sourire de fierté, emboucha la trompette devant le micro et... *tomba raide mort avant d'avoir pu en tirer un son !*

Cela jeta un froid, mais les techniciens, affolés par ce « bide » involontaire, firent leur devoir pour sauver l'émission et, par gestes impératifs, ils firent comprendre au second garde royal qu'il devait « enchaîner ». Celui-ci, ému par la mort subite de son collègue, se reprit, toussota et gonfla la poitrine en portant l'embout de la trompette à ses lèvres. Hélas, malgré ses efforts, ce ne fut pas brillant ! De la trompette sortait un gargouillis lugubre qui ressemblait à un gémissement de désespoir. Après un autre effet aussi infructueux, le garde essaya la trompette de son malheureux collègue, en pure perte : aucun son n'en sortait ! Affolement des techniciens qui s'empressèrent de passer un disque tandis que le garde royal redescendait les degrés du monument funéraire pour, subitement, chanceler et se rompre une jambe !

Le hasard ? Je sais. Les coïncidences malheureuses ? Nous savons ! La mort du premier garde royale causée par une rupture d'anévrisme, comme cela fut établi ? D'accord.

Mais que l'on ne vienne point invoquer l'autosuggestion pour expliquer cette mort et l'accident du second garde ! Il faut en effet rappeler qu'à part la direction de Radio-Caire et celle du musée, nul ne savait que les deux trompettes provenaient du tombeau de Toutankhamon ; trompettes sacrées faisant partie du trésor et restées auprès de la momie durant trente-quatre siècles ! Et ces trompettes, soigneusement révisées par les experts avant le départ du convoi, étaient alors en parfait état de marche. Le hululement macabre qui s'en échappa, durant l'émission en direct, provoqua un étrange malaise chez tous les auditeurs à l'écoute.

Nul ne put expliquer rationnellement cette série noire ni les sons funèbres sortis de l'une des trompettes sacrées. Les ésotéristes virent dans tout cela un funeste présage, *d'autant plus alarmant qu'il provenait d'une trompette guerrière.*

Nous étions, rappelons-le, en juillet 1939 et, quelques mois plus tard, l'enfer se déchaîna avec la seconde guerre mondiale...

Loin de moi l'idée de tirer une conclusion de cette « coïncidence ». Toutefois, si nous éliminons un quelconque lien ou relation entre le son funèbre de la trompette guerrière et l'éclatement du conflit mondial, il est tout de même permis d'ajouter cette « série noire » — les morts en chaîne survenues lors de cette tragique émission radio — aux multiples effets de la malédiction du Pharaon par-delà le temps...

Rappelons ici un extrait de la formule d'exécration gravée sur les bas-reliefs de la vallée du Nil :

— (...) *Qu'elle soit néant la main qui se lève contre ma forme. Qu'ils soient néant ceux qui s'attaquent à mon nom, à mes effigies, aux images de mon double, à ma fondation (...). Ils tomberont dans le brasier de mon père Amon. Un malheur est si vite arrivé* » (fin de citation).

Un malheur est si vite arrivé !

Bien sûr, cette partie de la formule d'exécration sera reprise à leur compte par les ultra-rationalistes et autres esprits forts qui se gausseront de notre crédulité. Ceux-ci ne croient pas à toutes ces sornettes.

Fort bien, messieurs. En ce cas, pourquoi — à titre d'expérience — n'iriez-vous pas défier *publiquement* la malédiction multimillénaire ? Pourquoi, fort de votre « solide bon sens », de votre « cartésianisme », n'iriez-vous pas — à l'occasion des vacances — dans la Vallée des Rois, sur la sépulture — violée — de Toutankhamon pour vous livrer à quelques facéties blasphématoires à l'encontre du *Kha* du Pharaon ?

Convoquez la presse, jetez votre défi et partez le mettre à exécution. Mais puisque vous êtes si sûrs de vous, permettez-moi une suggestion : faites au préalable votre testament et couchez moi sur la liste des héritiers !

Un malheur est si vite arrivé ! N'est-ce pas ?

Chapitre Troisième

L'article 22542

Vers 1880 vivait à Londres le célèbre voyant « Cheiro », pseudonyme dissimulant l'identité du comte Louis Hamon. Ce voyant reçut un jour la visite d'un londonien honorablement connu : Douglas Murray.

Sitôt qu'il eut pris la main de son client, Cheiro frémit, assailli par un flash lui montrant cette main déchiquetée par un coup de feu. Un autre cliché suivit et le voyant, inquiet, déclara : « Lors d'une loterie, vous gagnerez un objet pour lequel vous éprouverez de l'aversion et vous le refuserez. Je vois... un sarcophage égyptien, magnifiquement sculpté. Pour l'amour du ciel, ne touchez pas à cet objet maléfique ! Celui-ci ferait votre malheur ! ([\[5\]](#)).

Bien qu'impressionné par ces paroles, Douglas Murray tenta de se raisonner, s'efforça d'oublier cet oiseau de mauvais augure et ses funestes prédictions. Un certain temps s'écoula et Murray, invité par des amis, se joignit à eux pour effectuer un voyage touristique en Egypte. Parcourant avec ses compagnons les

rues du Caire, à la recherche d'objets de curiosité, il avisa un magasin d'antiquités. De tous les objets exposés, un seul retint vraiment l'attention des amis de Murray : le couvercle d'un sarcophage sur lequel était peint le masque de la prêtresse d'Amon-Ra. Dès le premier coup d'œil, Murray subit un choc : *la vision de ce masque le hérissait, provoquait chez lui un malaise, fait de dégoût et de crainte à la foi.*

En revanche, ses compagnons furent « emballés » par cette merveille contemporaine des pharaons que l'on se disputa par manière de plaisanterie. Nul accord ne pouvant se faire parmi eux, il fut décidé de tirer au sort. L'on inscrivit le nom de chacun sur un morceau de papier (y compris celui de Douglas Murray) et le tirage au sort eut lieu. L'heureux bénéficiaire de cette loterie improvisée fut... Douglas Murray ! Celui-ci refusa net et le petit groupe, étonné, mêla de nouveau les bouts de papier pour procéder à un second tirage... Et le nom de Murray sortit une seconde fois. Nouveau refus, de plus en plus angoissé de la part de notre homme qui, pourtant, n'osait point se ridiculiser aux yeux de ses amis en donnant la raison profonde de son refus.

Parmi les rires, l'on tira une troisième fois au sort... et une fois encore, le gagnant fut Murray qui, en guise de félicitation, reçut des tapes amicales sur l'épaule de la part de ses compagnons qui s'inclinèrent honnêtement : par trois fois, le sort l'avait désigné, c'était donc bien à lui que revenait l'honneur de faire l'acquisition de cette pièce remarquable. Ce qu'il fit, en s'efforçant de refouler ses craintes.

« L'heureux » gagnant, peu désireux de s'embarrasser de ce « lot », l'expédia sans plus tarder à sa résidence londonienne et s'efforça de n'y plus penser afin de savourer ses vacances. Trois jours plus tard, avec ses amis, il partit à la chasse... et son fusil, malencontreusement, *explosa, lui déchiquetant la main droite, celle que le voyant avait tenue dans ses doigts en réprimant un sursaut d'anxiété !*

Murray dut être amputé du bras.

Lors du voyage de retour, *tous ses compagnons moururent, frappés de pneumonie virulente !* Leurs corps furent jetés à la mer, ainsi qu'il était de coutume à cette époque où les paquebots ne possédaient point « la » frigo. {La frigo, en jargon maritime, désignant *la* chambre frigorifique du service sanitaire de bord.)

Rentré à Londres, bouleversé par cette succession de malheurs, Douglas Murray apprit avec consternation que ses affaires, durant son absence, avaient périclité, qu'il allait devoir affronter de sérieuses difficultés financières. Aussi considéra-t-il avec un regard noir ce couvercle de sarcophage, arrivé chez lui

entre temps et qui, manifestement, était la source de ces désastres successifs.

L'une de ses amies, femme de lettres, se moqua de cette croyance superstitieuse :

— Mon cher Doug, soyez réaliste. Nous sommes en 1880 et non plus au Moyen-Age ! Il s'agit là de coïncidences malheureuses et point d'autre chose. Ce couvercle de sarcophage vous inquiète, avec ce masque ravissant de la prêtresse d'Amon-Ra ? Qu'à cela ne tienne : je l'emporte chez moi, où vous pourrez venir le reprendre quand bon vous semblera !

Et cette jeune femme de la *Gentry* londonienne emporta l'objet à son domicile, le plaça bien en vue dans son salon... et le jour même, sa mère, au cours d'une chute, se rompit le fémur ! Dans les jours qui suivirent, le fiancé de la jeune fille reprit sa parole et leva le pied ; après la rupture du fémur de la mère, c'était celle des fiançailles de sa fille ! Et comme un malheur n'arrive jamais seul, les trois chiens de race de ces dames devinrent subitement fous et durent être abattus !

Apprenant ces joyeusetés, Douglas Murray refusa tout net de reprendre le sarcophage maléfique et on le comprend ! L'objet fut donc vendu à un monsieur qui se frotta les mains, heureux de cette acquisition faite à un si bon prix. Las, dès le lendemain, inexplicablement, tous les bibelots, cendriers, vases de cristal, de porcelaine, statuettes du collectionneur rangés dans cette pièce, furent découverts brisés, en miettes ! Effaré, le maître des lieux s'empressa de transporter le couvercle du sarcophage dans une pièce du premier étage où, deux ou trois jours plus tard, d'étranges phénomènes se produisirent : des raps, des coups étranges retentissaient dans les murs ; des éclats lumineux, des traits de lumières apparaissaient ici et là tandis que des toiles de prix accrochées aux murs étaient mystérieusement lacérées !

Plainte fut déposée contre les « vandales » et un enquêteur vint photographier les lieux, en particulier le couvercle du sarcophage. Lorsque le cliché de l'objet fut développé, le photographe resta pétrifié de terreur devant cette image hallucinante, diabolique, apparue à la place du sarcophage. L'on ignore ce que représentait cette image mais le photographe détruisit immédiatement le cliché et le négatif (hélas) !

Quelques jours plus tard, Douglas Murray rendit l'âme, frappé de mort subite !

Le couvercle du sarcophage fut de nouveau vendu à une dame, dont il faut préciser qu'elle était, déjà, de santé précaire. Mais après cet achat, son mal empira et, connaissant la sinistre réputation de cette pièce archéologique

maléficiée, la dame la revendit précipitamment à un égyptologue : A. F. Wheeler, qui en fit don au British Muséum.

Le sort était-il pour autant conjuré ? Que non pas. Lors de son transport, le couvercle échappa des mains d'un employé du muséum et lui brisa le pied !

De 1880 à 1912, bien d'autres malheurs, à tort ou à raison, furent attribués à l'effigie de la prêtresse d'Amon-Ra. Un jour, un journaliste du nom de W. T. Stead s'offrit d'organiser une séance d'exorcisme au muséum mais l'autorisation lui fut refusée... Le 14 avril 1912, Stead périssait dans le naufrage du *Titanic*. Bien sûr, le sceptique arguera qu'il y eut près de 1 500 victimes dans cette catastrophe. Cela est vrai. Aussi verserons-nous simplement cette nouvelle mort au dossier, à titre indicatif !

Depuis lors, le couvercle de la « momie fatale » est exposé dans une vitrine du British Muséum et répertorié sous la dénomination *Article 22542*. D'innombrables visiteurs vinrent l'admirer, souvent avec un petit frisson en raison de la sinistre réputation qui s'attache à cette relique de l'époque pharaonique. Parfois, avec un ricanement sceptique, tel celui de Lady Harlech, mère d'un ministre anglais, qui n'hésita pas, quant à elle, à faire une grimace en tirant la langue à la prêtresse d'Amon-Ra. Satisfaite de sa pitrerie, preuve de son courage, Lady Harlech quitta le musée... et tomba dans l'escalier pour se fouler la cheville !

Une autre fois, deux fiancés de Blackpool, en visite au musée, se gaussèrent de cette ridicule superstition, haussant les épaules de mépris en apprenant que souvent, en cachette, des gens venaient déposer des fleurs sur la vitrine de l'objet maléfique, pour tenter d'apaiser les tourments de l'âme errante représentée par le masque coloré.

La jeune fille, vantant le courage de son fiancé, l'incita à défier la prêtresse, ce qu'il fit. Et le soir, en rentrant en voiture à Blackpool, les tourtereaux furent victimes d'un très grave accident ; tous deux furent grièvement blessés.

Cette longue série de malheurs, de désastres, de morts peut-elle être imputée au seul « dieu-hasard » ? A une cascade de coïncidences malheureuses ? Seul un « savant » oserait l'affirmer ! Plus humble, parce que conscient de tout ce que nous ignorons encore, je préfère admettre pour l'instant que certains objets portent en eux une « énergie », une « force » maléfique qu'il est infiniment plus sage de ne point « réveiller » !

Les rendez-vous de la mort

En 1954, M. François Gouhaut, qui vivait chez son petit-fils, rue de la Poste (à Puligny-Montrachet, village de Bourgogne), avait l'habitude de se rendre tous les après-midi dans sa propriété de la Grande Rue. Il en revenait, un soir vers 17 h 30 lorsque, arrivant devant chez M. Robert Roze, il tomba subitement, foudroyé par une angine de poitrine dont ce vieillard de 84 ans souffrait depuis des années. Rien que de très banal, somme toute, dans cette mort subite. Sauf si l'on considère ce fait : cinq ans auparavant, un soir d'orage *et à cet endroit précis, le fils du cardiaque avait été tué dans un accident de bicyclette !* Le malheureux avait été assisté dans ses derniers moments par M. Robert Roze... Ce même M. Roze qui venait de sortir de chez lui à l'instant même où le vieux M. François Gouhaut s'effondrait, mort, là où son fils avait décédé cinq années plus tôt.

Coïncidence ? Sans doute.

Consultons à présent un article paru dans *La Presse* du 28 septembre 1954. Dans la forêt de Clausthal-Zellerfeld s'était installée une colonie de campeurs qui passaient là d'agréables vacances jusqu'au jour où un gamin de 8 ans, Sigrun Krüger, disparut. Les recherches permirent de découvrir le cadavre de l'enfant, mort étranglé. Or, à l'endroit même où gisait le petit corps, en 1850 et en vertu d'une coutume ancienne, un assassin qui avait tué un garde-chasse avait été exécuté à la hache sur le lieu de son crime. Le meurtrier se nommait Wagner.

Après le drame qui endeuilla ce terrain de camping, des recherches minutieuses permirent d'arrêter l'assassin du garçonnet et de le confondre. Le criminel avoua : c'était un jeune homme de 24 ans, *Horst Wagner, l'arrière-petit-fils de l'assassin de 1850 !* Interrogé longuement, le meurtrier fut incapable de donner la raison (?), le motif de son crime ! Le malheureux gamin avait été étranglé mais non violenté ; le coupable n'était pas un obsédé sexuel.

L'on fit une enquête sur Horst Wagner, sur ses parents et l'on apprit ainsi que son père avait été poursuivi pour proxénétisme de sa propre femme et que son grand-père avait été condamné pour meurtre. En remontant d'une génération encore dans le passé, l'on aboutissait à l'arrière-grand-père qui, assassin d'un garde-chasse, devait finir décapité sur le lieu même où son descendant, Horst Wagner, devait étrangler un enfant !

Une belle famille d'assassins ! Un tel exemple autorise-t-il à penser que le crime pourrait être héréditaire ? Ainsi que le laissait entendre la théorie de Lombroso sur le criminel-né ? Théorie pratiquement abandonnée par les criminologistes ? Bien que certaines théories chromosomiques aient été élaborées depuis pour expliquer les tendances criminelles chez les individus

porteurs de tels ou tels gènes pouvant être considérés comme déterminants en la manière.

Mais revenons au meurtre de cet enfant par Horst Wagner. Dans l'hypothèse où l'âme, l'esprit, l'énergie psychique (peu importe la terminologie) survit après la mort, ne peut-on pas invoquer une *influence* du « psychisme rémanent » de l'aïeul meurtrier sur l'esprit (prédisposé, sans doute) de son arrière-petit-fils ? De ce Horts Wagner qui, errant près du lieu du supplice de son ancêtre décapité à la hache, se sentit inexplicablement poussé à tuer ? A tuer le premier venu qui fut l'infortuné gamin ?

Des forces inconnues sont liées au psychisme des vivants mais aussi à ce que j'ai appelé le « psychisme rémanent » de certaines personnes décédées. Je sais combien cette « hypothèse affirmative » est anti-scientifique, mais devant les innombrables manifestations de ces forces inconnues, nous devons nous rendre à l'évidence ; à défaut de pouvoir les expliquer rationnellement aujourd'hui, admettons-les comme partie intégrante de ce qu'il nous reste à expliquer ! Cet aveu d'ignorance causale n'est-il pas préférable à la morgue railleuse de la science matérialiste pour qui de tels phénomènes n'existent pas ?

Certains criminels sont-ils « agis » ?

En décembre 1955, le nommé Georges Lauth vivait depuis trois semaines à l'hôtel X., à Beausoleil (A.M.). Un soir, vers 20 heures, il tint au propriétaire ce discours délirant :

— J'entends des voix qui me conseillent de tuer ! Même dans les apéritifs que je bois, je lis ces mots : Tue, tue, tue ! Pourquoi suis-je dans l'obligation de le faire ?

Le client détraqué sortit mais revint un instant plus tard dans la cuisine de l'hôtel où se trouvaient le propriétaire, sa fille, son fiancé et une personne amie. Georges Lauth se rua sur la jeune fille et la frappa au visage. Le fiancé bondit sur lui mais le forcené s'empara d'une bouteille et en porta plusieurs coups sur le crâne du jeune homme. Aidé par un client, l'hôtelier parvint enfin à maîtriser l'énergumène qui fut remis à la police.

Selon toute vraisemblance, il s'agissait là d'un cas de folie meurtrière, assimilable à la « démonomanie externe », syndrome d'influence où le sujet croit être sous l'emprise d'une force étrangère qui oriente ses sentiments et commande ses actes. Mais peut-on, à partir de l'arsenal psychiatrique, expliquer *tous* les cas de « crimes gratuits » et dont les coupables sont incapables de dire pourquoi ils

ont été poussés à commettre de tels actes ?

Le crime le plus atroce du siècle

Telle était la manchette des journaux norvégiens de 1956 lorsque ledit crime fut jugé par le tribunal de Karasjok, une bourgade perdue au cœur de la Laponie. Le plus atroce, peut-être, mais le plus inexplicable, aussi, car il fut impossible de lui trouver un mobile.

Voici donc les faits. Un débile mental du nom de Trygve Petersen (27 ans), s'étant enfui de la maison paternelle, errait en septembre 1955 dans les solitudes montagneuses du Finnmark central. Epuisé de fatigue et de faim, il rencontra quatre lapons à qui il demanda le chemin de Karasjok. Ils le lui indiquèrent mais Petersen, à bout de forces, revint sur ses pas et les rejoignit sous leur tente. Alors commença une mystérieuse tragédie : les lapons le chassèrent, puis le poursuivirent sur plusieurs kilomètres, le frappant, chaque fois qu'il tombait, à coups de bâton, de couteau et de fourche ! Et ils finirent par le jeter, mort ou agonisant — on ne put le savoir — dans un marécage. Après de laborieuses recherches, poursuivies dans les tempêtes de neige et l'obscurité de l'hiver polaire, les policiers retrouvèrent les restes du malheureux que les bêtes sauvages avaient déchiqueté.

Or, les lapons sont les gens les plus hospitaliers du monde ! Pour eux, tout voyageur est un hôte à qui l'on doit aide et assistance s'il est égaré. Les quatre inculpés, âgés de 24 à 50 ans, ont été soumis à un examen psychiatrique et les experts furent formels : c'est parfaitement sains d'esprit qu'ils ont, sans mobile aucun, massacré Trygve Petersen !

Comment expliquer cette sauvagerie subite chez les lapons, peuple paisible et secourable ? Chez quatre individus et non pas un seul ? Quelle « force extérieure » les poussa à martyriser ce malheureux sans défense, déjà épuisé et affamé ?

A défaut de pouvoir fournir une explication irréfutable, avançons une hypothèse qui ne fait point intervenir une cause « surnaturelle » comme, par exemple, la possession démoniaque. Je n'ouvrirais point ici le débat concernant les O.V.N.I. ou « Objets Volants Non Identifiés », dont on peut affirmer sans le moindre risque d'erreurs qu'ils sont d'origine extra-terrestre ([\[6\]](#)). Néanmoins, je ne puis m'empêcher de songer que, chez ces êtres (venus sans doute de divers systèmes solaires) il existe probablement aussi les notions du bien et du mal. A partir de cette dualité manichéenne (anthropocentrique, j'en conviens), ne peut-

on imaginer que certains types d'Extra-terrestres — sans se soucier des répercussions de leurs actions — se livrent à des expériences sur des Terriens, ici et là ? Par des suggestions psychiques directes — ou amplifiées par des procédés qui nous échappent — ne pourraient-ils pas dicter à des « cobayes » humains tels actes monstrueux que ceux-ci n'auraient jamais accomplis de leur propre chef ?

Gravissons encore un degré dans le « fantastique » : ces « expérimentateurs » hypothétiques n'ont peut-être point une origine extra-terrestre mais une origine « extradimensionnelle ». Existente-ils alors dans un Univers Parallèle ? Hors de notre continuum spatiotemporel ? En certaines circonstances, peuvent-ils établir des contacts psychiques avec certains sujets réceptifs ?

Montons encore d'un degré dans « l'irréel » : quelle que soit leur origine, ces êtres auraient-ils la faculté de « s'incorporer » parfois chez tel ou tel individu afin de le « téléguider » contre sa volonté ? Cette manière de forfaiture pourrait-elle rendre compte de certains cas de « possession » dite démoniaque, satanique ?

Les morts mystérieuses

En juin 1955 un reporter de *l'Evening News* de Delhi recueillit une interview de Jacmohan Singh Negi, Ministre adjoint des forêts dans le gouvernement indien de la province d'Utter Pradesh. Cette personnalité lui apprit la découverte, au bord d'un lac situé à plus de 6 000 mètres d'altitude, dans le massif himalayen de Trisul, *de centaines de cadavres d'inconnus*. Qui étaient ces malheureux et comment sont-ils morts dans cette solitude, on l'ignore totalement. Le conservateur en chef des forêts d'Utter Pradesh confirma la présence de leurs restes qu'il avait découverts lui-même dès 1942. Il pensait qu'il s'agissait de voyageurs, circulant entre l'Inde et le Thibet, surpris par une avalanche. Mais cette interprétation ne tient pas si l'on sait que ces corps humains ne portaient aucune trace de blessure, comme n'eût pas manqué d'en causer une coulée de neige ou de pierres.

S'agirait-il, là aussi, d'une « expérience » tentée sur ces indigènes par des « visiteurs » venus de l'espace ? De l'essai d'un rayonnement sur des organismes Terriens ? Cette hypothèse serait-elle complètement erronée ? La cause de cette hécatombe serait-elle naturelle mais demeurée inexpiquée ? La vérité, terrifiante mais inconnue, rejoint-elle la vieille croyance en l'existence, quelque part au voisinage du « toit du monde », d'une cité secrète — l'Aggartha — où règne le Roi du Monde cher à René Guénon ?

L'énigme du Lac du Diable

En février 1957, un homme grenouille tchécoslovaque avait plongé dans le Lac du Diable, au sud-ouest de la Bohême, pour rechercher le corps d'un étudiant qui venait de s'y noyer. Après de multiples plongées, sous les eaux glauques du lac, il aperçut non point le noyé mais un alignement fantomatique de soldats allemands en uniforme, une caravane de chariots immobiles encore attelés, des chevaux décharnés au regard fixe ! Véritable « cité de morts », *tous debout* et parfaitement conservés !

Le Lac du Diable (si bien nommé !) s'étend dans une des parties les plus sauvages de la Bohême, non loin de la frontière allemande. Il est dominé par des sommets abrupts qui s'élèvent à plus de 1 300 mètres d'altitude. Toute cette région a été, pendant la dernière guerre, le théâtre de violents combats dont bon nombre de victimes finirent sous les eaux du lac. Le surprenant état de conservation des cadavres s'explique par la basse température des eaux qui ne dépasse jamais 5° C., ainsi que par leur haute teneur en tanin et en acide carbonique.

Fort bien ; nous voilà renseignés sur la raison de la conservation des corps. Mais ni la température des eaux ni leurs composants chimiques ne peuvent rendre compte du fait que hommes et chevaux aient pu rester debout ! Car enfin, une section avec armes et bagages ne s'enfonce pas tranquillement dans un lac comme à travers une nappe de brouillard ! Hommes et bêtes auraient dû se débattre, tenter d'échapper à la noyade et regagner la berge. Et dans le cas (invraisemblable) où la section aurait été précipitée instantanément dans le lac, c'est un amoncellement disparate de corps d'hommes, de chevaux, qu'on aurait dû trouver, entassés pêle-mêle, *et non point dans la position d'une colonne en marche mais figée à jamais par plusieurs mètres de fond ! Un peu comme si, soudain, ladite colonne avait été paralysée, soulevée en bloc puis immergée précautionneusement jusqu'au fond du lac !*

Une action « facétieuse » imputable à des extra-terrestres dotés d'armes paralysantes et de dégraviteurs à longue portée, opérant depuis un astronef plafonnant en altitude ? N'en déplaise aux rationalistes, cette hypothèse peut être qualifiée de rationnelle qui ne fait intervenir aucun facteur paranormal. Certes, en matière de parapsychologie, maintes fois fut mis en évidence un phénomène baptisé Télékinésie ou action motrice de la pensée sur un objet (généralement un jeu de dés) en mouvement. Mais ici, eu égard à la « masse » que représentaient ces hommes, ces chevaux, ces chariots et leur contenu, il semble difficile

d'adopter l'hypothèse « paranormale » de cette étrange fonction Psi. Par ailleurs, si un groupe manipulant ces fantastiques pouvoirs mentaux avait existé à l'époque, pourquoi aurait-il limité ses expériences à celle-ci ?

Les protections occultes

Tout d'abord, citons un cas de protection... relative.

Le grand spiritualiste que fut Georges Barbarin publia près de quarante ouvrages, dont *Le secret de la grande pyramide*, *L'énigme du grand sphinx* (Ed. J'ai lu), *La danse sur le volcan* (Adyar), parmi les plus célèbres. Dans *Le protecteur inconnu* (Ed. Astra), ouvrage posthume, Georges Barbarin relate comment (inconsciemment d'abord, puis consciemment) il fut protégé, graduellement guidé sur la voie qu'il devait suivre.

Lors des terribles incendies qui ravagèrent le massif des Maures et d'autres régions du Var, durant l'été 1965, Georges Barbarin avait dit à ses voisins et amis demeurant à Bormes-les-Mimosas : « Moi présent, jamais nos maisons brûleront. » Effectivement, au cours du mois d'août, les Maures s'embrasèrent et de nombreuses bâtisses furent réduites en cendre, sauf la maison de G. Barbarin et celle de ses amis, lors même qu'alentour des villas flambaient comme des torches. La protection ainsi formulée s'était avérée : les deux maisons échappèrent au sinistre... mais l'infortuné G. Barbarin et son épouse périrent asphyxiés *mais non brûlés*.

Le cas suivant, lui, mérite incontestablement le qualificatif de « protection occulte », ainsi que nous allons pouvoir en juger.

Présentons d'abord les protagonistes, mes amis Christia Sylf (la romancière ésotériste, auteur d'ouvrages captivants : *Kobor Tigan't*, *Le règne de Ta*, *Markosamo le Sage*, parus chez Robert Laffont) et Kerlam qui, peintre ésotériste remarquable, illustra notamment les couvertures de ces romans et réalisa les trois croquis relatifs à ce qui va suivre.

Le 14 juillet 1968, vers 19 h, par beau temps, venant du hameau des Hubacs, Christia Sylf et Kerlam, dans leur 403 Peugeot, se dirigeaient vers Dieulefit (Drôme), situé à 2 km environ. Silencieux, l'un l'autre pensaient à certains Maîtres, Initiés, Supérieurs Inconnus, dont il avait été question durant leur récent entretien avec des amis, dans une exposition de céramique à laquelle ils venaient d'assister. Sylf et Kerlam, de fait, sont captivés par l'ésotérisme, les doctrines spiritualistes, la Tradition, la parapsychologie et l'action bénéfique menée par certaines sociétés initiatiques tel l'Ordre Rosicrucien A.M.O.R.C., la Franc-

Maçonnerie, le Martinisme et autres respectables assemblées œuvrant au perfectionnement de l'individu, partant, de notre civilisation.

Dans cet état d'esprit imprégné de quiétude, Kerlam conduisait très doucement, en donnant avant les virages des coups d'avertisseur car il connaissait bien le parcours dangereux de cette étroite route sinueuse, bordée à sa droite d'un talus abrupt et surplombant, à gauche, une forte déclivité herbeuse, aboutissant dix mètres plus bas à un ruisseau.

En abordant un tournant court vers la droite, lui et sa compagne virent brusquement, à moins de 40 mètres, foncer vers eux une petite voiture, sans doute une Simca 1000, roulant à grande vitesse, complètement sur sa gauche, c'est-à-dire, le long du talus (voir illustration n° 6).

Dans un réflexe rapide, Kerlam serra sa voiture contre le talus de droite et stoppa net. Le conducteur de la voiture d'en face ne semblait pas conscient car il n'imprima à son véhicule aucune rectification de trajectoire, continuant à rouler sur sa gauche ! Et à une vitesse démentielle !

Chose extraordinaire, malgré ce fou qui fonçait sur eux, mes amis étaient d'un calme parfait, absolument détendus et voyant arriver ce bolide... comme s'il s'était agi d'une prise cinématographique *au ralenti* ! Dès les premiers instants, ils avaient eu conscience de sa vitesse excessive puis, presque sans transition, ce fut cette curieuse sensation de « ralenti » inexplicable.

Le chauffard continuait de « foncer au ralenti ». Le choc paraissait inévitable. C'est alors qu'un phénomène extraordinaire se produisit. La Simca 1000 n'était plus qu'à quelques mètres lorsque Christia Sylf et Kerlam virent une sorte de « masse fluide blanchâtre », d'une trentaine de centimètres d'épaisseur, en forme de piste ou de tremplin, *prendre naissance sous les roues avant de la voiture d'en face, se dérouler en s'élevant par-dessus le côté gauche du capot de la 403 et de son toit* ! (voir illustration n° 7).

La Simca suivit cette « piste fluide » comme elle l'eût fait d'un toboggan, s'envola littéralement en passant au-dessus et à gauche de la 403, Kerlam voyant alors très bien, par sa vitre de gauche, *le dessous de cette voiture* ! Celle-ci continua sa course aérienne par un retournement et plusieurs tonneaux, effectués le long de la déclivité de gauche, pour terminer sa trajectoire sur le toit, dans le ruisseau, son moteur continuant de tourner. (Voir illustration n° 8.) Lors du « looping » de la Simca 1000, deux personnes furent éjectées : un homme et une femme, qui se relevèrent, indemnes sur la pente herbeuse, tandis que deux autres — dont le conducteur — indemnes également, restaient la tête en bas dans la voiture immobilisée !

Sylf et Kerlam étaient sortis de leur véhicule et Kerlam, maintenant alarmé, criait aux accidentés restés dans la Simca : « Arrêtez votre moteur ! Arrêtez votre moteur ! » Puis, tous deux se précipitèrent vers ces quatre personnes — pour le moins hébétées — afin de leur porter éventuellement secours. Fort heureusement, celles-ci ne souffraient d'aucune blessure, ne portaient pas la moindre égratignure.

Un motocycliste vint à passer et Kerlam l'arrêta, lui demandant d'aller alerter la gendarmerie de Dieulefit. Lorsque celle-ci arriva sur les lieux, les deux parties en cause furent interrogées et les accidentés déclarèrent aux gendarmes que le véhicule de Kerlam (*arrêté, en fait*), les avait heurté brutalement, avec une violence inouïe, pour les projeter dix mètres plus bas dans le ruisseau !

Mon ami Kerlam se garda bien, naturellement, d'expliquer aux gendarmes ce qu'avec Sylf il avait vu : la formation de cette piste fluidique sous les roues du véhicule arrivant en sens inverse. Il se borna à dire la vérité *avouable* : à aucun moment sa 403 n'avait heurté la Simca 1000 et, pour preuve de sa bonne foi, il invita les gendarmes à examiner sa voiture. Ce qu'ils firent en se rendant à l'évidence : *la Peugeot ne portait pas la plus petite éraflure, aucune trace de coup, de choc !* Par la suite, les experts de la compagnie d'assurance furent formels et corroborèrent les constatations de la gendarmerie.

Cet étrange accident marqué, pour mes amis, d'une non moins étrange protection occulte, appelle quelques remarques. Il est bien évident que tous ces événements se sont déroulés en un temps extrêmement court, une ou deux secondes peut-être. Or, Sylf et Kerlam eurent l'étrange sensation de voir se dérouler les faits selon un « ralenti cinématographique ! » *Ils n'éprouvèrent aucune émotion, aucun sentiment d'alerte physique !* Ils se sentaient comme des spectateurs intéressés mais complètement détachés et, en quelque sorte, « hors jeu » de la scène qui se jouait sous leurs yeux. *Pour eux, tout se passait dans un silence total !*

Comment une telle « piste fluidique » a-t-elle pu prendre naissance à *point nommé* sous les roues du chauffard ? L'élévation de pensée de Sylf et Kerlam, à cet instant précis, les mettaient-ils en contact psychique avec quelque entité mystérieuse, avec un Maître, un Supérieur Inconnu qui détourna ainsi le danger de leur route sans porter pour autant préjudice à l'insensé qui fonçait sur eux ?

Grand Architecte de l'Univers, Dieu, Maître de l'Invisible ou Supérieur Inconnu, à Qui sont-ils redevables de ce « miracle » ?

Cette étrange protection occulte incite à penser qu'avec le modernisme, le paranormal tend à s'adapter à la technologie. Car la « matérialisation » de cette «

piste fluïdique » évoque irrésistiblement l'une des créations de la Science Fiction : la manipulation des champs de force et autres barrières de potentiel ! Nous choisirons un autre exemple pour illustrer l'interaction entre le paranormal et notre ère technologique :

Du fantôme électronique...

En septembre 1954, à Indianapolis (U.S.A.), M. Lincoln T. Mackay, ingénieur en chef d'une fabrique de machines à calculer s'apprêtait, en compagnie de sa famille, à suivre un programme à la télévision. Il mit donc le contact de son vidéo, se rassit tranquillement et regarda. A la place du programme attendu se forma lentement sur l'écran une sorte de brouillard mouvant qui, insensiblement, précisa ses contours : l'on distingua peu à peu un lit sur lequel un homme âgé était étendu, les yeux clos et les mains jointes sur l'abdomen. Déconcertés, M. Mackay, sa femme et leurs deux filles — âgées de 21 et 23 ans — se demandèrent à quoi rimait cette image insolite et statique. Ils coupèrent le contact, patientèrent un moment puis rebranchèrent l'appareil en changeant cette fois de station... Et l'image revint, plus nette mais toujours identique : *celle d'un homme étendu sur son lit de mort.*

Mme Mackay poussa alors un cri de terreur, se leva brusquement, chancela et s'évanouit : elle avait reconnu l'image distincte de son propre père, *décédé six mois plus tôt !* A leur tour, M. Mackay et ses filles reconnurent formellement la dépouille du défunt... dont le « fantôme électronique » persistait sur l'écran de télévision.

La formation scientifique de M. Mackay, son esprit rationnel, le parfait équilibre physique et mental tant de sa femme que de ses filles éliminent d'autorité l'hypothèse d'une hallucination collective. Indiscutablement, il s'agissait bien de la dépouille mortelle de M. George Shuts, père de Mme Mackay, enterré depuis six mois. Cela éliminait également l'hypothèse d'une macabre fantaisie publicitaire de quelque embaumeur ou agent des Pompes Funèbres. L'on peut par ailleurs affirmer qu'il n'y a pas eu hallucination collective pour l'excellente raison que de nombreuses photographies ont été prises du phénomène. Et ce dans les circonstances suivantes qui éliminent toute idée de fraude.

Le « fantôme électronique » se manifesta à trois reprises en une semaine. La première fois, il fut visible pendant une heure dix minutes consécutives ; la seconde, pendant plus de cinquante minutes et la troisième durant trente-cinq

minutes. Peu après avoir constaté l'apparition de l'image funèbre sur leur écran, les Mackay, bouleversés, appelèrent la police. Un inspecteur et deux policiers se présentèrent chez eux et, sidérés, ils durent à leur tour se rendre à l'évidence : l'image d'un cadavre allongé sur un lit se substituait inexplicablement au spectacle ordinaire tel qu'il se déroulait sur les autres téléviseurs *fonctionnant au même instant dans le même immeuble !*

Déconcertés, les policiers alertèrent un technicien, spécialiste de l'électronique qui, non seulement constata lui aussi le phénomène mais, après examen de l'appareil, le déclara en parfait état de fonctionnement. L'hypothèse d'un habile trucage devait être résolument exclue. Le lendemain, même vision macabre : le « fantôme » hantait encore l'écran ! Le surlendemain, sur l'insistance de sa femme, M. Mackay ne toucha pas au récepteur T.V., qui fut recouvert d'un voile noir. Mais quarante-huit heures plus tard et malgré une appréhension fort compréhensible, M. Mackay remit le contact. Aussitôt, une nuée blanchâtre se forma et, progressivement, l'image du cadavre reparut. Cette fois encore, la police et l'ingénieur revinrent constater le phénomène et le photographièrent. De son côté, un envoyé du Laboratoire Municipal prit, lui aussi, des clichés de l'apparition. Naturellement, personne n'avait rêvé. Tous les clichés, très nets, montraient irréfutablement un cadavre allongé sur un lit ; le cadavre de M. George Shuts, père de Mme Mackay, qui s'était éteint six mois auparavant ([\[7\]](#)).

... au fantôme anti-contrebande » !

La *Domenica del Corriere* du 7 mars 1954 consacra un court article à une étonnante information. Divers témoins affirment avoir vu une silhouette humaine ayant l'aspect d'un homme tout de noir vêtu, un chapeau sur la tête et quelquefois une silhouette différente, celle d'une ballerine à demi-nue, passer le long de la clôture métallique « anti-contrebande » tendue à la frontière italo-suisse, entre Ponte Tresa et Porto Ceresio (Varese). De nombreux gardes frontaliers auraient assisté à cette étrange apparition et plus d'une femme, témoins du phénomène, se seraient évanouies de frayeur ! Certains pensent que ce phénomène est lié à la télévision, ce qui n'explique rien mais paraît plus rassurant !

Dans le cas précédemment exposé comme dans celui-ci, est-il possible d'admettre que le « psychisme rémanent » d'un défunt puisse être en mesure d'accorder en quelque sorte sa « longueur d'onde » sur celle d'un récepteur de télévision ou de « projeter » son image sur le grillage métallique d'une clôture ?

Ces « fantômes » très spéciaux, pour se manifester, puiseraient-ils leur énergie « émettrice » dans le psychisme des témoins ? Ne constate-t-on pas, lors de certaines séances médiumniques accompagnées de matérialisations ectoplasmiques, une grande lassitude du médium, une sorte d'épuisement, après lesdites séances ? Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. Dans cette éventualité, après le « pompage » d'une certaine quantité d'énergie biopsychique de la part d'une entité chez un médium, il est donc évident que celui-ci se sente épuisé !

Le fantôme « pictural »

Pour évoquer ce singulier phénomène, revenons à mon ami Kerlam, le peintre ésotériste si habile à donner à ses toiles cette touche de surréalisme, de fantastique ouvrant pour nous les portes d'un autre univers.

Le 21 août 1971, lors de notre « tour de France de l'insolite », ma femme et moi avons passé deux jours à Saint-Montan (Ardèche), en compagnie de nos amis Kerlam et Christia Sylf. Cette dernière, entre deux romans, peint également des toiles admirables, baignées de douceur et de féerie.

— J'arrive le magnétophone en bandoulière, avais-je annoncé à Kerlam. Prépare-moi quelques anecdotes étranges et vécues, destinées à mon prochain « Livre du Paranormal ».

— Où es-tu ?

— Chez notre ami Robert Charroux. Je serai à Saint-Montan dans quarante-huit heures.

— Parfait ! J'aurai le temps de récupérer chez un client une toile qui ne manquera pas de t'intéresser !

Cette toile, nous l'avions maintenant sous les yeux et Kerlam nous en conta l'étonnante histoire... L'œuvre représentait le Pog de Montségur, stylisé, montrant à sa base la cohorte des Parfaits, les Cathares, montant vers le bûcher pour y subir le supplice. De ce bûcher, poussée vers la gauche par le vent, s'élève une fumée, emportant les âmes des martyrs. Du moins, c'est là ce que l'on voit lors d'un coup d'œil global.

Cette œuvre avait été commandée à Kerlam par M. René Gaspin, un fervent du catharisme, habitant Bourg-Saint-Andéol et qui prépare un ouvrage sur les Cathares.

Il convient de préciser au préalable que lorsque Kerlam peint une toile (particulièrement s'il s'agit d'un sujet empreint d'ésotérisme et puisant ses racines

dans la Tradition), sa concentration psychique est telle qu'il se trouve bientôt dans une sorte d'état second ; il projette littéralement sa pensée sur la toile et, son œuvre achevée, il la « sent » davantage qu'il ne la voit. Ce n'est que plus tard, après une période de « décantation », qu'il la considère alors avec ses yeux seuls.

Donc, Kerlam achevait de peindre ce Pog de Montségur dans cet état second qui lui faisait revivre intensément la montée des malheureux Parfaits vers le lieu du supplice, figuré ici au flanc de la montagne. En fait (et Kerlam ne l'ignorait pas puisqu'il a minutieusement visité ce haut-lieu), le bûcher fut allumé à la base du Pog, dans un champ dont le nom actuel : *Le Camp dels Cramats* (des « cramés »), évoque tristement ce monstrueux forfait de l'Eglise qui, en matière de barbarie et de sadisme (voyez l'Inquisition !) en aurait remontré aux tortionnaires de la Gestapo !

Sur cette toile, le bûcher symbolique est donc placé à mi-chemin du sommet surmonté de l'édifice, du temple solaire des cathares assiégés. Autour du foyer se forme une sorte d'arc en ciel bleuté auquel s'oppose la base rougeoyante des flammes, vers lesquelles se dirigent en cohorte les Parfaits qui préférèrent mourir plutôt que d'abjurer leur foi, de renoncer à leur doctrine.

L'artiste en était là de son œuvre, presque à son achèvement, lorsqu'une amie lui rendit visite, admirant longuement cette évocation du martyr des « bons hommes ». Elle complimenta vivement Kerlam et ajouta :

— Cet étrange visage que vous avez peint dans les flammes est très réussi !

Kerlam cilla et se pencha sur son œuvre en se caressant la barbe, d'abord perplexe puis effaré : effectivement, sans erreur possible, *un visage qu'il n'avait pas peint apparaissait en surimpression dans les flammes du bûcher* ! Non pas une figure vague et floue mais un visage indiscutable, au regard exprimant la quiétude que confrère au martyr sa haute élévation spirituelle ! Et Kerlam réalisa, se replaça mentalement dans l'état d'esprit où il se trouvait lorsqu'il avait conçu et réalisé son œuvre. Il pensait alors fortement à certains Maîtres et guides des Parfaits, tel Guillabert de Castres, évêque de Toulouse, mort avant le siège de Montségur en 1244 ; à Bertrand Martin, son successeur, à Raymond Agullier, évêque de Razès, tout deux ayant péri au « Camp dels Cramats » en chantant leur foi ! ([8]).

Ce visage étrange apparu dans les flammes, à aucun moment il n'avait voulu le peindre et pourtant, il était là, semblant regarder de ses yeux paisibles l'artiste qu'il guidait à travers le temps et l'espace, qu'il « agissait » à son insu à travers son état second !

Médusés, Kerlam et Christia Sylf, auprès de leur amie, durent se rendre à

l'évidence : il ne s'agissait point d'une interprétation forcée, d'une apparence, mais bel et bien d'un visage dont l'arc en ciel bleuté semblait dessiner l'auréole ! Ma femme et moi étions nous aussi fascinés par cette évidence (voir illustrations n° 9 et 10).

Ce phénomène était-il à mettre sur le compte d'une voyance ou bien d'une « incorporation » inconsciente, l'entité de ce Maître du Catharisme ayant pour un temps pris possession du psychisme de l'artiste ?

Pour donner une idée du talent de Kerlam et des influences « paranormales » qui s'y ajoutent, admirons un instant cette grande toile (voir illustration n° 11) baptisée *Le Maître d'Œuvre* ou le *Bâtitteur de cathédrales*. Celui-ci est à la fois l'ouvrier, le maître d'œuvre, le roi, le pape, le grand prêtre et le Grand Oriental (noter sa coiffure et, au-dessus, cette manière de couronne que dessinent les vitraux de la cathédrale). Il tient dans ses mains un cordeau, la « coudée » qui, entre l'axe des nœuds tenus sous les pouces, mesure 73 centimètres et 8 millimètres, pour les bâtisseurs de la cathédrale de Chartres par exemple. Et cette coudée, nous apprend Louis Charpentier dans son captivant ouvrage *Les mystères de la cathédrale de Chartres* (Ed. Robert Laffont), est la cent millième partie du degré du parallèle qui passe par le « point tellurique » de Chartres ! Ce « point » figuré sur la toile par une colonne de lumière diffuse rayonnant vers l'espace, conjuguant l'énergie tellurique avec les forces cosmiques et imprégnant le psychisme de l'Adepté. Tous les hauts-lieux sont édifiés sur un nœud de forces cosmo-telluriques.

A Chartres, ce point est situé au tiers de la table rectangulaire (le « carré long », dans le langage compagnonique) formant le chœur de la nef et précédé de la table carrée et de la table ronde du labyrinthe.

A noter aussi que les nœuds du cordeau tenu par le Maître d'Œuvre délimitent la base d'un triangle dont le sommet culmine au point brillant figuré sur le front dudit Maître d'Œuvre. Kerlam a tracé ce triangle (imaginaire, sur la toile) selon les proportions de la pyramide de Khéops, dont on retrouve le même Nombre d'Or dans les proportions de la cathédrale de Chartres. L'on sent bien, dans cette œuvre de Kerlam l'Inspiré, les vibrations de cet arc tendu, de ce formidable caisson de résonnance qu'est la cathédrale, vibrations amplifiées, canalisées par la colonne de lumière évoquant le point tellurique. Un rôle déterminant était joué, aussi, par les vitraux, faits à l'origine d'un verre alchimique, véritable feuilleté dans la composition duquel entraient des métaux et de la cendre de diverses plantes. Quel que soit le temps, ces vitraux en verre alchimique transformaient la lumière extérieure en une lumière dorée (favorisant

la concentration psychique), à l'image de la « lumière intérieure » de l'homme évolué, de l'Initié.

C'est tout cela qu'évoque magistralement cette étonnante toile de Kerlam que je n'hésite pas à qualifier de chef-d'œuvre.

Et quel dommage, mon cher Kerlam, que tu n'aies point dessiné à ton Bâtitteur de Cathédrales un œil de travers, un nez à la place de l'oreille, une bouche sous le menton, un pot de chambre sur le « carré long » ; que tu ne l'aies point placé dans un lupanar avec, ici et là, des fesses rebondies. Nul doute alors que les maîtres à penser, les critiques et les snobs eussent crié au génie ! Une grande galerie d'arts de la capitale t'aurait fait un pont d'or. Tu aurais eu les honneurs de la presse spécialisée et de la presse tout court et l'on s'arracherait tes toiles. Tu n'aurais même plus le temps d'illustrer les couvertures des romans de Christia Sylf, de peintre pour les *vrais* connaisseurs, ceux qui apprécient l'Art avec un grand A ou qui aiment ta pénétrante vision ésotérique, qui cheminent discrètement à tes côtés sur le pénible sentier de l'Initiation.

Oui, quel dommage que tu ne verses point dans les défécations de certains barbouilleurs, homologues de ces braillards à la tignasse hirsute qui confondent le vacarme des « sonos » avec la musique, leurs vociférations avec le chant, la mélodie !

Assez raillé sur la dégénérescence de l'Art ou des Arts : *Gémissons, gémissons, mais espérons !* L'Ere du Verseau approche qui verra le rétablissement des valeurs et le règne de la Justice.

Persévère dans ton œuvre et continue sur ta voie, Kerlam ; garde ta poignée de main franche, ton regard limpide et doux ; conserve ce sourire fraternel et rayonnant de bonté que tes amis connaissent bien. Et toi, Christia Sylf, toi dont c'est là également le portrait fidèle, poursuit ton œuvre parallèle inspirée par les Grands Ancêtres de Kobor Tigan't...

Chapitre quatrième

Fantôme involontaire !

De nombreuses vedettes de la scène et de l'écran (du « grand » ou du « petit »), s'intéressent aux phénomènes paranormaux. Auprès d'elles, souvent, j'ai recueilli des récits d'expériences extrêmement troublantes.

Un soir, au cours d'un dîner chez Eric Charden et Stone (sa charmante

épouse prénommée Anny) et en compagnie de l'animateur Jean-Pierre Foucault (Radio Monte-Carlo) et de sa (non moins charmante) femme Marie-José, nous bavardions tout naturellement de Science Fiction, du mystérieux inconnu, des phénomènes de hantise.

— Tu ne vas peut-être pas me croire, me déclara Anny, mais une amie de ma grand-mère a vécu une histoire fantastique, il y a bien longtemps...

Et Anny de me conter les aventures « oniriques » d'une certaine dame que nous appellerons Mme Arnaud. Chaque nuit, celle-ci faisait des cauchemars affreux qui, au réveil, la laissaient dans l'angoisse. Ces cauchemars effrayants s'espacèrent, cédant la place à un rêve, banal mais irritant de par sa « chute » inattendue. Et ce rêve, une année durant, la poursuivit.

Mme Arnaud rêvait qu'elle se promenait dans la campagne, marchant sur un chemin puis grimpant un coteau pour apercevoir enfin une petite maison, aux volets verts, avec une tonnelle et des plantes grimpantes. Elle s'approchait de cette maison et frappait à la porte. Mme Arnaud entendait distinctement des pas, ceux de la personne attirée par ses coups et qui venait ouvrir. La porte de la maison s'entrouvrait... et la dormeuse, aussitôt, se réveillait.

Invariable, ce rêve se répétait chaque nuit, avec les mêmes détails et la même « chute » : le réveil de Mme Arnaud au moment où la porte s'ouvrait ! Et chaque nuit, Mme Arnaud espérait que, cette fois, le songe irait plus loin, lui permettrait de voir qui ouvrait cette porte ; en vain. Le scénario ne variait pas : elle frappait contre le battant de bois, celui-ci s'entrouvrait... et c'était le réveil, avec, toujours, ce désagréable sentiment de frustration, de curiosité non satisfaite.

A la longue, l'infortunée appréhendait, en se couchant, le retour de ce rêve obsédant. Elle finit par se persuader que ce rêve était le reflet et l'appel d'une réalité concrète : cette maisonnette existait, de même que la personne mystérieuse qui venait lui ouvrir. Il fallait, absolument, qu'elle trouve cette maison.

Mme Arnaud entreprit donc des recherches, dans la région de son village d'abord, puis dans le département, enfin, beaucoup plus loin. Malheureusement, les multiples lieux visités n'avaient aucun rapport avec ceux de son aventure onirique, laquelle continuait de l'obséder nuit après nuit. Lasse de ses échecs, Mme Arnaud interrompit pour un temps ses voyages et revint chez elle, se promettant de reprendre ses « explorations » plus tard.

Quelques jours passèrent et, lors d'une promenade à pied — pas très loin de son domicile, donc — son cheminement au « hasard » l'amena dans un coin de campagne qu'elle n'avait pas eu le loisir de visiter. Peu à peu, une étrange

sensation, indéfinissable, l'envahissait. Ce petit chemin bordé d'arbres, ces champs de part et d'autre qui s'étendaient à perte de vue, ce petit coteau, là-bas, n'était-ce pas, enfin, le décor de son rêve ?

Troublée, elle marcha plus vite, parvint au coteau, le grimpa... et reçut un choc en découvrant — semblant sortir de ses visions oniriques — la maisonnette aux volets verts, à la tonnelle ornée de plantes ! Le doute n'était plus permis et le cœur de Mlle Arnaud battit en tumulte lorsqu'elle s'approcha de la porte. Dire qu'elle avait parcouru des centaines et des centaines de kilomètres à la recherche de cette maison qui, paradoxalement, se trouvait si près de chez elle, en cette région où rien, jusqu'ici, ne l'avait attirée, qu'elle ne connaissait absolument pas.

Elle frappa — comme elle le faisait dans son rêve — et entendit des pas se rapprocher dans la modeste bâtisse. Une angoisse l'étreignit : n'allait-elle pas se réveiller brusquement, se retrouver dans son lit en constatant qu'elle avait REVE QU'ELLE REVAIT SON REVE ?

Mais non. Cette fois, la porte venait de s'ouvrir toute grande sur une petite vieille qui, l'instant de surprise passé, lui souriait aimablement. Quelque peu embarrassée, M^{me} Arnaud, gentiment invitée à s'asseoir par la vieille dame et son mari, leur conta son étrange rêve, sa certitude qu'il reflétait une réalité, ses laborieuses recherches et, enfin, la découverte de la fameuse maisonnette, celle de ce couple de vieillards sympathiques.

Ayant achevé son récit, Mme Arnaud s'étonna de constater que ces derniers ne paraissaient pas autrement surpris. La vieille dame consentit alors à expliquer :

— Mon mari et moi vivions à la ville et cette maison de campagne, nous la gardions pour nos vieux jours. En attendant de prendre notre retraite, nous avons décidé de la louer, afin d'arrondir nos maigres revenus. Nous avons aisément trouvé des locataires mais ceux-ci, hélas, ne restèrent pas longtemps. D'autres leur succédèrent, qui s'en allèrent après un bref séjour. Nous leur avons demandé pourquoi ils ne se plaisaient pas dans notre petite maison, modeste mais propre et solide. Ils finirent par nous avouer que... *la maison était hantée !* La nuit, ils entendaient *frapper à la porte* ; ils allaient ouvrir : personne. Aux coups mystérieux se substituait parfois un fantôme ! *Une forme blanchâtre dessinant la silhouette d'une femme qui se promenait dans la maison et finissait par disparaître !*

« Dès les premières manifestations, auditives et visuelles, les locataires ne songeaient plus qu'à une chose : déménager au plus vite ! Pourtant, le fantôme de cette femme n'était pas méchant du tout, ne faisait montre d'aucune agressivité.

Mme Arnaud, blême, effarée, écouta la suite du récit de la vieille dame, que son époux approuvait de temps à autre par un hochement de tête.

— Mon mari et moi avons donc décidé, en prenant notre retraite, de venir nous installer ici. Nous sommes vieux et ce ne sont pas les fantômes qui auraient pu nous en chasser, sourit-elle. Une nuit, pourtant, mon mari qui s'était levé m'appela, me réveilla, me disant qu'il y avait quelque chose de bizarre dans la salle à manger. Je me levais, le rejoignis et restait stupéfaite : là, au milieu de la pièce, il y avait la silhouette, fort nette, d'une femme. Nette mais sans consistance matérielle ; je ne distinguais pas son visage et m'approchais... C'est alors que le « fantôme » disparut. Nous n'avons pas accordé trop d'importance à cet événement qui, de toute façon, ne nous gênait pas beaucoup. Je peux même dire que nous vivons en bons termes, avec ce fantôme, plaisanta la vieille dame. D'ailleurs, nous ne l'apercevons que très rarement et nous n'avons jamais pu le voir de près.

« Vous comprenez pourquoi, Mme Arnaud, votre histoire de rêve ne m'a pas étonnée outre mesure car, pour moi, il n'y a aucun doute : *c'est bien vous qui venez hanter sans le savoir notre maison, chaque nuit*. Votre rêve s'arrête après que vous ayez frappé à la porte, mais vous êtes présente, ensuite, à l'intérieur, tout au moins sous une apparence autre que charnelle.

Mme Arnaud, sidérée, ne pouvait que s'incliner devant ces faits : c'était bien elle qui « hantait » la maison, mais son rêve ne lui avait jamais révélé cette seconde « existence » fluidique, celle de son double qui déambulait chez ces gens, terrorisait les locataires ! En dormant, son rêve ne lui montrait que *l'extérieur* de la maisonnette ; mais en se dédoublant, son aura éthérique, se jouant de la matière, « hantait » les lieux qui lui semblaient familiers. Paradoxalement, le psychisme conscient de Mmes Arnaud ignorait tout des pérégrinations nocturnes de son double !

Mystère du « fantôme des vivants » !

Lorsque Mme Arnaud prit congé de ses hôtes en qui elle avait trouvé maintenant des amis, elle promit de revenir les voir. Le jour et en chair et en os, précisa-t-elle en riant.

La nuit venue, elle eut du mal à s'endormir, se demandant si, une fois de plus, ce rêve obsédant reviendrait, ajoutant alors en elle la sensation terrifiante de se savoir un « fantôme » qui, au même moment, hantait cette maisonnette. Le lendemain matin, elle se réveilla et constata avec un immense soulagement qu'elle ne conservait aucun souvenir du ou des rêves qu'elle avait pu faire. L'avenir confirma sa paix retrouvée : ayant découvert cette maison (et ses

occupants) dans le monde réel, sa représentation onirique avait disparu. Et le rêve cessant, son fantôme cessa de hanter la maison des deux vieillards chez lesquels, désormais, elle allait amicalement bavarder chaque semaine...

Et Mme Arnaud frémissait parfois en songeant que, si elle n'avait pas trouvé cette maison, son rêve obsédant l'aurait peut-être poursuivie toute sa vie !

Le hasard en cascade n'est plus le hasard

Vers 1954 ou 1956, après la parution de mes ouvrages documentaires *Les soucoupes volantes viennent d'un autre monde* et *Black ont sur les soucoupes volantes* ([\[9\]](#)), Armand Mestral, vivement intéressé par ce problème, me demanda si mes recherches s'orientaient aussi vers le paranormal. Sur ma réponse affirmative (et abandonnant le sujet des astronefs extra-terrestres), Armand me conta cette histoire insolite.

Son épouse et sa fille étaient parties le matin même en vacances ; il devait les rejoindre dans la soirée. Vers 14 h, ses valises bouclées, Armand Mestral appela le Service des Abonnés Absents et donna le numéro de téléphone de sa résidence de vacances. L'opératrice nota ce numéro et lui déclara que, sitôt raccroché, son téléphone parisien serait désormais branché sur le service des Abonnés Absents, lequel transmettrait à ses correspondants son numéro en province.

Satisfait, Armand mit ses bagages dans sa voiture, alla faire quelques visites chez des amis, puis il passa chez son tailleur prendre livraison du costume qu'il avait commandé. Au moment d'en régler le montant, il s'aperçut avec inquiétude que son portefeuille avait disparu ! Il chercha à se souvenir, refit mentalement son emploi du temps. Non, il s'était rendu chez des amis mais, à aucun moment, il n'avait sorti son portefeuille. Se pouvait-il qu'il l'eût oublié chez lui ?

Armand Mestral retourna donc à son domicile, soucieux... et retrouva son portefeuille (et son sourire !), sur la table du living ! Un simple oubli, quelques heures plus tôt, dans le « feu » du départ. Sur le point de sortir, le téléphone sonna. Etonnement d'Armand qui, en début d'après-midi, avait mis son numéro aux Abonnés Absents ! Il décrocha, se nomma et eut au bout du fil un producteur de films qui le sollicitait pour tenir un rôle important dans *Gervaise* ! Le producteur exigeait une réponse immédiate et Armand donna son accord, déclarant qu'il serait sur le plateau à l'heure dite.

Ses vacances étaient à l'eau mais un rôle comme celui-ci valait ce sacrifice. Armand Mestral rappela donc le service des Abonnés Absents pour annuler son numéro de vacance. Une opératrice lui répondit qu'elle ignorait tout de ce

numéro. On le fit patienter un bon moment et il apprit enfin que sa fiche avait été égarée « par hasard », qu'il ne figurait point encore sur la liste des Abonnés Absents mais qu'on allait immédiatement rectifier cette erreur.

— Gardez-vous-en bien ! fit-il en éclatant de rire. Je ne pars plus et je garde mon numéro parisien. Déchirez donc la fiche !

Ainsi donc, « par hasard », Armand Mestral avait oublié son portefeuille chez lui ; « par hasard », les PTT avaient égaré sa fiche et, « par hasard », le producteur du film *Gervaise* l'avait appelé durant les quelques minutes où — suite à cette cascade de « hasards » — il était retourné chez lui !

— Que penses-tu du hasard ? me demanda-t-il.

— Je ne crois pas au hasard. Les causes et les événements qui en découlent s'enchaînent selon une sorte de déterminisme préétabli, en fonction de lois que notre degré d'évolution, de connaissance, ne nous permet pas encore d'appréhender, de cerner, de comprendre. Et je ne me... hasarderai jamais à penser que le « hasard » seul peut expliquer ces « hasards » heureux qui t'ont permis de tourner dans *Gervaise* !

Les fantômes de Richard Anthony

Je n'ai pas le plaisir de connaître Richard Anthony, mais des amis d'Europe I m'avaient déjà parlé de sa maison « hantée », aussi n'ai-je pas été surpris de lire ce qui va suivre dans le magazine *Salut les copains* (août 1971). Je remercie à ce propos la rédaction de S.L.C., d'avoir bien voulu m'autoriser à publier cet extrait d'une interview du célèbre chanteur :

— J'ai revendu récemment ma propriété de Lévis-Saint-Nom. Je vais te faire une confidence, je ne m'y étais jamais plu. Cet ancien prieuré était bourré de fantômes tous plus désagréables les uns que les autres. A mon avis, les moines n'avaient jamais digéré que leur couvent soit habité par un chanteur yéyé et leurs fantômes ont tout fait pour me dégoûter de la maison. *La nuit, je ratais toujours une marche quand je descendais les escaliers et la lumière s'éteignait tout le temps à ce moment-là.* (C'est moi qui souligne.) Quand ça arrive très régulièrement, c'est vraiment désagréable. Tandis que, dans mon petit chalet de Suisse, j'ai un fantôme, oui, mais très courtois et très sympathique (...) Ne crois pas que je plaisante. J'ai la conviction profonde que nous sommes entourés d'esprits et qu'ils se manifestent plus spécialement dans les vieilles maisons qui ont un « passé » (...) Adolphe (le fantôme « suisse ») est très bien, celui-là, à part qu'il picole (sic) comme un fou. *Tous les matins, je retrouve la bouteille de vin*

de la veille à un niveau plus bas. Or, ni ma femme ni mes enfants ne boivent, et je ne suis pas somnambule. Les voisins, il n'y en a pas à cinq kilomètres à la ronde. Le chalet est à 1 600 m et il n'est accessible qu'à skis (fin de citation).

Bien évidemment, il se trouvera des esprits chagrins pour, en contant cela, prêter à Richard Anthony des intentions publicitaires. Argumentation absurde car ce n'est point ce genre de soi-disant publicité qui pourrait inciter les « fans » de Richard Anthony à se précipiter vers l'Olympia ou tout autre music-hall de France et de Navarre pour aller l'applaudir !

Autres fantômes sacrifiant à Bacchus !

Un correspondant de Saint-Maximin (Var), m'a rapporté une plaisante anecdote qui n'est pas sans rappeler la précédente.

Voici une quinzaine d'années, un M. Dupont (ou Durand, au choix, afin de préserver son anonymat), acheta une vieille maison à Saint-Maximin, pour venir y passer les week-ends et les vacances avec sa famille. Ladite maison fut soigneusement nettoyée, réparée et ensuite meublée. Dès les premières nuits, M. Dupont, sa femme et leurs enfants entendirent des bruits bizarres, des « i raps », des craquements dans les meubles, des chocs sourds. Les portes s'ouvraient, se refermaient toutes seules avec un claquement. Parfois, dans la cuisine, des assiettes dégringolaient d'une étagère disposée au-dessus de l'évier.

Point de chien ni de chat qui eussent pu expliquer ces incidents et pas davantage de rats. Un jour, en nettoyant l'étagère au-dessus de l'évier, Mme Dupont trouva, derrière une pile d'assiettes, douze bouchons. Douze bouchons pratiquement neufs mais portant au sommet de la cire rouge à cacheter. Ne comprenant rien à cette découverte, elle appela son mari qui fronça aussitôt les sourcils, examina les bouchons et se précipita vers la cave en maugréant. Ces bouchons, il les connaissait bien pour en avoir bouché douze bouteilles de rosé du Var qu'il avait ensuite cachetées. Parvenu à la cave, il resta figé d'incrédulité : les douze bouteilles étaient bien là où il les avait laissées, mais du vin rosé, plus la moindre goutte ! Elles étaient vides et leur goulot conservait encore des parcelles de cire rouge ! Nulle trace de vin, non plus, sur le sol. La serrure de la porte de la cave était intacte ; aucune marque d'effraction aux portes et fenêtres du rez-de-chaussée. Et puis, peut-on imaginer un rôdeur s'introduisant discrètement dans une maison, prenant la peine de décacheter douze bouteilles pour transvaser le vin dans une bonbonne avant de prendre le large ? A moins

que ledit rôdeur ait préféré ingurgiter sur place les 12 litres de rosé, cuver tranquillement pour, après une cuite mémorable, repartir sans laisser de trace ?

Les rationalistes trouveront peut-être une autre explication : ce brave père de famille, fâcheusement influencé par *Salut les copains*, s'est mis en tête d'imiter le « gag » publicitaire de Richard Anthony ! Il aura tâté lui-même à la dive bouteille (multipliée par douze) en songeant à se lancer un jour dans la chanson, rêvant de devenir l'un des poulains de Bruno Coquatrix !

Mauvais calcul car ce brave homme aurait dû, en ce cas, ne pas taire son nom, profiter de la publicité offerte par ce « fantôme picoleur » pour en tirer profit !

Soyons sérieux et convenons que de tels phénomènes — inverses du *poltergeist* ou déplacement d'objets — ne sont pas explicables dans l'état actuel de nos connaissances. Extrêmement fréquents, nous devons nous borner à les enregistrer au lieu de les rejeter avec un simple haussement d'épaules. Nous aurons l'occasion, dans les chapitres suivants, de rencontrer bien d'autres manifestations étranges de l'Invisible.

Rêves prémonitoires ou messages de l'Au-delà ?

Mme D., demeurant à Marseille, dans le 6^e arrondissement, m'a fait part de divers rêves qui justifient cette question. Après une longue maladie cardiaque, la mère de Mme D., mourut en janvier 1957 après avoir, bien souvent, dit à sa fille combien elle était peinée de lui occasionner tant de soucis et de dépenses. Bien que de condition modeste, Mme D., houspillait gentiment la malade, lui conseillant de ne point parler de questions aussi bassement matérielles et la soignant avec un dévouement admirable. Et la malheureuse incurable de se demander constamment comment elle pourrait jamais venir en aide à sa fille.

Neuf mois après son décès, en octobre 1957 donc, Mme D.. vit sa mère en rêve et l'entendit prononcer distinctement : « Attention au 17. » Toute la journée, Mme D., pensa à ce rêve, s'interrogeant sur sa signification. La nuit suivante, nouvelle apparition onirique de sa mère qui, cette fois, prononça ces simples mots : « Attention au cinq. » A son réveil, de plus en plus troublée, Mme D., se demanda ce que pouvait bien représenter ce nombre : 175. Tout naturellement, elle songea à la Loterie Nationale mais, intuitivement, rejeta cette idée et opta pour le tiercé. La combinaison 1-7-5 gagna 69 000 anciens francs. Une aubaine qui fut la bienvenue au pauvre logis de cette dame, persuadée (à tort ou à raison) qu'elle la devait à sa mère défunte.

Voyance onirique ou « intervention » de l'entité, de l'esprit de l'être cher disparu ?

Le mari de Mme D., fit lui aussi un rêve étrange : il se voyait cheminant sur une route avec, à l'horizon, un inconnu qui semblait l'attendre. Arrivant à sa hauteur, M. D., questionna : « *Vous n'avez pas vu mon père ?* » (Lequel était mort 38 ans plus tôt). Réponse de l'inconnu : « *Il sera là dans quinze jours.* »

Au réveil, M. D., inquiet, fit part de son rêve à son épouse qui, tentant de cacher le malaise suscité par ce songe, lui conseilla d'oublier ce « rêve sans queue ni tête » mais n'en pensa pas moins.

Cela se passait un dimanche 8 octobre. Le lundi soir, M. D., constata qu'il était fiévreux. La grippe, sans doute ; diagnostic qui fut également celui du médecin appelé le mardi 10 à 8 h 30 du matin. Beaucoup moins optimiste, Mme D., fit faire des analyses (sang, urine) dont les résultats furent normaux, rassurants, bien que le malade accusât une température de 41° 5. A la demande de Mme D., le professeur S., vint examiner le malade le jeudi 12.

— Ce n'est pas une grippe ; c'est la typhoïde. Mais rassurez-vous, dans quelques jours il n'y paraîtra plus.

Loin d'être rassérénée par ce diagnostic, Mme D., prit à part le spécialiste et lui avoua, fermement :

— Je ne crois pas à la typhoïde ; je redoute plutôt la septicémie.

Effarement du professeur qui, blessé dans son amour-propre, répliqua :

— De quel droit la profane que vous êtes se permet-elle un tel diagnostic ?

Elle ne répondit pas, régla le montant de la visite (180 F !) et l'éminent professeur outragé s'en alla. Du samedi 14 au lundi 16 octobre, les douleurs prirent naissance chez le malade, du côté droit de l'abdomen et Mme D., de plus en plus angoissée (avec sa qualité de médium qui s'ignore), « diagnostiqua » spontanément une péritonite. Renonçant à s'adresser au professeur S. (qui n'aurait pas manqué de la traiter une nouvelle fois de « profane » sans diplôme en empochant de nouveau 180 F), Mme D., appela une ambulance et conduisit son époux, souffrant à crier, dans une clinique... où l'examen révéla bientôt qu'il s'agissait d'une péritonite consécutive à un abcès du foie ! Lequel abcès avait crevé...

Le mardi 17 octobre, le malade était opéré. L'analyse du pu ponctionné ne permit pas d'identifier le microbe responsable de cet abcès. D'autres examens allaient suivre. Le mercredi 18, le taux d'urée monta dangereusement ; le lendemain, la tension artérielle tombait à 7 ! Le vendredi 20, le mal empirait. Le samedi 21, consulte avec divers spécialistes : foie, cœur, reins, poumons ; l'on

s'orienta, à tâtons, vers une maladie de la malnutrition, vers une maladie tropicale, pour admettre que le microbe X infestait le foie du malade depuis longtemps et qu'il avait ensuite évolué de façon brutale.

Le dimanche 22 octobre, *l'on diagnostiqua enfin une septicémie* et l'on annonça à Mme D., que son époux était perdu. Il devait effectivement mourir dans la journée, *très exactement 15 jours après avoir fait ce rêve étrange où l'inconnu lui avait appris que son père serait là dans 15 jours !*

Et à la date fixée, la mort était bien au rendez-vous !

A la suite de ces événements, Mme D., dut admettre qu'elle possédait certains dons de voyance ou de prémonition. Elle décida donc de faire une tentative pour évoquer l'entité de son mari. Ayant entendu parler de l'écriture automatique, elle prit un crayon, quelques feuilles de papier et pria, invoquant fortement son époux... Et sa main, avec des mouvements saccadés, se mit à écrire, d'une écriture hachée, irrégulière. Le message fut bref et Mme D., sortant de son état second, eut du mal à déchiffrer son gribouillage : « *Huguette, attention à sa joue gauche ; cela est très grave.* »

Huguette ? La fille de Catherine, une vieille amie de Mme D. ! Celle-ci estima que ce message ne signifiait rien. Elle avait vu Huguette tout récemment qui se portait comme un charme et ne présentait pas le moindre signe d'affection à la joue gauche. Le vendredi suivant, Mme D., se rendit chez son amie Catherine dont la fille, Huguette... *portait un pansement à la joue gauche !* Elle avait été piquée par un insecte et, durant plusieurs jours, le médecin avait été fort inquiet. Traitée énergiquement aux antibiotiques, Huguette se remettait peu à peu et son état n'inspirait plus d'inquiétude.

Que Mme D., ait *cru* recevoir un message de l'au-delà ou qu'elle ait fait tout simplement une voyance, le résultat demeure : les faits prédits se sont avérés !

Pour en terminer avec les facultés paranormales de Mme D., voici enfin un autre rêve au cours duquel son mari lui apparut, une nuit de septembre. Ce dernier lui « parla » de sa sœur (appelons-la Gilberte), représentante en produits de beauté.

— Je la vois, un matin à huit heures, sur une route bordée d'arbres, annonça l'entité. Elle roule à bord de sa voiture neuve ; brusquement, elle quitte la route vers la gauche, fait plusieurs tonneaux et s'écrase dans le fossé en contrebas. Je vois un amas de ferraille ; la voiture « en bouillie » (sic).

A son réveil, Mme D., note les détails de son rêve et son inquiétude commence. Octobre, novembre, décembre s'écoulent et M^{me} D., se rassure car rien de tout cela n'est arrivé. D'ailleurs, dans son message onirique, son mari n'a

rien précisé quant à l'éventualité de blessure dont aurait pu souffrir Gilberte. Sans doute s'agissait-il d'un surcroît d'imagination, estime Mme D.

Au tout début de janvier, celle-ci apprenait que sa belle-sœur venait d'avoir un accident, à 8 h du matin, en se rendant à Martigues, sur une route bordée de part et d'autre par des arbres. Un autre véhicule l'avait projetée vers la gauche et, après plusieurs tonneaux, sa voiture *neuve* s'était écrasée dans le fossé en contrebas ! Gilberte, apparemment indemne mais bien entendu fort commotionnée, avait pu s'extirper de l'amas de ferraille par le cadre « tout tordu » (sic) du pare-brise !

Une fois encore, devant la surprenante exactitude de ces faits, il est permis de s'interroger : rêves prémonitoires ou bien messages venus de l'au-delà ? Ce mystérieux au-delà depuis lequel les entités, les âmes, les esprits des défunts (qu'importe la terminologie ?) peuvent « survoler » les lignes de temps, avoir une vision globale des événements à venir et qui, parfois, établissent des contacts sporadiques avec les vivants pour les en informer.

L'entité venue de Babylone

Vers 1900 ([\[10\]](#)), le professeur Herman von Hilprecht, de l'Université de Pennsylvanie, mettait la dernière main à son ouvrage *Les vieilles inscriptions babyloniennes*, résultat de ses travaux sur l'écriture cunéiforme d'objets découverts dans les ruines mésopotamiennes. Son manuscrit était presque achevé mais il butait encore sur la traduction des inscriptions figurant sur deux petits fragments d'agate trouvés parmi les vestiges du temple de Bel (Bel-Marduk) à Nippur. Ces fragments étaient ceux de deux anneaux brisés dont les inscriptions, incomplètes, posaient une énigme pratiquement indéchiffrable.

La loupe à la main, von Hilprecht, dans son bureau, s'acharnait à l'examen de ces reliques du lointain passé babylonien. Recru de fatigue, à une heure avancée de la nuit, il s'obstinait, luttant contre l'épuisement, talonné de surcroît par l'éditeur qui exigeait la remise rapide du manuscrit. L'épouse de l'archéologue, alarmée par son épuisement, le supplia d'interrompre ses recherches pour cette nuit, mais il ne voulut rien entendre : le manuscrit devait être livré dès le lendemain matin et ce dernier obstacle, cette irritante énigme, il devait en venir à bout. Il avait suffisamment d'énergie pour y parvenir.

A regret, Mme Hilprecht alla donc se coucher, après un dernier regard et un soupir en voyant son mari, les yeux rougis par l'insomnie, cligner des paupières, penché sur sa loupe pour tenter de déchiffrer les inscriptions cunéiformes.

Herman von Hilprecht lutta, serra les mâchoires pour dominer l'épuisement mais, peu à peu, le sommeil eut raison de sa résistance. Un étrange sommeil, devrions-nous préciser, car il eut conscience d'une chose bizarre, difficilement explicable : il était emporté par une sorte de tourbillon et semblait rétrograder rapidement vers le passé. Soudain, l'archéologue vit apparaître un homme d'une cinquantaine d'années, grand et maigre, revêtu d'une sorte de tunique blanche, qui se tenait devant son bureau, lui souriant avec amitié : un prêtre de l'antique Babylone !

Et le vent du désert agitait sa tunique, la plaquant parfois contre son corps, parfois la gonflant, cependant que le prêtre, avec douceur, prononçait en anglais :

— Viens avec moi. Je veux t'aider...

Von Hilprecht obéit, quitta le fauteuil de son bureau et fut envahi par une sensation déconcertante : *ce n'était pas le fauteuil de sa table de travail qu'il abandonnait, mais un énorme gradin ou escalier de pierre sur lequel il semblait être assis depuis un moment !*

Son guide l'invita à le suivre et ils cheminèrent sur une route poussiéreuse, écrasée de soleil, dans une chaleur suffocante. Ici et là s'élevaient des édifices grandioses mais vides et abandonnés. Sur les pas du grand prêtre, l'archéologue parvint à une construction massive, plus imposante encore, pour entrer bientôt dans une salle immense mais fort mal éclairée.

— Où sommes-nous ? s'informa von Hilprecht.

— A Nippur, entre le Tigre et l'Euphrate, dans le temple de Bel, le père des dieux, répondit, toujours en anglais, l'entité du prêtre.

Ce dernier entraîna l'archéologue dans un sombre corridor, aboutissant à une salle exiguë au milieu de laquelle trônait un coffre oblong renfermant des fragments d'agate.

Jusqu'ici l'on pourrait penser que le dormeur revivait dans son « rêve » ses préoccupations diurnes ; ce rêve ne pouvant « contenir » que ce que « contenait » le conscient ou l'inconscient de son auteur. Or, nous allons voir qu'il n'en était rien, que ce « rêve » était infiniment plus étrange.

Devant ce coffre, l'apparition fantomale expliqua :

— Dans ton livre, tu identifies les deux fragments d'agate à des objets différents. En réalité, il font partie d'un *seul* cylindre votif, couvert d'inscriptions, que le roi Kurigalzu offrit au temple. Quand les prêtres reçurent l'ordre de confectionner une paire de boucles d'oreilles destinées à la statue du dieu Ninib, nous ne disposions pas d'autre agate que celle du cylindre votif. Celui-ci fut alors

taillé en trois parties — ici même, dans cette salle — chaque partie comportant une fraction de l'inscription. La troisième fut détruite.

Fasciné par ces explications, l'archéologue demanda à l'entité quel était le sens exact de l'inscription originale. L'apparition s'approcha du mur de la petite salle et, sur la poussière qui le recouvrait, il écrivit en caractères cunéiformes :

« *Au Dieu Ninib, fils de Bel, son seigneur, le roi Kurigalzu, pontife de Bel, a dédié ceci.* »

A cet instant précis, Herman von Hilprecht eut la curieuse sensation de ne plus être dans le temple de Nippur mais, de nouveau, dans son bureau de Philadelphie ! De fait, c'est bien là qu'il se retrouvait avec, toujours debout face à lui, le vénérable prêtre en tunique blanche ! Sur le bureau, près des feuillets du manuscrit, une feuille de papier avec ce mot, écrit de la main de von Hilprecht : *Nebuchadnezzar*. Ce mot, deux archéologues éminents l'avaient traduit ainsi : « Nebo, protège mon œuvre de constructeur. »

L'entité du prêtre babylonien désigna l'inscription avec son index et rectifia :

— *Non, ces signes veulent dire : « Nebo, protège mes frontières. »*

Et cela dit, le fantôme venu de Babylone disparut !

Il n'est plus question, dans ce « rêve », de faire intervenir la seule imagination de Herman von Hilprecht. Les détails révélés par l'entité (et totalement inconnus du dormeur) sont la preuve que ce dernier n'a pu les inventer : les fragments d'agate appartenaient à un cylindre scindé en trois parties. Il ne s'agissait pas, ainsi que le croyait Hilprecht, de deux objets différents, indépendants l'un de l'autre. De même, la traduction véritable de « *Nebuchadnezzar* » fut confirmée par la suite par des spécialistes de l'écriture cunéiforme.

Recru de fatigue, au bord de l'épuisement, Herman von Hilprecht s'était donc placé — bien involontairement — dans un état second apte à « capter » la rémanence psychique du prêtre attachée à ces fragments d'agate et le contact avec l'entité s'était établi ! Une belle prouesse psychométrie...

Nous aurons l'occasion, plus loin, de voir combien les murs de certains édifices peuvent être « chargés », imprégnés par le psychisme rémanent de ses occupants. Il en va de même pour certains objets. Dans ces cas là, les médiums psychomètres sont aptes, de par leurs facultés supranormales, à sentir, à capter les scènes, les événements dont ces objets conservent la trace, agissant ainsi comme le ferait le révélateur dans lequel est plongé le papier photographique préalablement exposé sous la tireuse.

De quelques rêves prémonitoires

Mlle Y. V, une auditrice marseillaise, a constaté que certains de ses rêves faits un vendredi prenaient un caractère prémonitoire. L'un de ces vendredis-là, donc, elle voit en rêve un parent par alliance qu'elle déteste cordialement. Une violente discussion les oppose et ledit parent, venu lui rapporter un jeu de clés, le jette à terre avec rage au lieu de le lui donner. Mlle Y. V., se réveille, désagréablement impressionnée. Or, le dimanche suivant, bien réveillée cette fois, elle reçut la visite de ce parent... et toute la scène « imaginée » en rêve se reproduisit dans la réalité, s'achevant par la chute rageuse de ce jeu de clés à ses pieds !

Des années plus tard — toujours un vendredi

— Mlle Y.V., est en proie à un cauchemar ; elle sent, sur sa poitrine, quelque chose de lourd qui l'opprime ; elle crie, affolée, pensant à une tentative d'assassinat. En se débattant, elle cherche à saisir cette « chose » qui l'écrase ; elle parvient à s'en emparer et, submergée par l'horreur, constate qu'il s'agit d'une main tranchée au poignet, dégoulinant de sang !

Mlle Y.V., se réveille en sursaut, inondée de sueur, tenaillée par l'angoisse.

Le mardi suivant, elle apprend qu'un ami très cher vient d'avoir un accident *au cours duquel sa main droite a été broyée* ; il réclame sa présence à l'hôpital où il a été transporté.

M. A.M., demeurant dans le Var, était à la libération garde particulier de la propriété de la Vicomtesse de X., une dame très bonne et charitable, excellente épouse et mère de famille. Cette dame devait être tuée par les allemands lors de la libération du village.

Treize mois plus tard, M. A.M., durant son sommeil, vit apparaître la Vicomtesse qui prononça ces mots : « Je ne vous abandonne pas, je veille sur vous et, dans quelque temps, monsieur sera heureux. »

A son réveil, M. A.M. s'interrogea sur la signification de ce rêve : comment « monsieur » — le Vicomte — pourrait-il être heureux dans quelque temps, après le deuil cruel qui l'avait frappé treize mois plus tôt ?

Malgré ses doutes, le garde apprit quinze jours plus tard le remariage du Vicomte avec une amie d'enfance et ce couple vécut, effectivement, très heureux, ainsi que l'entité de la Vicomtesse l'avait annoncé à M. A.M., au cours d'un rêve !

Une autre auditrice de mon émission « Les carrefours de l'étrange », Mme T.H., en 1961, se rendait assez souvent à Aix-en-Provence, auprès d'une parente en traitement dans une clinique. Lors de sa dernière visite, M^{me}T.H., alarmée par l'état de faiblesse de la malade, interrogea une infirmière. Celle-ci avoua que la malheureuse n'en avait plus que pour un ou deux mois ; son mal était incurable. Très affligée, Mme T.H., laissa son adresse afin qu'on la prévint immédiatement en cas de malheur.

Huit jours s'écoulèrent et M^{me}T.H., rêva alors de sa mère, décédée en 1928, qui lui apparaissait tenant à la main un télégramme décacheté :

— On nous annonce le décès de Thérèse—

Cette phrase, distinctement prononcée, perçue dans son rêve, fit brusquement s'éveiller Mme T.H., dont la mère avait été la marraine de la malade. Bouleversée par cette apparition onirique et par ce message, Mme T.H. regarda sa pendulette : minuit trente.

Une lettre devait bientôt apprendre à cette auditrice la mort de Thérèse à minuit trente, durant la nuit même où ce message de l'au-delà lui était parvenu !

A noter que, dans ce rêve, l'apparition use du pluriel : « On NOUS annonce le décès de Thérèse. » Par « nous », l'entité entendait-elle sa fille et elle-même ou bien CEUX DE L'AU-DELA qui l'entouraient ?

Simple rêve prémonitoire ou entrée en scène de l'entité de la mère défunte de la dormeuse ?

Une correspondante de Béziers, M^{me}A.P., elle, affirme que le caractère prémonitoire de ses rêves est lié à son père, mort en 1934, alors qu'elle était une enfant. A l'expression du visage de l'entité, elle sait si la « prémonition » (ou le « message ») sera bénéfique ou funeste.

Un exemple : la veille de son examen du permis de conduire, M^{me}A.P. vit apparaître son père, durant son sommeil. Celui-ci se tenait près d'elle dans l'auto, tout souriant. Au réveil, la candidate au permis de conduire se sentit réconfortée par ce signe : le sourire de son père auprès d'elle, dans l'auto. Elle ne douta pas un instant d'obtenir son permis à l'issue de ce premier examen. Et de fait, elle l'obtint ; ce qui, avouons-le, tient presque du miracle si l'on sait le peu d'empressement que mettent les examinateurs à accorder leur bénédiction aux candidats, fussent-ils — déjà — des as du volant ! Il faut bien faire rentrer des fonds dans les caisses (trouées) de l'Etat, n'est-ce pas ?

Précisons que cette dame est en fait un médium qui s'ignore. En effet, l'incident suivant nous en apporte la preuve. M^{me}A.P., veuve, vit avec sa mère et

tient un commerce situé à 200 mètres de leur appartement. Un matin, sans raison connue, sans le moindre motif valable, elle ferme brusquement son magasin et accourt chez elle... *pour y trouver un individu menaçant sa vieille mère avec un couteau* ! Elle se précipite sur le voyou, parvient à lui arracher le couteau et le candidat à la cambriole s'enfuit sans demander son reste !

M^{me}A.P. me précisa qu'elle avait obéi à une impulsion irraisonnée, dont elle ignorait l'origine. Jamais, jusqu'ici, elle n'avait ainsi fermé son magasin au beau milieu de la matinée pour se rendre chez elle. Grâce à cette perception extrasensorielle inconsciente — résultant d'un appel mental, purement instinctif, de sa mère en danger — elle l'avait sauvée !

Un autre soir, entrant dans sa chambre pour se coucher, M^{me} A.P. entendit un bruit bizarre, choc ou déclic. Elle se retourna et resta figée de stupeur : sortant du néant, un rayon de lumière analogue à celui d'un projecteur cinématographique, faisait apparaître une scène sur le mur de la chambre. Cette scène, très nette, comme une projection, montrait le mari de M^{me}A.P., décédé six ans plus tôt, se prosternant sur une tombe avec douleur. *Et cette tombe était celle de son époux*, mort jeune qui, tout naturellement, regrettait d'avoir quitté la vie !

Voici maintenant un autre rêve de cette dame, plus compliqué et plus étrange. En 1970, la fille de M^{me}A.P., demeurant à Alger, attendait un heureux événement fixé aux environs du 25 août. Vers le 20, la mère du gendre de M^{me}A.P., devait se rendre à Alger en attente de l'accouchement ; il avait été convenu que M^{me}A.P. viendrait la relayer trois semaines plus tard.

Le 25 juillet 1970, M^{me}A.P. fait un rêve : elle était chez sa fille et tenait dans ses bras une petite fille ; dans un berceau proche se trouvait un second bébé dont elle ne distinguait pas le visage. Sur la table, des dragées bleues. La coutume voulant que les dragées bleues fussent pour les garçons et les roses pour les filles, la grand-mère en puissance ne comprenait pas le symbolisme de ce rêve où n'apparaissaient que des dragées bleues.

Le lendemain, sollicitée par d'autres préoccupations. M^{me}A.P. ne songea plus à ce rêve et, la nuit suivante, ce fut son père qui lui apparut, dans son sommeil. M^{me}A.P. roulait dans sa voiture, son père à ses côtés, radieux, heureux (donc, présage bénéfique). Ils se dirigeaient vers Alger. La route se divisa, formant une fourche, une voie vers la gauche, l'autre vers la droite. Le père regarda sa fille, souriant, tandis que celle-ci questionnait, perplexe : « Alors, il y en a deux ? »

A son réveil, M^{me}A.P. fit la synthèse de ces rêves : une fillette dans ses bras, un autre enfant dans le berceau ; une route se divisant en deux voies, tout cela

tendait à annoncer une naissance double : des jumeaux. Mais dans ce cas, si les rêves étaient prémonitoires, pourquoi cette anomalie : seulement des dragées bleues ? Pourquoi n'y en avait-il pas des roses, également ? Bah, il n'y avait plus qu'un mois et l'on serait fixé puisque l'accouchement aurait lieu vers le 25 août.

Or, le surlendemain de ce second rêve, le 28 juillet 1970, donc, un télégramme annonçait la naissance prématurée de deux très beaux enfants, un garçon et une fille !

Le 28 août, M^{me}A.P. débarque à Alger pour assister au baptême le 30. Les marraines n'étant pas là, les deux grand-mères allaient devoir tenir les enfants sur les fonds baptismaux. Le moment venu, l'on demanda à M^{me}A.P. quel enfant elle désirait tenir dans ses bras ? Se souvenant que, dans son rêve, elle tenait la fillette, M^{me}A.P. (ne voulant pas « forcer » le destin) répondit qu'elle n'avait aucune préférence. Et ce fut effectivement la petite fille qui lui fut confiée ! Une fois de plus, cet autre élément particulier du rêve se réalisait.

Lors du repas, M^{me}A.P. s'étonna : sur la table, sur la pièce montée, aucune dragée rose ; rien que des bleues. Pourquoi cet oubli ? Il ne s'agissait pas d'un oubli : les heureux parents avaient bien eu l'intention d'acheter aussi des dragées roses, malheureusement, depuis le départ des européens d'Algérie, le ravitaillement laissait à désirer et l'on n'avait pu trouver *que des dragées bleues* !

Toutes les séquences des deux rêves s'étaient donc réalisées, point par point !

Le rêve (moins rose) du rugbyman

En mars 1957, David Hubbards, 18 ans, vit en rêve l'un de ses amis tomber, mortellement blessé, au cours d'un match que son équipe devait disputer le lendemain à Syston (Leicestershire). Le lendemain matin, il alla trouver les organisateurs et les supplia d'annuler la rencontre. Rires gras de ces messieurs les organisateurs qui se moquèrent copieusement de ce « détraqué » ! Toutefois, devant l'insistance, l'émotion de celui-ci, ils finirent par accepter de mettre la question aux voix. Le vote donna 4 voix pour la rencontre et une contre.

La partie eut donc lieu dans l'après-midi, opposant les *Syston Imperials* aux *Wigston Fields Juniors*. Quelques secondes avant le coup de sifflet final, un joueur des *Syston Imperials*

— Robert Yale — s'effondrait, la jambe cassée, après un très violent plaquage !

Son père, qui assistait à la rencontre, le fit immédiatement transporter dans un hôpital. Deux jours plus tard, Yale y mourait d'une hémorragie interne que

nul n'avait décelée !

Les membres du comité — du moins les quatre qui votèrent contre la mise en garde du joueur averti par son rêve prémonitoire — peuvent être contents d'eux. Esprits forts, « fanas » du rugby, ils ont sur la conscience la mort de ce garçon !

La « fatalité » ? Certes, il est fort possible que l'heure de ce joueur était venue et que, de toute manière, il devait mourir ce jour-là, mais qui peut l'affirmer ? Je ne crois pas à l'irrémédiabilité du destin car nous possédons de nombreuses preuves attestant que celui-ci — au niveau de l'individu — peut être modifié.

Rappelons simplement le cas de cet homme qui, à la veille du départ du *Titanic*, fit un « cauchemar » affreux lui montrant le navire sombrant, s'engloutissant dans les flots avec ses passagers.

Très impressionné par ce « cauchemar » — qui était en fait un rêve prémonitoire — cet homme se « dégonfla » et, quitte à passer pour un poltron, il refusa d'embarquer... Bien lui en prit car le *Titanic* levait l'ancre pour son dernier voyage !

Autre exemple : un homme rêve qu'il marche sur une route. Arrive un corbillard qui s'arrête à sa hauteur. Le cochet, la mine peu engageante, lui dit : « Montez, il y a encore de la place à l'intérieur. » Des semaines passent et notre homme, attendant un car sur la route, le voit arriver. Le chauffeur stoppe et le voyageur, un pied sur la marche, reconnaît avec effarement *le visage du cocher du corbillard* ! Devant son hésitation, le chauffeur lui lance : « Montez, il y a encore de la place à l'intérieur. » Refroidi, le voyageur redescend précipitamment et le chauffeur démarre avec un haussement d'épaules : *cent mètres plus loin, le car tombait dans un précipice* !

Le temps et le rêve

En 1957, un lecteur de *Galaxie*, revue à laquelle je collaborais alors, me fit part d'une singulière aventure où le rêve et la réalité s'interpénétraient de curieuse façon. René G., était tourneur dans une usine du Puy-de-Dôme où il assurait un « poste de nuit », commençant son travail à 21 h et l'achevant à 5 h du matin. L'usine avait mis à sa disposition une chambre qu'il partageait avec Jean, un camarade qui, lui, commençait son travail à 7 h.

Le 22 décembre, à 5 h 30, René, G. regagna sa chambre et rappela à son ami Jean de régler le réveil sur 10 h 30, puis il s'endormit. Habituellement, vers 6 h 15, lorsque le réveil sonnait pour tirer Jean du sommeil, René, recru de fatigue,

ne l'entendait pas. Or, ce jour-là, juste avant que le réveil ne se mit à sonner, il perçut un étrange bourdonnement qui semblait se communiquer à la chambre entière. Il se réveilla donc et vit Jean se lever, s'habiller, se préparer à partir.

— Jean, as-tu bien réglé le réveil pour dix heures et demie ?

— Oui, oui, répondit l'autre d'une voix agacée. Je l'ai mis à l'heure, sans ça, « ce serait te faire un tour de vache » (sic).

— Bon, ça va, soupira René en se tournant sur le côté.

C'est à ce moment-là qu'il tiqua : par la fente des volets, il entrevoyait le jour ! Chose impensable au mois de décembre et à 5 h 30 du matin ! Réalisant cette absurde anomalie, René se retourna pour en faire part à son ami : la chambre était vide... *et le réveil marquait 10 HEURES 30 !*

C'était impossible : René venait d'entendre la sonnerie du réveil réglé par Jean à 6 h 15. Il avait vu Jean se lever, lui avait parlé, avait très distinctement entendu sa réponse irritée, puis il s'était retourné et avait vu le jour ! Se retournant de nouveau, Jean n'était plus là et le réveil marquait 10 h 30 !

Lorsqu'il fit part de cela à son ami, celui-ci secoua la tête :

— Quand je me suis réveillé, tu dormais comme une masse ! Tu ne m'as pas adressé la parole et, de ce fait, je n'ai pas pu te répondre ! Comme d'habitude, je me suis préparé, j'ai fait ma toilette, pris mon café et suis sorti sans que tu fasses un mouvement. Tu étais profondément endormi.

Sans doute peut-on mettre cela sur le compte du rêve durant un état de fatigue ? Pourtant, René G. est catégorique : il ne dormait plus, il a vu, de ses yeux vu, son ami se préparer ; ils ont tous deux échangé les paroles rapportées et, le temps de se tourner dans le lit, le réveil « passa » de 6 h 15 à 10 h 30 et la nuit céda la place au jour ! Ce « trou » de quatre heures quinze minutes résulte-t-il d'un simple phénomène subjectif dû à une grande fatigue suivie d'un sommeil profond peuplé par ce « rêve », ou bien peut-on faire intervenir une « brèche », une discontinuité dans le temps et l'espace ? René G., bien inconsciemment, a-t-il de façon temporaire, « émergé » dans un univers parallèle, vu, par-delà notre continuum, un « Jean » N » 2 qui répondit avec agacement à sa question ? Les deux ou trois secondes qu'il mit, « là-bas », pour se tourner et voir le jour pourraient-elles se traduire par un décalage de 4 h 15, puisqu'il était 10 h 30 lorsque, dans un sursaut de surprise, il se tourna de nouveau pour constater l'absence de son ami et le singulier décalage horaire ?

Laquelle de ces « explications » (ou hypothèses) est la bonne ?

Un affreux cauchemar

En mai 1954, Mme Mary Alexander, de New Castle, fit un rêve atroce. Elle se voyait écrasée par une auto, roulant sous le véhicule avec son bébé dans les bras ; celui-ci succombait, broyé par les roues de la voiture.

Elle se réveilla aussitôt, angoissée et alluma l'électricité pour se pencher sur son fils, âgé de cinq mois, qui dormait dans son berceau, installé près du lit. L'enfant semblait dormir, mais son oreiller couvrait la moitié de son visage. Mme Alexander se leva, inquiète, toucha le bébé qui ne réagit pas. Elle se pencha davantage, sans pouvoir entendre sa respiration : le bébé était mort étouffé (n'ayant pas eu la force de déplacer son oreiller) *au moment même où sa mère rêvait qu'il mourait écrasé !*

Peut-on invoquer ici un phénomène de télépathie onirique par le truchement de symboles ? Comment un bébé de cinq mois aurait-il pu, au moment de mourir étouffé, « lancer » inconsciemment vers le psychisme de sa mère ces symboles dramatiques : une auto qui l'écrasait ? A cinq mois, est-on conscient du danger que peut constituer une voiture ? A-t-on une idée de la mort ? Assurément pas. Faut-il alors faire intervenir un phénomène de « réminiscence de vie antérieure » chez cet enfant ? Réminiscence d'une vie où l'âme, l'esprit incarné dans son corps de bébé, appartenait à un adulte ou un enfant plus âgé, qui, lui, savait qu'une auto peut écraser, tuer, causer la mort ? Cette âme, dans ce corps de bébé, a-t-elle tenté de lancer un appel de détresse au psychisme de la mère ? Un message symbolique qui lui parvint trop tard ?

Je ne sais, mais ce que l'on doit savoir, c'est que la « théorie » de la réincarnation n'est plus une théorie mais un fait établi de la façon la plus formelle, notamment par le professeur H.N. Banerjee, de l'Université de Jaïpur, en Inde, ainsi que l'expose clairement mon ami Aimé Michel dans son remarquable article « Le problème de la réincarnation », paru dans le N° 30 de PLANETE.

Pour ce savant indien, il ne s'agit point là de « réincarnation » mais de « mémoire extra-cérébrale » (qu'en termes élégants ces choses-là sont dites !) sur laquelle il s'explique de la façon suivante :

— Cette expression de « mémoire extra-cérébrale » a été adoptée pour désigner les souvenirs (réels ou supposés) de vies antérieures, dans la mesure où ces souvenirs : 1) ne peuvent être logiquement reliés au cerveau du sujet qui prétend les avoir, et 2) sont logiquement associés au cerveau d'un défunt. Le terme de réincarnation généralement utilisé pour désigner de tels cas est en effet présomptueux. Il a des résonnances spirites et occultes, alors que nos recherches

sont conduites empiriquement, comme un travail scientifique ordinaire, en négligeant toute considération théorique » (fin de citation).

Peu importe, somme toute, si ce terme de « réincarnation » gêne aux entournures le prof. Banerjee dès l'instant où il a fait la preuve, absolument irréfutable, de la réalité objective des réminiscences de vies antérieures CHEZ PLUS DE 80 SUJETS ACTUELLEMENT VIVANTS ET ETUDIÉS PAR LUI !

Et peu importe aussi que les savants occidentaux, du moins bon nombre d'entre eux, se mettent à braire en entendant cela et ferment les yeux pour ne pas voir les preuves détenues par l'université de Jaïpur.

Peu importe, oui, mais tout de même... N'est-il pas navrant de constater qu'une découverte (ou redécouverte, car ce concept de vie antérieure était admis depuis des lustres chez les ésotéristes et spiritualistes) aussi capitale soit censurée, étouffée par les pontifes occidentaux ? N'est-il pas scandaleux de voir ceux-ci ricaner, prendre un air de commisération lorsqu'un « fou » ose, devant leur « savoir », aborder timidement ce problème ?

Combien de temps les « fous » auront-ils encore tort devant certains ânes chargés de reliques ?

Chapitre V

Réminiscences de vies antérieures

Avant de poursuivre nos incursions dans l'étrange domaine du rêve, arrêtons-nous un instant sur ces singulières réminiscences d'un passé que nous n'avons pas vécu... du moins dans ce corps-là !

Mon confrère et ami M. G. Braun (Palme d'Or du Roman d'Espionnage 1962) est le « père » de Sam et Sally, couple des plus sympathiques, redresseur de tort et habile à gruger les « mauvais » truands ; il a pareillement créé le tandem d'agents secrets Alex Glenne et Giulio Cavassa (plus de 100 ouvrages praus aux Ed. Fleuve Noir). Dans ses romans *Bonjour, trésor* et *L'homme d'ailleurs*, M. G. Braun a su développer un climat d'étrangeté, captivant, lié à l'Ordre du Temple et au problème des « visiteurs » extra-terrestres. Ce qui, personnellement, ne m'a nullement surpris ; je n'avais pas oublié, en effet, nos passionnantes discussions sur ces thèmes — et bien d'autres — lors de nos rencontres, à nos débuts réciproques dans la carrière, durant les années 1952/1953.

A cette époque, nous avons ri de nous découvrir bien des points communs, notamment celui d'avoir été, l'un l'autre, représentants de commerce en toutes sortes de denrées, de qualité douteuse car ce métier de dépannage pour lequel nous n'étions pas fait, nous l'exerçâmes immédiatement après la Libération.

M. G. Braun m'avait alors conté une singulière histoire, en abrégé, qu'il me promit de m'adresser un jour plus en détail. « Fais-moi signe quand tu en auras besoin », m'avait-il conseillé, en 1953. Je lui « fis signe »... en 1971, lors de la préparation du présent ouvrage et mon ami Braun tint parole pour m'adresser la relation qui va suivre, reproduite ici in extenso :

— A l'égard de la gentillesse de ses habitants, je me dois de taire le nom de ce gros bourg du Béarn, obligé de souligner qu'il n'avait, qu'il n'a, rien d'extraordinaire. En tout cas, rien qui puisse tenter un cinéaste et j'étais certain de ne jamais l'avoir vu en carte postale.

« Honnêtement, je pouvais donc croire arriver dans une petite ville qui m'était totalement inconnue, quand j'y débarquais, voilà une bonne trentaine d'années. Comme on le verra, ce préambule est partie de l'histoire, pour en souligner mieux le mystère. J'y venais pour une raison aussi simple qu'impérative : elle était la seule que la lecture de ma jauge d'essence pouvait me permettre d'espérer atteindre. Par ailleurs, pour mon contentement, il me suffisait d'y trouver un bureau de poste. J'adressai un S.O.S. ainsi conçu : « *COMPLETEMENT FAUCHE — EXPEDIE URGENCE MANDAT TELEGRAPHIQUE.* »

« Pour faire l'économie d'un mot, je me serais même évité une signature, persuadé que ma mère ne s'y tromperait pas, mais l'employé l'exigea ! Le cœur plus tranquille, j'allai garer sur le terre-plein très à l'écart, les circonstances voulant que, cette nuit-là, ma voiture me serve de chambre d'hôtel. Il me restait juste assez pour m'offrir une livre de figues fraîches, une baguette de pain, un paquet de Gauloises ! Ceci pour justifier que, exceptionnellement, je n'ai pas eu, ce jour-là, le plus petit pastis pour me réchauffer l'estomac ; partant, que je gardai l'esprit parfaitement libre.

« Pour tuer le temps (à cette époque, « camping » étant un mot encore barbare, j'aurais jugé honteux d'être vu dormant dans ma voiture) j'allai me baguenauder de droite et de gauche jusqu'à ce que mes pas me conduisent sur une place quiète, plantée de beaux châtaigniers. La chose m'est arrivée là : je me sens brusquement transi de cette sorte de froid qui semble sourdre de vous-même. Je frissonne sans raison sous un vent tiède ; subitement, je me mets à avancer dans la direction d'une petite rue qui me fait face, me surprenant à

penser tout haut : « *C'est la rue des Rosiers.* » « J'arrive à cette rue. Je m'y engage d'un pas ferme, sans m'étonner de découvrir une plaque qui, effectivement, annonce : rue des Rosiers ; m'y enfonce à la recherche d'un mur croûlant sous la glycine, percé d'une poterne ayant en son centre un heurtoir en forme de gueule de lion.

« J'ai trouvé le mur, la glycine, la poterne ogivale, le heurtoir de bronze que, pourtant, JE NE POUVAIS PAS CONNAITRE. Et spontanément, mes yeux se sont baignés de larmes !

« Il y a eu un trou...

« Je me suis réveillé dans ma voiture, le soleil déjà haut. Mon mandat était là. Je suis reparti.

« Plus tard, beaucoup plus tard, mon esprit s'est inquiété de l'étrangeté de cette curieuse aventure. Il a inventé mille hypothèses, toutes repoussées par refus cartésien. Alors quoi ? Un rêve assez puissant, assez vivant, assez tenace pour prendre la forme et s'imposer comme un souvenir ? En vérité, je ne le crois pas. Il m'est arrivé de vouloir vérifier. Je suis reparti pour ma petite ville du Béarn. Un événement brutal m'a toujours interdit d'y arriver : un accident, la mort d'un parent, etc...

« Une fois, la toute dernière... j'arrivais... J'y étais... Déjà un panonceau Michelin renseignait : « X... 12 km ».

« Avec des cheveux de blé et des yeux de ciel, elle faisait du stop *pour la direction opposée*. En faisant demi-tour, j'ai préféré une réalité douce au parfum du mystère... Une « INTERDICTION en rose » ? Une interdiction tout de même ? Je me le suis demandé ; je me le demande. Depuis, j'ai préféré attendre l'heure où je ferai le pas qui me permettra, peut-être, d'apprendre ce que les vivants doivent ignorer. a Voici, mon ami Guieu, le récit de ce tu appelleras une « expérience de vie antérieure ».

Le miroir du rêve

En 1940, M. C.V., âgé de 27 ans, était mobilisé à Lavaur (Tarn) et depuis l'âge de 13 ans, très fréquemment, le même cauchemar hantait ses nuits : il se trouvait sur une place de village, déserte, face à une bâtisse avec une grande porte en ogive, cloutée de fer, ces clous ornant les angles d'une multitude de carrés de bois. Cette porte était toujours entrouverte sur le noir et l'inconnu. Dans son rêve M. C.V. s'en approchait, de plus en plus angoissé, puis il s'arrêtait à trois pas, frissonnant de crainte... et se réveillait en sueur.

Durant sa mobilisation, M. C.V. et trois de ses amis vont passer un dimanche dans la région de Gaillac et décident d'aller à la messe, accessoirement pour admirer une très belle église classée monument historique. Voilà nos quatre militaires partis. Mais lorsque M. C.V., arriva sur la petite place, lorsqu'il aperçut l'église et reconnut la porte (entrouverte) telle qu'il la voyait dans ses cauchemars depuis l'âge de 13 ans, ses jambes devinrent molles et il se mit à trembler.

Alarmés par son attitude, par sa pâleur subite, ses amis s'inquiétèrent et l'entendirent murmurer, effaré :

— La porte ! La porte !

— Quoi, la porte ? Qu'a-t-elle de particulier ? Allons viens, entrons.

Ils durent le soutenir tant son émotion était grande et, à l'intérieur de l'église, C.V. se figea soudain devant une statue de la Vierge. Bouleversé, il était inexplicablement certain de connaître cette statue, de l'avoir déjà vue. Troublé, le jeune C.V., alla mettre un cierge devant cette Vierge et, dès cet instant, son angoisse, son trouble étrange disparurent. Il se sentit bien, débarrassé de son énigmatique anxiété.

Et dès ce jour, le cauchemar cessa définitivement de hanter ses nuits. Après avoir vécu cette expérience, M. C.V., aujourd'hui âgé de 61 ans, m'avoua sa conviction d'avoir vécu dans ce village, durant une vie antérieure :

— Quelque chose que j'ignore a dû, alors, m'arriver à ce même endroit, sur cette place, devant la porte de l'église...

Le « Bang Utot », le terrible rêve de mort

En un quart de siècle, plus de 130 cas de « Bang Utot » ont été enregistrés aux Philippines et à Hawaï, sans qu'aucun médecin ait jamais pu en trouver la cause (organique ou psychosomatique) véritable.

Ce « rêve de mort » n'a jamais frappé une femme ; toutes les victimes sont des hommes.

Cela commence invariablement par une légère migraine, le soir, qui tend à s'atténuer ou à disparaître après un massage du cou et de la tête. Puis la migraine revient, s'estompe quelque peu et l'homme s'endort. Durant son sommeil, il s'agite, se débat, gémit, halète de plus en plus fort. Ses poings se serrent, de l'écume mousse à ses lèvres et il fait des efforts désespérés pour se réveiller, pour échapper au terrifiant cauchemar qui l'assaille. En pure perte. Son rythme respiratoire s'accélère, ses gestes deviennent désordonnés, il cherche à aspirer l'air mais n'y peut parvenir.

Tenaillé par l'angoisse, il se débat violemment, crie ou gémit et, dans un dernier spasme, son corps en sueur s'affaisse : la mort a fait son œuvre !

Ce terrifiant rêve de mort se manifesta plus de 130 fois, répétons-nous, en vingt-cinq années, emportant uniquement des philippins ou hawaïens, jamais un européen ni une femme. Les autopsies se succédèrent, les analyses, les examens microbiologiques, en vain : il fut avéré que toutes les victimes du Bang Utot, terrassées en quelques heures par ce « mal » inexplicable, étaient sans exception aucune, en excellente santé. Les seuls résultats obtenus par les médecins furent de trouver ce qui n'avait *pas* pu provoquer cette mort : hémorragie du pancréas, face livide, yeux « congestionnés », écume sur les lèvres, bleuissement des ongles des doigts, légère hémorragie pulmonaire. Ce sont là des *effets* mais non point la ou les causes de la mort. Qu'est-ce, alors, qui arrêta la circulation du sang, qui bloqua la respiration des victimes ? Une hémorragie du pancréas n'entraîne pas la mort en quelques minutes après les premiers symptômes, comme c'est le cas lors de ce « rêve de mort ».

Un autre résultat d'enquête permit d'établir (mais ce n'est pas, là non plus, une explication) que souvent, le père de l'homme terrassé par le Bang Utot avait été victime, lui aussi, de cet abominable cauchemar. Echappant à l'analyse pathologique, ces cas mystérieux sont baptisés « attaques cardiaques » ou... « mort de cause inconnue ».

A l'exception d'un seul cas, les victimes moururent toutes la nuit, durant leur sommeil. Une hypothèse a été avancée : les victimes meurent d'un rêve horrible parce que, *endormies, elles ne peuvent réaliser qu'il s'agit simplement d'un rêve*. Ce cauchemar a pour effet de perturber le système du grand sympathique durant le sommeil.

La Science est impuissante à expliquer le Bang Utot. Mais une explication existe, chez les *Kahuna-ana-ana*, les « sorciers experts en mort » qui affirment pouvoir (contre salaire !) prier pour qu'Untel meure ! Le Kahuna-ana-ana, ainsi rétribué pour ses bons et loyaux services, se met en état de prière, s'isole dans sa case, procède à un mystérieux rituel et psalmodie ses incantations à la nuit tombée. Sa future victime éprouve alors, à distance, une migraine et se couche. Dès qu'elle dort, elle commence alors à *rêver sa propre mort...* en finit par en mourir par perte de la respiration, incapable de se réveiller pour échapper à cet épouvantable, cet abominable cauchemar : l'on dit alors de cet homme qu'il a été « kahunaé ».

On rencontre également des cas de Bang Utot à Hawaï. Là, tout comme aux Philippines, la plupart des victimes étaient âgées de 30 à 40 ans. Un seul homme,

qui présentait tous les symptômes de ce « rêve de mort », put être réveillé par l'un de ses amis ; lorsqu'il fut arraché à ce cauchemar, il se souvint d'un « petit homme » qui avait tenté de l'étrangler. Image onirique créée dans son psychisme par cette atroce sensation d'étouffement ? Le *Kahuna-ana-ana* avait-il projeté, télépathiquement, cette image dans l'esprit de sa victime ? Mais comment adopter cette hypothèse dans *tous* les cas, lors même que la majorité des hommes emportés par le Bang Utot ne se connaissaient pas d'ennemis, capables de payer un sorcier pour les « kahunaer », les faire passer de vie à trépas par cette méthode peu orthodoxe ?

Rappelons aussi que c'est à Manille, aux Philippines, que se produisit l'affreuse aventure vécue en 1951 par Clarita Villaneuva, cette jeune fille de 18 ans qui, en présence de multiples témoins fut mordue sauvagement sur tout le corps par un « monstre invisible » ; elle décrivit son assaillant comme un « petit homme, drapé dans une cape rouge, qui semblait flotter au-dessus du sol » (Cf. : *Les faits maudits*, George Langelaan, Encyclopédie Planète).

Le dramatique Bang Utot et le cas de cette jeune fille ([\[11\]](#)) semblent totalement étrangers. Pourtant, une information plus récente éclaire d'un jour nouveau ces événements singuliers. Patrick Ravignat, dans son article « Le choc en retour », paru dans *Le Grand Albert* (mars 72), écrit :

« C'est seulement beaucoup plus tard qu'on entrevit un commencement d'explication à cette incroyable affaire (celle de Clarita Villaneuva), dont les policiers et notables de Manille avaient été les premiers témoins éberlués. Clarita elle-même raconta l'histoire suivante : quelques mois avant cet incident, elle avait été abandonnée par son amant qu'elle adorait ; éperdue de jalousie et de souffrance, elle avait voulu se venger, en recourant à la magie noire et à l'envoûtement. Ayant façonné une statuette de cire à l'image de son ex-fiancé, elle avait, pendant des semaines, livré chaque jour cette statuette à son chien qui la meurtrissait de ses crocs.

« A quelque temps de là, l'homme ainsi visé tomba gravement malade, son corps fut rongé par d'étranges abcès dont aucun médecin ne put expliquer l'origine. Entre temps, la fureur de Clarita s'apaisa, elle renonça à ses pratiques et son amant guérit, après avoir frôlé la mort. C'est quelques mois plus tard qu'elle fut victime de son invisible assaillant et de ses morsures. Cette affaire constitue un exemple à peu près parfait de choc en retour. » (Fin de citation.)

Certes, le choc en retour (l'effet boomerang) existe, cela n'est pas douteux (sauf pour les « savantasses », mais l'opinion de ces messieurs-je-sais-tout, laissons-là donc au magasin des accessoires où croupissent les : « non, les plus

lourds que l'air ne peuvent pas voler », « il n'y a pas de pierres dans le ciel » [les météorites] et « l'homme fossile n'existe pas »).

Toutefois, il serait intéressant de savoir si l'homme volage envoûté par Clarita n'a pas, lui aussi, usé pour se défendre d'un contre-envoûtement ? Nous aurions alors une réponse au cas de « morsures causées par un monstre invisible »... sans avoir pour autant une explication « rationnelle » de ce phénomène !

Où le cauchemar débouche sur un cataclysme

Boston, U.S.A., 1 h du matin, le 28 août 1883. La rédaction du *Boston Globe* est pratiquement déserte. Le journaliste Ed. Samson, de service cette nuit-là, s'installe un moment sur le divan de son bureau pour récupérer et s'endort, espérant qu'un inopportun câblogramme ne viendra pas le déranger.

Plongé dans un profond sommeil, il rêve. Ou plus exactement, il fait un cauchemar : d'innombrables malheureux sont précipités dans un fleuve dont les eaux sont portées à ébullition. Des roches en fusion dévalent les pentes de la montagne qui tremble sur ses assises, dévastant des fermes, emportant des villages dans un déluge de lave et un bombardement de rocs. Cela se passe sur une île peuplée d'indigènes à demi-nus : l'île de Pralapa, proche de Java. Cette île est une montagne au sommet rougeoyant ; un cône volcanique égueulé qui déverse des torrents de lave incandescente, qui se fissure et finit par exploser dans une déflagration titanesque qui couvre les hurlements des indigènes, les râles des mourants, ensevelis sous la cendre, suffoquant dans une épaisse fumée qui s'étale bientôt sur la mer tumultueuse, bouillonnante, charriant des monceaux de cadavres brûlés, disloqués par les bombes volcaniques. L'île avait disparu, engloutie dans l'océan par ce cataclysme...

Dans un sursaut d'angoisse, le souffle court, Ed Samson s'arracha à cet affreux cauchemar, demeurant un long moment hébété avant de réaliser qu'en dépit de l'étonnante précision de ces événements, de l'épouvantable angoisse éprouvée, il ne s'agissait que d'un rêve. Un rêve bizarre, tout de même et qui, ma foi, pourrait faire un bon papier, à caser dans le journal un jour de vache maigre ! Et le journaliste se mit à écrire, à relater tout ce qu'il avait retenu de ce cauchemar, précisant que de nombreux navires et bateaux avaient été balayés comme fétus de paille par la formidable explosion, dépeignant les énormes murailles d'eau soulevée par l'engloutissement de l'île de Pralapa.

Et sur son article, il griffonna au crayon rouge, en diagonale dans un angle, le mot : *important*. La nuit achevée, il laissa le papier sur son bureau et rentra

chez lui.

Quelques heures plus tard, le directeur du *Boston Globe* trouva l'article, crut tout naturellement qu'il s'agissait d'une dépêche « tombée » durant la nuit et de laquelle son collaborateur avait tiré ce « jus ». Le directeur passa donc le texte à la composition et, le lendemain, le quotidien annonçait le cataclysme de Pralapa sur deux colonnes à la Une. L'*Associated Press* en fit une « resucée » qui alimenta aussitôt tous les autres journaux... lesquels, après l'avoir publiée, demandèrent des précisions, des nouvelles de cette gigantesque tragédie.

Le directeur du *Boston Globe*, interrogé sur ses sources, « rasait les murs », incapable de répondre et se demandant où cet « animal » de Ed Samson avait bien pu passer, après son scandaleux « canular » ! Il le trouva enfin, le somma de s'expliquer, recueillit ses confidences oniriques... et faillit avoir une crise d'apoplexie. Le plumitif coupable fut chassé, viré comme un malpropre et le directeur du *Boston Globe*, la mort dans l'âme, se demandait comment il allait tourner son éditorial pour présenter ses excuses à ses lecteurs devant l'inqualifiable canular de ce vaurien, de ce voyou, de cet incapable, de ce... L'on peut imaginer bien d'autres épithètes ! Tout d'abord, il eut la curiosité de chercher sur un atlas l'île de Pralapa, proche de Java. En pure perte. Il s'adressa alors à la bibliothèque publique de Boston, laquelle lui répondit qu'il n'existait aucune île de ce nom, ni à Java, ni dans aucune des mers du globe !

Une fois de plus, le directeur du grand quotidien frisa la crise d'apoplexie et caressa des idées de meurtres à l'endroit de ce perfide serpent qu'il avait nourri dans son sein ! Ed Samson avait intérêt à ne plus reparaître devant ses yeux ! Alors qu'il ruminait ces sombres pensées, le directeur apprit que des vagues énormes, inexplicablement, déferlaient sur les côtes occidentales des Etats-Unis. Que lui importait cette nouvelle ? Il avait d'autres chats à fouetter et notamment à « pondre » cet éditorial en manière d'excuse ! Qu'on ne vienne plus le déranger avec ce genre de nouvelles.

On revint le déranger : de diverses régions du monde tombaient des dépêches, annonçant des raz-de-marée gigantesques semblant indiquer qu'un cataclysme d'une importance exceptionnelle s'était produit quelque part dans l'océan indien. De plus, les communications avec Java étaient coupées. En Australie, d'étranges et fortes vibrations avaient secoué l'atmosphère ; venant de très loin arrivait un vacarme de canonnade, comme un terrifiant coup de tonnerre qui n'en finissait plus. Un raz-de-marée plus puissant encore succéda aux vagues énormes qui n'en étaient que le prélude. Cette onde de choc avait fait, apprit-on, trois fois le tour du globe ; d'innombrables observatoires météorologiques

avaient enregistré des oscillations barométriques d'une ampleur inusitée.

Et la nouvelle arriva enfin : *dans l'archipel des îles de la Sonde, l'île-volcan Krakatoa avait explosé dans une déflagration de fin de monde pour s'engloutir dans les flots*. De nombreux navires et bâtiments de divers tonnages, mal en point, miraculeusement rescapés, se réfugiaient maintenant dans les ports, leurs occupants racontant l'épouvantable catastrophe à laquelle — de loin, fort heureusement — ils avaient assisté !

Le directeur du *Boston Globe*, médusé, complètement effaré, ne songea plus du tout à rédiger de plates excuses à ses lecteurs. Son quotidien, le premier, « in the world », avait annoncé le cataclysme ! Le tirage allait doubler : vite, une édition spéciale avec, à la Une, la photo du « grand reporter » Ed Samson qui avait su tirer parti de cette sensationnelle « information » ! L'on rappela le journaliste congédié, le directeur lui offrit un scotch, le réintégra dans ses fonctions, l'appela « mon cher ami » mais négligea de préciser, dans son journal, les sources oniriques de cette effarante nouvelle.

Bien sûr, l'île de Pralapa n'existait pas ; c'était l'île du Krakatoa qui avait explosé, mais le « boss » n'allait pas chicaner pour si peu. L'important, n'est-ce pas, était que le cataclysme ait eu lieu ! Et que son génial collaborateur l'ait appris le premier pour en réserver la primeur mondiale aux lecteurs du *Boston Globe*.

Pralapa... Krakatoa... Pourquoi cette contradiction, cette seule et unique fausse note dans ce rêve prophétique que vécut Ed Samson au moment même où le cataclysme se déchaînait, de l'autre côté de la Terre ?

Cette question demeura très longtemps sans réponse puis, un jour, la Société Historique des Pays-Bas écrivit au journaliste pour lui adresser une très vieille carte des îles de la Sonde. *Carte sur laquelle l'île Krakatoa portait le nom indigène de Pralapa, nom totalement oublié par la suite !*

Dès le début du XVIII^e siècle, ce nom de Pralapa avait été abandonné, ne figurait plus sur aucune carte et pas davantage sur les manuels ou dictionnaires de géographie. Ed Samson n'avait jamais entendu ce nom étrange de Pralapa (non plus que celui de Krakatoa, d'ailleurs, qui devint seulement célèbre après le cataclysme) ; il n'avait pas davantage consulté de cartes de ces régions. Or, c'est de Pralapa qu'il rêva !

Bien entendu, au cours de ces heures d'horreur, nombre d'indigènes ont dû *penser* ce nom local, ancestral, de leur île. Mais pourquoi l'un de ces messages télépathiques involontaires, formulé in articulo mortis, a-t-il impressionné le psychisme de ce journaliste de Boston et aucun autre de ses contemporains ?

Endormi, placé en état de réceptivité inconsciente, Ed Samson a-t-il simplement fait une voyance ? S'est-il dédoublé et son double éthérique a-t-il visité cette région secouée par la catastrophe géologique ? Son double a-t-il recueilli, toujours inconsciemment, le nom de Pralapa dans l'esprit épouvanté d'un agonisant, d'un indigène fatalement illettré et qui ne connaissait de cette île que le nom forgé par ses ancêtres ?

Mais à quoi bon se triturer les méninges, puisque les savants nous affirment que tout cela ne peut exister ! Que de tels phénomènes ne peuvent être contrôlés ! D'ailleurs, leurs manuels n'en font point état, n'est-ce pas, pourquoi en parler ? Refermez ce livre, Amis Lecteurs, puisque les savants vous diront, péremptoires, qu'il n'est que tissu d'inepties. Tout comme tel baudet de la Science, quelques semaines avant le lancement de Gagarine, affirmait que l'astronautique n'était qu'une totale absurdité !

De quelques voyances involontaires

L'hebdomadaire *Samedi-Soir* du 5 mars 1953 publia un article intitulé : « Un ingénieur anglais met au point le S.O.S. télépathique », article rendant compte de l'ouvrage de John Hettinger *Telepathy and spiritualism* (Rider and Co., Londres).

L'auteur de cette recension commence ainsi son papier :

— S.O.S... S.O.S... Ici le sous-marin *Minerve*. Avons sombré par cinquante mètres de fond. Voici notre position... Attendons secours. Espérons que réception message est bonne. S.O.S... S.O.S... (fin de citation).

Le rédacteur imaginait ainsi un message télépathique qu'aurait pu lancer un sujet doué de ce sens et embarqué à bord du sous-marin *Minerve*, imaginativement placé dans cette situation catastrophique.

Cela, soulignons-le, fut écrit en 1953.

Or, 15 ans plus tard, le 27 janvier 1968, *le sous-marin Minerve disparaissait, coulant inexplicablement, mystérieusement et devenant le cercueil englouti de 52 hommes !*

« Coïncidence », bien sûr, diront les sceptiques, si ce journaliste, 15 ans plus tôt, a pensé au *Minerve* plutôt qu'à tout autre sous-marin !

Va pour la « coïncidence » et enchaînons.

Un matin de l'année 1970, je pris un bus pour me rendre à la Préfecture (Marseille). Le véhicule était bondé et je restais debout. A un arrêt, des voyageurs descendirent, d'autres montèrent. Parmi ceux-ci, je remarquai aussitôt

une jeune et jolie femme que je connaissais, que j'avais rencontré sans doute peu de temps auparavant, mais que j'étais bien incapable d'identifier. Dès l'instant où cette dame avait pris place dans le bus, son regard s'était porté sur moi ; nous nous regardâmes ainsi quelques secondes à peine et nous sourîmes pour échanger un bref salut.

Mais où diable avais-je pu connaître cette dame ? me demandai-je. Au gré des multiples arrêts, les voyageurs se firent plus rares dans l'allée centrale du véhicule. Nous pûmes ainsi nous « retrouver » et, avec quelque embarras pour mon trou de mémoire, je m'adressais à cette jeune personne :

— Veuillez me pardonner, mais nous nous sommes rencontrés récemment et si le souvenir de votre visage m'est familier, je ne parviens pas à situer l'occasion, le lieu de notre rencontre...

— C'est curieux, j'éprouve très exactement la même impression, mais je ne parviens pas davantage à... vous situer, m'avoua-t-elle.

Nous nous présentâmes, essayâmes de fouiller nos souvenirs récents ou plus éloignés, en vain : nous étions sûrs, certains, l'un l'autre, de nous connaître mais là s'arrêtaient nos « certitudes ». Nous descendîmes à l'arrêt de la Préfecture et, accaparés par nos pensées, cheminâmes un instant. C'est alors que je remarquai, sur le ton d'une constatation :

— Vous travaillez chez un architecte et vous vous rendez à une réunion de chantier, à une séance d'études (je songeais, ce disant, à une table ronde, avec tapis vert, autour de laquelle plusieurs hommes se penchaient sur des plans).

M^{me} de X., médusée, remarqua, l'air soupçonneux :

— Ah ça ! Mais vous me connaissez ! Comment pourriez-vous savoir cela, si vous ignorez qui je suis ? Car je me rends, effectivement, à une réunion de ce genre !

Ce fut mon tour d'être sidéré ! La remarque de Mme de X. était des plus pertinentes ! Devais-je mettre la connaissance de ce fait sur le compte de la voyance ou de la télépathie inconsciente ? Cet « incident » s'était produit rue Saint-Ferréol et nous nous étions alors arrêtés à l'angle d'une rue perpendiculaire. Je *savais* que Mme de X. (qui commençait à me regarder de façon bizarre, se demandant quel singulier personnage je pouvais bien être !) allait emprunter cette rue. Je lui donnai ma carte, lui conseillai d'écouter l'une de mes émissions « Les carrefours de l'étrange », au cours desquelles je traitais souvent des phénomènes paranormaux et nous nous saluâmes, respectivement intrigués par cette rencontre, cette sensation mutuelle de nous connaître sans nous être — nous avions fini par l'admettre — jamais rencontrés auparavant !

Mais d'où venait alors cette certitude de « déjà vu » ? Nous étions-nous connus dans une existence antérieure ? J'aurais importuné cette dame en lui proposant de la rencontrer à nouveau, pour tenter une expérience d'introspection, de retour dans le passé. Elle aurait pu, aussi, se méprendre sur mes intentions. *Au reste, j'eus la certitude que cette pensée l'effleura mais elle finit par la rejeter.* J'en fus heureux car, en persistant, cette pensée aurait fatalement rompu le climat d'étrangeté de notre rencontre éphémère.

Des mois passèrent et un jour, de nouveau, je revis Mme de X. Je l'abordais en souriant et compris immédiatement à son froncement de sourcils étonné *qu'elle ne me reconnaissait pas.* Le contact mystérieux, ténu, avec cet hypothétique lointain passé où nous aurions pu nous connaître, était rompu. Je dus lui rappeler l'incident pour qu'elle consentit à sourire : oui, elle s'en souvenait, à présent mais, cette fois, la sensation de me « connaître » n'avait pas joué. Cette seconde rencontre fut très brève et, de mon côté, ne fut assortie d'aucun « flash » de voyance ou de télépathie... encore que, *en filigrane, s'imposait, se superposait à mes pensées une vague référence à l'époque napoléonienne.*

Je possède l'adresse de Mme de X. J'aurais donc pu renouer le contact et je ne l'ai pas fait, intuitivement persuadé qu'un jour, le « hasard » nous mettrait de nouveau en présence l'un de l'autre. Cette fois pour confronter nos — éventuels — souvenirs communs ; à tout le moins pour tenter de les faire surgir de notre « mémoire extra-cérébrale ». Il faut savoir, parfois, ne point agir sur le destin, ne point essayer de l'orienter.

« Les événements n'arrivent pas, ils sont là et nous les rencontrons au passage », a écrit Sir Arthur Eddington. Dans ce cas particulier, j'ai l'intuition de devoir me conformer à cette affirmation.

Pourquoi ai-je intitulé ce paragraphe « De quelques voyances involontaires » ? Parce que je ne suis pas un voyant, ni un télépathe. Ces « fonctions Psi », chez moi, sont rares, sporadiques et je ne m'entraîne aucunement à les développer encore que, d'année en année, elles semblent devoir se manifester en moi un peu plus fréquemment que par le passé.

En revanche, je connais d'authentiques voyants quasi *permanents* ; les uns en font profession, d'autres le sont car tel est leur état mais ils n'en tirent aucune rémunération.

J'ai fait allusion, au cours du premier chapitre, à Josyane, cette jeune voyante rencontrée en 1956 à la villa « T » où se réunissaient régulièrement divers chercheurs « parallèles » passionnés d'ésotérisme, d'occultisme, de

parapsychologie. Josyane eut maintes occasions de me prouver ses dons de voyance, à une exception près. Ce jour-là, Josyane, à brûle-pourpoint, me déclara :

— Je vois, pour toi, des « choses » qui tournent. Tu vas gagner de l'argent. Tellement d'argent que tu ne me diras plus bonjour.

Et tous deux d'éclater de rire, avec nos hôtes, M^{me} « G », mon ami l'illusionniste Doryan et quelques autres habitués de la Villa « T ».

Des « choses qui tournent » ? Cela fit soudain « tilt » en moi : Jacques Courtois, mon ami ventriloque, m'avait proposé d'écrire des scénarii, des textes destinés à sa marionnette Orner et à son non moins célèbre petit canard. Ces textes, je les lui avais soumis :

— Tu as parfaitement pigé ce que je voulais, me répondit-il. Le directeur artistique des disques Polydor est d'accord. Nous allons enregistrer des disques avec les voix de Orner, du petit canard, etc...

Des « choses qui tournent » ! Mais les disques, cela tourne ! Je me voyais déjà millionnaire et affirmais à Josyane que cette aubaine ne m'empêcherait point de lui dire « bonjour » comme à l'ordinaire !

Las, le Directeur Artistique changea et le projet prit le toboggan des oubliettes. Ces « choses qui tournent » n'étaient point des disques.

— Pourquoi pas les... disques volants, les soucoupes ? suggéra Josyane en apprenant l'échec du projet de Jacques Courtois.

Là, j'arrêtais immédiatement la charmante voyante en lui affirmant que, jusqu'ici, le fait d'étudier les Objets Volants Non Identifiés, d'avoir publié deux ouvrages documentaires sur ce problème, le plus fascinant de notre siècle, loin de m'avoir valu la fortune (bien que lesdits ouvrages à fort tirage eussent été rapidement épuisés), m'avait valu tout au contraire nombre de désagréments. Des savantasses m'avaient abreuvé de sarcasmes, une canaille de la science avait exercé des pressions sur le rédacteur en chef d'un quotidien qui, affolé par ses menaces, avait illico presto supprimé ma rubrique !

L'avenir devait me confirmer dans mon opinion : des « choses qui tournent » ne m'apporteraient pas la fortune. Josyane s'était trompée, du moins cette fois-là. Car pour d'autres personnes, pour de très nombreuses autres personnes, ses « flashes » de voyance avaient eu une extraordinaire précision. En voici quelques exemples.

Un jour, vers midi, Josyane « monte » la Canebière, l'esprit ailleurs, insouciante de la foule. Soudain, elle se retourne vivement :

— Monsieur ! Monsieur !

Plusieurs des personnes qui, descendant la grande artère marseillaise, venaient de la croiser tournent la tête. De tous ces gens, elle ne voit qu'un homme vers lequel elle marche rapidement pour lui souffler, lorsqu'elle fut près de lui :

— Surtout, n'allez pas à ce rendez-vous ! Je vous en conjure, monsieur, n'y allez pas !

L'inconnu tique, se trouble, observe cette « folle » avec une certaine inquiétude. Josyane, bouleversée par le cliché qui vient de l'assaillir, dévisage l'homme, puis son regard s'abaisse sur le côté gauche de sa veste et elle ajoute, plus bas encore :

— Et surtout, n' imaginez pas que c'est ce que vous portez là qui vous mettra à l'abri de ce qui vous menace !

Cette fois, l'homme pâlit, bégaye quelque chose d'indistinct mais Josyane ne lui laisse pas le temps de poursuivre et lui tend sa carte :

— Si vous m'écoutez, vous viendrez me voir. Si vous ne suivez pas mon conseil... vous ne pourrez pas venir. Vous ne pourrez plus...

Et elle laissa là cet inconnu mal à l'aise ; cet homme qu'elle ne connaissait pas, qu'elle n'avait jamais vu et qui, dans un holster, portait un automatique sous son aisselle gauche !

— Mais qu'as-tu vu, pour cet homme ? demandai-je.

— J'ai vu la mort. J'ai vu sa poitrine tachée de sang, trouée par des balles !
Quinze jours plus tard, je reçus la visite de cet homme, pas très fier, passablement embarrassé, qui déposa sur ma table une liasse de billets de banque en me disant :

— Vous m'avez sauvé la vie, madame. Autant vous dire la vérité... que vous avez deviné : je suis un truand. Quand vous m'avez interpellé, sur la Canebière, j'allais effectivement à un rendez-vous pour régler... une affaire.... avec un homme. Selon nos conventions, il devait être seul...

— Et ils étaient trois à vous attendre, coupa Josyane.

Mine du truand éberlué :

— Oui et ils voulaient me zigouiller, les s... ! Je me suis mis en planque à distance, j'ai repéré le coup fourré et j'ai mis les bouts. Si je ne vous avais pas écoutée!... Je ne sais pas comment vous remercier et j'espère que « ça » sera suffisant.

« Ça », c'était la liasse de billets que Josyane repoussa en riant. Et le truand, malgré son insistance, dut rempocher l'argent, bégayer de nouveau en prenant congé, se disant sans doute que cette extraordinaire voyante appartenait à la

catégorie des « caves » pour n'avoir pas su profiter de sa marque de gratitude.

Un autre exemple. Un soir, à la villa « T », nous dînions en compagnie de Mme « G », notre charmante hôtesse. Nous devions être cinq ou six personnes dont un voisin, Pierre D., représentant en réfrigérateurs qui, lui, ne s'intéressait aucunement à la parapsychologie. Pierre était à ma droite, Josyane à ma gauche. Face à nous, Mme « G », Doryan, Raphaël, son assistant et deux autres invités. Nous bavardions de banalités et non point de sujets pour lesquels nous étions accoutumés de nous réunir. La présence de Pierre n'étant guère favorable à nos entretiens habituels sur le paranormal.

Brusquement, Josyane se pencha pour s'adresser à mon voisin de droite :

— Pierre, il faut que tu fasses très attention, en roulant avec ta 2 CV ! Je... vois une route droite, en pente, bordée d'arbres. Il pleut. Sur cette route, tu auras un accident... Blessure à la tête...

Et Josyane, secouée par ce flash de voyance, émue, se massa la nuque, *à l'endroit où elle ressentait la douleur que ressentirait Pierre, lorsque cet accident surviendrait !*

Pierre haussa les épaules en riant, affirmant qu'il ne croyait pas au « surnaturel ».

— Fais tout de même attention, plus que de coutume, lorsque tu rouleras sous la pluie, lui conseillais-je, en masquant ma propre inquiétude derrière un sourire.

Lorsque Pierre D. prit congé de nous, Josyane, qui s'était efforcée jusqu'ici de conserver une attitude neutre, laissa libre cours à son angoisse et nous confia :

— J'ai dit à Pierre qu'il serait blessé à la nuque, pour ne pas trop l'effrayer. *En fait, je l'ai vu mort, les vertèbres cervicales rompues !*

Quelques mois plus tard, allant de Marseille à Aix-en-Provence à bord de sa 2 CV, Pierre D. amorça la longue descente menant au pont de l'Arc, dans les faubourgs d'Aix. Il pleuvait, la route était glissante. Sur cette ligne droite, la voiture dérapa, percuta de plein fouet un platane. Sous le choc, Pierre fut projeté en arrière et sa nuque heurta violemment la barre de fer horizontale de son dossier. Vertèbres cervicales brisées, il mourut lors de son transport à l'hôpital ! Très exactement selon le scénario décrit par Josyane au cours de sa voyance !

Un revers de fortune obligea cette jeune femme à gagner sa vie et, bien que répugnant à monnayer ses dons paranormaux, elle fut contrainte par l'adversité d'adopter cette solution. Devant la précision de ses voyances, sa réputation justifiée lui valut rapidement un nombre toujours croissant de consultants.

Un jour, elle reçut une jeune femme, élégante, épouse d'un petit industriel. Je

ne me souviens plus de quel « support » de voyance (cartes, boule de cristal ?) Josyane usa ce jour-là, mais elle « vit » la mort de l'industriel :

— C'est l'été. Une route avec une rangée d'arbres à gauche. A droite, des champs cultivés ; des paysans travaillent. Assez loin sur cette route, venant en sens inverse, arrivent deux cyclistes. La voiture de votre mari se déporte brusquement sur la gauche, percute un arbre... Non, les cyclistes sont encore trop loin. Ce n'est pas pour les éviter que votre mari se... aura cet accident.

L'imperceptible hésitation de Josyane fait sursauter la consultante :

— Vous voulez dire que mon mari se... tuera, dans cet accident ?

— Je sais que ses blessures seront graves, très graves, madame, répond-elle, n'osant pas lui dire : *il sera tué sur le coup* !

— Mais quand ? Quand cela se produira-t-il ?

— Je ne sais pas exactement, madame. Quelques mois, six ou huit peut-être ? Je ne sais pas, je ne « vois » plus rien.

Deux ou trois mois s'écoulèrent et la cliente revint. Cette fois, Josyane « vit » l'accident beaucoup plus rapproché dans le temps ; même flash précis, mêmes détails. Ces précisions troublèrent l'épouse de l'industriel, certes, mais Josyane eut l'impression qu'elle n'en paraissait pas autrement affectée. Après une seconde de réflexion, la cliente questionna :

— Vous avez vu sa mort, n'est-ce pas ? C'est bien ça ?

— Oui, je l'ai vue, convint-elle devant la maîtrise dont cette jeune femme faisait preuve.

Plusieurs mois passèrent et, pour la troisième fois, M^{me} Y revint, arborant un manteau de vison, une toilette extrêmement chic (le noir lui allait à ravir, Josyane dut en convenir *en la voyant en deuil* !).

Veuve éplorée ? Non. Plutôt émue, sans plus...

L'accident s'était effectivement produit dans les moindres détails précisés par Josyane ! A un détail près : les deux cyclistes étaient des gendarmes ! De loin, ils avaient parfaitement vu la voiture quitter la route en ligne droite et venir s'encastrier dans le platane ! Des champs où ils travaillaient, les paysans s'étaient précipités, bientôt rejoints par les gendarmes, mais il n'y avait plus rien à faire : le conducteur était mort !

Quelques mois plus tôt, impressionnée par les prédictions de la voyante, la future veuve — en femme avisée — avait tout simplement fait décupler le montant de l'assurance vie de son époux !

D'où le manteau de vison ! D'où la somptueuse Mercedes avec laquelle elle était venue rendre visite à Josyane, pour lui dire combien elle avait été

bouleversée par la justesse de ses dons paranormaux.

Mme Y n'osa pas lui dire « merci », mais Josyane l'imagina fort bien se frottant moralement les mains !

Le ballon rond et l'hypnotiseur

Après ce gag inattendu (mais parfaitement authentique) en voici un autre qui n'a rien à voir avec la voyance, ni d'ailleurs avec les phénomènes paranormaux car l'hypnose, en aucune manière, ne peut entrer dans le cadre du « surnaturel ». Sauf peut-être pour quelques « savants » désespérément attardés et définitivement « irrécupérables » !

En août 1959, l'équipe de football de Gloucester avait engagé un certain M. Henry Blythe, hypnotiseur de son état, pour que, de son regard fascinateur, celui-ci soutint l'action victorieuse de l'équipe.

Avant de se mesurer au *team* de Merthyr Tydfil, l'équipe de Gloucester s'était sagement alignée face à M. Blythe, lequel, mains ouvertes, bras étendus, avait procédé à une séance « d'entraînement par persuasion ». Gonflés à bloc, les joueurs se ruèrent un instant plus tard sur le terrain et battirent l'équipe de Merthyr Tydfil par 3 à 1 !

Les Hurrah et les Youpeee n'en finissaient plus... et les vainqueurs portèrent M. Blythe en triomphe. Rendez-vous fut pris pour la semaine suivante qui devait voir Gloucester s'opposer à Cambridge. Le grand jour vint et, dans les vestiaires, les joueurs, anxieux, tendaient le cou, se demandant pourquoi M. Blythe tardait tant à arriver pour les hypnotiser avant le match. Las, catastrophique, déchirante, décourageante, cette nouvelle arriva : M. Blythe avait raté son train ! Il ne pourrait donc pas, avec son regard dominateur, insuffler à ses poulains la « puissance » dont ils avaient besoin.

Mais l'infortuné M. Blythe, par conscience professionnelle, adressa à l'équipe un télégramme ainsi conçu : « *L'esprit de Blythe sera tout de même avec vous. Allez-y et gagnez, gagnez, gagnez !* »

Gagnez ! Oui, bien sûr, soupiraient les joueurs, soudain beaucoup moins « gonflés » que leur ballon ! Avec l'air guilleret de condamnés montant à l'échafaud, ils ouvrirent le match... Et ce fut le désastre, l'horreur de la désolation, l'infamie, la défaite ! Que l'on me pardonne ne de pas employer le ton de circonstance ; les termes hilarants (mais combien sérieux !) des chroniqueurs sportifs me sont totalement étrangers !

Gloucester fut battu par 2 à 1 et là, indéniablement, il est facile d'invoquer

l'autosuggestion : privés de leur hypnotiseur, n'étant plus galvanisés par son soutien effectif, par sa présence, les joueurs ne donnèrent point toute leur mesure et partirent battus d'avance.

Que l'on ne se méprenne point de ce ton ironique nullement dirigé contre l'hypnose ; c'est du fanatisme sportif, facteur (soigneusement entretenu !) de l'abrutissement des masses, dont je me moque. *Men sana in corpore sano* ? Oui, sans la moindre réserve, l'éducation physique est indispensable au bon équilibre de l'individu. Mais de là à transformer le sport en un sordide business où tel « roi du stade » s'achète à coups de millions (lourds !) ;

où l'on qualifie de « noble art » le fait de se taper sur la figure pour sortir du ring en sang ; où, dans un autre ordre d'idées, une foule hurlante de sadisme va baver de plaisir à voir torturer un « toro » dans l'arène pour vociférer ensuite des acclamations délirantes, jeter des fleurs, des chapeaux, des soutiens-gorges et autres quolibets, à tel paon à l'habit de lumière, fier comme Artaban, les fesses bien moulées dans son falezard de soie, non !

Je m'insurge contre cela, contre cet « opium du peuple », contre cet os qu'on lui lance à ronger, par calcul (financier et politique !), le « on » en question sachant pertinemment que, pendant que la masse s'égosille sur les stades ou sur les gradins de l'arène, elle ne réfléchit pas à la désagrégation de la société, à sa lamentable dégénérescence, à cette effarante inversion des valeurs qui caractérise notre époque charnière, transition entre l'ère révolue des Poissons et celle, à venir, du Verseau qui balayera finalement cette fange pour, le sol enfin nettoyé, labouré, préparer de nouvelles moissons menant à l'Age d'Or.

Je me suis éloigné de l'hypnose ; que l'on veuille bien m'en excuser. Je le répète, seuls quelques soi-disant savants, de plus en plus rares, fort heureusement (sauf en France !) osent encore se gausser du pouvoir qu'ont certains de plonger des sujets réceptifs dans un profond sommeil.

Il me souvient d'une nuit de septembre, en 1969 où, avec quelques amis chercheurs parallèles, nous avons procédé à une séance de médiumnité, dans les ruines d'une chapelle templière. L'un de nous, que nous appellerons Jacques, avait hypnotisé une jeune femme médium. Dans l'assistance se trouvait un certain « A », égaré là parce qu'amené par un ami désireux de lui prouver la réalité de l'hypnose. Goguenard, toujours sceptique, « A » assista à la séance et s'en retourna en conservant sa conviction d'imposture chevillée au corps.

Sur le chemin du retour, en rase campagne, l'hypnotiseur leva les yeux, s'émerveillant de la beauté de la lune qui, brillant dans un ciel pur, éclairait le paysage. Tout naturellement, nous regardâmes l'astre des nuits tandis que Jacques venait se placer juste derrière « A ». Posant amicalement les mains sur les épaules du sceptique, Jacques déclara, dans son dos :

— Vous voyez comme elle brille, la lune ? Elle brille, aveuglante, fascinante... Elle brille, brille... Regardez-là, regardez-là bien...

« A » la regarda, la regarda tandis que Jacques parlait et, bientôt, il s'affaissa, soutenu par l'hypnotiseur qui l'allongea tranquillement au milieu du chemin. Cela fait, à voix normale, sans baisser le ton, il nous dit en souriant :

— Consultons nos montres et chronométrons la durée de son sommeil. Un

sommeil léger, car je n'ai pas voulu le plonger en état d'endormissement profond.

Ce que nous fîmes. « A » resta allongé au sol, dormant paisiblement, pendant exactement huit minutes puis, graduellement, il ouvrit les yeux, promena un regard atone sur le groupe qui faisait cercle autour de lui, chacun ne se privant pas de sourire avec ironie. En bougonnant un peu, « A » se releva, haussa les épaules, refusant d'admettre qu'il avait dormi sous hypnose durant huit minutes !

— Vraiment ? Que faisiez-vous, alors, allongé, sans conscience, sur ce chemin de campagne ?

— Je... Je ne sais pas ! En tout cas, je ne dormais pas !

Ben voyons ! Comme chacun sait, lorsqu'on fait avec quelques amis une promenade nocturne, il est très courant que l'un d'eux s'étende au beau milieu d'un chemin de terre pour faire un petit somme !

Chapitre Sixième

Le « petit menteur » qui n'avait pas menti

Voici une quarantaine d'années vivait à Libourne, région bordelaise, un petit garçon âgé de 10 ans que nous baptiserons Paul. Tous les matins, pour se rendre à l'école, il devait traverser un pont. A droite de ce pont, un peu en contrebas, se trouvait une grande scierie. Un matin, donc, en empruntant ce pont, le petit Paul ouvrit de grands yeux : les bâtiments de la scierie étaient en flammes. Arrivé à l'école, il en parla à quelques copains et n'y pensa plus.

Le soir, sur le chemin de retour, bizarrement, ce fait divers avait quitté son esprit. Gambadant, courant avec ses camarades, il ne songea même pas, en traversant le pont, à jeter un coup d'œil en direction des bâtiments qui, le matin même, avaient été la proie du sinistre. Rentré chez lui, le souvenir reflua à sa mémoire et il en fit part à ses parents. Ceux-ci haussèrent les épaules en souriant, le père affirmant que rien de cela ne s'était produit car, l'après-midi même, passant sur ce pont, il avait vu la scierie en parfait état. Paul insista, jura avoir vu les flammes dévorer les bâtiments, ce qui lui valut d'être traité de petit menteur !

Le lendemain matin, Paul, en franchissant le pont, dut se rendre à l'évidence : la scierie était intacte et il avait menti, sur la foi d'une hallucination. Car cet incendie, il l'avait vu, criant de vérité, mais Paul devait convenir qu'il avait été victime d'un phantasme !

Or, l'après-midi de ce jour-là, alors que le petit Paul était en classe, *un*

terrible incendie ravagea de fond en comble cette scierie !

Avec cette précognition, cette voyance, le garçonnet venait de faire connaissance avec le paranormal. Plus tard, ses facultés « Psi » se développèrent ; c'est ainsi qu'il s'aperçut qu'il pouvait manipuler les Tarots et « tirer » les cartes à des fins de voyance *sans jamais avoir appris la cartomancie !* Il se découvrit aussi une possibilité surprenante : celle de pouvoir écrire *simultanément* des deux mains. Mais cette fonction ambidextre simultanée avait ceci de particulier : ce qu'il écrivait normalement de la main droite, il l'écrivait dans le même temps de la main gauche *mais à l'envers*. Par exemple ; en écrivant cette phrase de sa dextre : *Un homme grand*, cela donnait, pour sa main gauche : *Nu emmoh dnarg !* Et ce sans la plus infime différence graphique, les deux écritures étant rigoureusement identiques.

« Paul », qui ne fait nullement profession de ses dons paranormaux, dirige une importante firme de crédit, de financement immobilier.

Le voyant confond les juges

En septembre 1958, un tribunal de Berlin-Ouest a acquitté un voyant qui, pour se disculper, est parvenu à faire la preuve de ses talents devant les juges. Gerhard Belgard, 39 ans, était accusé « d'escroquerie » au détriment de personnes « crédules » qui le consultaient sur leur avenir ou à propos d'êtres chers disparus.

Au cours du procès, Belgard a demandé que plusieurs des personnes présentes dans la salle du tribunal écrivent sur un bout de papier une question concernant un être cher et déposent ce bout de papier dans un chapeau. Le président du tribunal (rendons-lui hommage pour son intelligence et son objectivité, son impartialité) accepta cette contre-épreuve. A la stupéfaction générale, le voyant a donné des détails précis concernant les personnes mentionnées sur les morceaux de papier. Ainsi, un journaliste a su ce que devenait sa jeune sœur. Un policier, qui avait écrit le mot « grand-mère » en guise de question, s'est entendu répondre : « Je ne peux pas établir le contact. Cette personne est morte depuis longtemps, mais je vois un camp, un camp de concentration. »

Bouleversé, le policier confirma cette voyance : en effet, il avait été détenu dans un camp de concentration nazi où sa grand-mère avait péri, chose que Belgard ne pouvait pas savoir.

De quelques cas probants de spiritisme

Le réveillon du nouvel an 1947, je ne l'oublierai jamais ! Avec un groupe de jeunes gens et jeunes filles, nous avons décidé d'organiser ce réveillon chez notre amie Denise B., à la ferme de ses parents dans la campagne aixoise, proche du Tholonet. Notre ami Luc O., guitariste amateur, était des nôtres et avait emporté sa guitare pour jouer quelques « tubes » de l'époque, entre deux disques sur lesquels nous dansions. L'ambiance était joyeuse mais le vin coulait peu, notre « bande » n'étant pas portée sur la boisson. En revanche, nous ne rations aucun boogie woogie et moins encore les slows (sans commentaire !).

Vers deux heures du matin, trois heures peut-être, l'ambiance tomba peu à peu et Roberte proposa tout de go :

— Et si on faisait tourner les tables ?

Pourquoi « les », alors qu'une seule suffit ? Cocasserie d'une expression consacrée par l'usage. Et tous les regards de converger vers votre serviteur qui, bien que chanteur *crooner* et animateur d'un orchestre durant les week-end, avait pour « marotte » fort connue l'occultisme et le supranormal ! Deux inclinations diamétralement opposées mais nullement incompatibles !

Sollicité par mes amis, j'organisai la séance spirite, leur expliquant qu'ils devaient mettre leurs mains bien à plat sur la table, l'auriculaire de l'un touchant le pouce de l'autre afin de former une chaîne. Quelques rires, un haussement d'épaules et une moue sarcastique de Luc qui, lui, ne croyait pas, mais alors, pas du tout à ces balivernes (il usa d'un mot moins choisi !).

Peu à peu, la table se mit à craquer, à osciller avec une amplitude grandissante et quelqu'un rit, imité par d'autres tandis que, de nouveau, tous les regards se portaient sur moi.

— Vous ne voyez pas que c'est Jimmy qui donne des coups de genoux à la table et qui la fait tourner ? railla Luc.

Je me défendis de cette accusation et Roberte me « chassa » en riant :

— Vas donc t'asseoir sur le canapé, loin de nous et fiche-nous la paix. Si la table ne « tourne » plus, ta « culpabilité » ne fera pas de doute !

Sachant et pour cause que je n'étais pour rien dans les truchements de la table, j'allais m'installer sur le canapé, à plus de trois mètres de mes amis qui reprirent la séance. Bientôt, les sourires disparurent : le guéridon dansait sérieusement ! L'amplitude de ses mouvements s'accrut et soudain, il bascula vivement contre la poitrine de Lilette D., qui poussa un cri de frayeur et de douleur aussi.

Plus question de répéter la question : esprit es-tu là ! L'on suspendit subito la séance pour reconforter Lilette cependant que Luc, troublé, s'emparait de sa guitare, plaquait un accord en disant : « Eh ! Je commence à y croire, à ces... »

Il n'acheva pas et tomba inanimé ! Lui, le cartésien, le railleur, venait de tourner de l'œil ! Denise se précipita vers le buffet pour prendre un sucre et un petit verre, afin de lui préparer un remontant mais, avant qu'elle n'eût atteint ledit buffet, à l'intérieur de celui-ci se produisit un claquement cristallin. Inquiète, Denise hésitait ; ce fut Gaby, son frère, qui ouvrit le meuble et resta tout aussitôt éberlué : *le sucrier venait de se briser !* Un grondement fit sursauter chacun de nous : dans la cheminée où brûlaient des bûches, une flamme formidable avait soudainement éclaté, qui devait gronder pendant plusieurs minutes !

Au même instant, dans l'écurie, le cheval se mit à hennir, à piaffer furieusement tandis qu'un remue-ménage se produisait dans le clapier. Un voleur ? Nous sortîmes, gagnâmes l'écurie où Gaby calma le cheval mystérieusement affolé. En nous rendant ensuite dans le clapier, parmi les lapins qui présentaient les signes d'une grande frayeur, nous en trouvâmes deux ou trois raides morts, sans cause connue !

Est-il nécessaire d'avouer que nous achevâmes cette nuit de réveillon dans une ambiance lugubre ? En « jouant » à faire tourner « les » tables, quelle entité maléfique avions-nous attiré ? J'avais prévenu mes amis, lors de la proposition désinvolte de Roberte : le spiritisme n'est pas un jeu. Il met en éveil des forces mal connues, dangereuses parfois pour des participants inexpérimentés. Ce à quoi l'on m'avait répondu que tout cela n'était que sottises (euphémisme, le terme était plus cru !) et qu'il fallait essayer, « histoire de se marrer ».

Pour se « marrer », on s'était « marré », comme on vient de le voir ! Et je recueillis plus d'un regard noir lorsque, après ces incidents en chaîne, je suggérais ironiquement de reprendre la séance !

Un autre fait me fut conté par mon ami Guy R. Au début du siècle, son père, employé du P.L.M. à Salon-de-Provence, logeait dans une pension de famille à laquelle on ne pouvait accéder que par une seule porte, détail qui va avoir son importance. Un soir, les pensionnaires s'amusèrent à faire tourner « les » tables. L'un d'eux

— Durand — était absent ; il se serait bien « marré » à ce jeu, mais tant pis, la séance aurait lieu sans lui. Et l'on commença. Graduellement, la table frappa un coup pour oui, deux coups pour non, répondant aux questions des participants. Au bout d'un moment, lassés par ce « jeu », les pensionnaires décidèrent de prendre un verre avant d'aller se coucher. C'est alors qu'ils

entendirent des pas, des pas lourds qui marchaient juste au-dessus de leur tête, dans la chambre de Durand.

Comment cela était-il possible puisque Durand était allé passer la soirée ailleurs ? Ma foi, suggéra quelqu'un, il est peut-être finalement resté dans sa chambre et nous avons cru qu'il était sorti.

Les pas continuaient, obsédants, tournant et tournant, marchant parfois plus vite. C'est alors que la porte, *l'unique porte de la pension de famille*, s'ouvrit et que Durand parut, étonné de trouver ses compagnons debout à pareille heure et levant les yeux vers le plafond.

Stupeur des pensionnaires en voyant arriver l'ami Durand ! Mais alors, qui pouvait donc bien marcher dans sa chambre ? L'on grimpa silencieusement l'escalier pour surprendre le « voleur », l'on écouta contre la porte : pas de doute, « il » était encore là, le bruit de ses pas en témoignait. Durant ouvrit brutalement la porte : la chambre était vide et les pas s'étaient arrêtés.

Les hôtes de la pension de famille redescendirent en hâte boire un cordial et jurèrent de ne jamais plus faire tourner « les » tables !

Quelque part en Allemagne, des fermiers spirites...

« C'était il y a 30 ans, m'écrivit M. P.C., un auditeur de Puy-ricard (Bouches-du-Rhône). Pierre B. n'était qu'un jeune instituteur débutant, à cette époque. Il avait été, comme bien d'autres, mobilisé en 1939 et, dès l'année suivante, s'était retrouvé tout bêtement derrière les barbelés d'un Stalag. Après y avoir moisi un certain temps, il fut placé chez des fermiers allemands, avec ordre de les aider aux travaux des champs. Ces fermiers étaient de braves sexagénaires, pas méchants pour deux pfennigs et, peu à peu, la confiance et l'amitié s'instaurèrent entre le français et les allemands ; Pierre B. fut bientôt pratiquement admis dans la vie familiale.

« C'est ainsi qu'il lui arrivait souvent d'être invité à souper et à passer la veillée avec ses vieux hôtes ; il remplaçait en quelque sorte leur dernier fils

— Hans — parti défendre le Vater-land sur le front de l'Est. Mais certains soirs, on faisait discrètement comprendre à Pierre que sa présence était moins souhaitée que les autres jours ; des voisins ou des parents faisaient visite à la ferme et Pierre savait qu'il devait céder la place. Ce qu'il faisait, naturellement, avec tout le tact voulu, mais il ne laissait pas d'être intrigué par le caractère assez étrange des visiteurs, l'un d'entre eux, surtout : une femme d'une cinquantaine d'années, au regard noir et perçant comme un poignard. Il devait apprendre

bientôt qu'il s'agissait de séances de spiritisme et que cette femme était un médium.

« Or, il arriva qu'un soir, par extraordinaire, Pierre fut admis à l'une des séances. Cela se passa de la manière suivante : dans la vaste cuisine sombre, tous les hôtes étaient rassemblés autour de la grande table ronde. Sous un des pieds, on avait glissé une règle en bois, une simple règle d'écolier, pour rendre la table bancal et pour qu'elle puisse osciller à la moindre sollicitation.

« J'ignore les détails de la technique spirite, poursuit mon correspondant, et je ne saurais vous dire de quelle manière les participants posaient leurs mains sur la table, ou au-dessus, ni quelles autres dispositions particulières avaient été prises pour l'invocation de « l'esprit ». Formaient-ils une « chaîne fluidique » avec leurs mains aux doigts écartés, réunies par les extrémités des pouces et des auriculaires, comme cela se fait quelquefois, dit-on ? Pierre n'est pas entré dans les détails en me racontant l'affaire. Toujours est-il qu'un « esprit » fut effectivement évoqué et que de nombreuses questions furent posées à ce personnage de l'au-delà.

« Les réponses étaient faites sous la forme habituelle de « coups » que la table faisait par terre en basculant et selon je ne sais quel code convenu avec l'interlocuteur invisible. Pierre a également omis de me préciser ce point. Pour commencer, on posa des questions anodines et aisément contrôlables, puis on en vint tout naturellement à des sujets plus sérieux ; c'est ainsi que l'on proposa à Pierre de poser à son tour une question, ce qu'il fit :

— Je voudrais savoir dans combien de *mois* je retournerai dans mon pays.

« Et voilà la table qui « répond », par des coups frappés au sol sur un rythme lent. Pierre compte fiévreusement les coups : 1, 2, 3, 4, 5... Dans le silence sépulcral de la nuit, les coups s'ajoutent les uns aux autres, s'ajoutent interminablement. Et ils sont si nombreux que Pierre en perd le compte ! (Il faut préciser que cela se passait en 1942 et qu'il ne fut libéré qu'aux tous derniers jours de la guerre, par l'avance des armées russes ; encore après fut-il transféré en Ukraine, où il perdit un très long temps dans le port d'Odessa avant d'être rapatrié.)

« Quand la table enfin s'arrête, Pierre constate qu'il n'est guère plus avancé, puisque le nombre précis de mois lui a échappé. Il trouve seulement que cela lui fera « beaucoup » à attendre ! Et c'est maintenant que se place l'incident, peu important en soi, mais dramatique psychologiquement et extrêmement révélateur à mon avis.

« Les fermiers en avaient bien une, aussi, de question brûlante à poser. Une

question qui leur tenait à cœur, au sujet de leur cher enfant, parti depuis si longtemps sur le front de l'Est. Mais par crainte, par une appréhension bien compréhensible, ils ne l'avaient jamais soumise au médium auparavant. Le front russe était une telle hécatombe qu'ils n'y pensaient qu'avec effroi. Finalement, ce soir-là, ils se décident, comme si Pierre leur avait ouvert le chemin :

— Dans combien de mois notre Hans reviendra-t-il à la maison ?

« Et le fait terrifiant se produit : la table ne cogne pas une seule fois à terre, mais elle reste *en suspend*, en équilibre, ne s'inclinant ni d'un côté ni de l'autre. Inutile d'expliquer longuement la signification de ce fait ; tout le monde a compris. Le père se lève, bouleversé. Il remet la lumière. Toute la famille est atterrée. La séance est terminée, on range tout. On se quitte tragiquement, sans un mot, comme si la mort avait été dans la pièce...

« Trois ans plus tard, l'avance des troupes russes ayant atteint le petit village, Pierre fut libéré ; il avait eu le temps de constater que, trois ans, cela faisait effectivement beaucoup de mois ! Mais Hans n'était pas revenu. Comme des millions d'autres jeunes allemands, il était resté dans les steppes glacées, mort inconnu, disparu anonyme, tué au cours de la plus grande catastrophe que l'Allemagne ait jamais subi.

« Mais pourquoi cette banale histoire de table tournante a-t-elle retenu mon attention, de préférence à des dizaines d'autres ? Pourquoi me semble-t-elle présenter un caractère plus authentique que les autres ? Essayant d'analyser la question, j'ai trouvé ceci : tout d'abord, l'impression même du délai de libération de Pierre me paraît authentifier, psychologiquement, les faits. En effet, s'il m'avait dit par exemple : « la table a frappé exactement 32 coups et au bout de 32 mois j'étais libéré », cette apparente précision aurait peut-être déjà pu me convaincre. Mais le fait qu'il ait perdu le compte des coups frappés confère à son récit un caractère plus véridique encore, à mon avis, tant il est normal que l'on s'embrouille dans une énumération aussi longue.

« Ensuite, au sujet de Hans, il aurait pu se faire que la table, ne pouvant répondre à la question posée (« dans combien de *mois* ? »), reste simplement inerte. Auquel cas, on aurait pu donner plusieurs interprétations : le « contact » avec l'esprit avait pu être rompu, par exemple. Mais le fait que se soit produit quelque chose *d'imprévu*, d'imprévisible, comme une réaction vivante, ce fait me paraît extrêmement significatif : il y avait bien là, incontestablement, « quelque chose », une présence... »

Telle est l'histoire, dramatiquement simple, que me rapporta cet auditeur provençal et qui, dans sa simplicité même, devrait convaincre les sceptiques.

Une autre histoire, troublante, me fut contée, celle de cette mère dont l'enfant était mort en bas âge. La mère, après le décès de son bébé, avait conservé le berceau dans sa chambre et chaque nuit ou presque, dans l'obscurité, le berceau se mettait à grincer puis à osciller, à se *balancer, tout comme il le faisait du temps où le bébé, encore vivant, s'agitait dans son berceau !*

A propos de « fantômes » ou d'esprit, l'on a trop tendance à songer immédiatement à l'esprit, l'entité, d'un adulte. N'est-il pas normal qu'un enfant — fut-il un bébé — arraché à la vie, revienne pour un temps se manifester dans les lieux où il vécut ? Pourquoi, comme celui des adultes décédés, son pèrisprit ne retiendrait-il pas son esprit captif de ces lieux ?

Le château de « N » et ses hantises

Ce château du XI^e siècle, restauré, habitable, est situé très précisément... quelque part dans le sud de la France, que l'on me pardonne cette imprécision dictée par le châtelain lui-même, que nous appellerons M. de Hixe, grand amateur d'occultisme et passionné de médiumnité, hypnotiseur à ses heures.

Une nuit, dans les caves du château, M. de Hixe fit, avec un médium que nous baptiserons Jeannine, des exercices de concentration mentale, essayant de placer son sujet en état de réceptivité optimum sans pour autant l'endormir. Jeannine fixait son attention sur la flamme d'une bougie, M. de Hixe demeurant derrière elle, étudiant ses réactions, interprétant ce qu'elle déclarait voir naître peu à peu dans l'aura lumineuse qui semblait envelopper la flamme.

C'est alors que, presque simultanément, deux faits insolites se produisirent : M. de Hixe ressentit brusquement une main lui saisir le mollet droit ! A peine revenu de sa surprise, un bruit confus, vague encore en raison de son éloignement, retentit dans le château, persista.

Il interrompit la séance de concentration psychique et, avec Jeannine, gravit les marches menant au premier étage : des bruits de pas, de galopades se faisaient entendre, non point au premier mais au deuxième étage. Parvenus à ce niveau, le châtelain et le médium s'arrêtèrent sur le palier : point de doute, cette singulière galopade se produisait derrière la porte de la grande salle. Celle-ci était vide, pourtant, lorsqu'ils y pénétrèrent. Tous deux la parcoururent avec attention et soudain, ils aperçurent au fond de la pièce, devant une grande armoire, une forme indistincte, vaporeuse, oblongue, qui semblait se traîner, s'étirer vers la droite et contourner le meuble avant de disparaître.

Intrigués, M. de Hixe et Jeannine s'approchèrent, pour découvrir, sur le côté

droit de l'armoire, à une soixantaine de centimètres du sol, *quatre empreintes de petites mains, blanchâtres, comme un enfant aurait pu en laisser en appliquant préalablement ses mains sur de la terre claire, sur de la poussière !*

C'est alors que le médium étouffa un cri de surprise : sur la jambe droite du pantalon de M. de Hixe, *le tissu conservait une empreinte identique !* A l'emplacement même où le châtelain, dans la cave, avait senti une main agripper son mollet ! Il épousseta son pantalon et l'empreinte de poussière — aussi nette que celles de l'armoire — s'effaça.

Qu'était donc cette forme fluide fugitivement aperçue, se traînant au bas du meuble pour y laisser ces marques de mains d'enfant, sinon une entité... d'enfant ? Comment ladite entité avait-elle pu « agripper » le mollet du châtelain dans la cave et, quelques minutes plus tard, se manifester au deuxième étage ? La présence, parfaitement visible, de ces marques ne pouvait être mise sur le compte d'une hallucination : elles étaient *matériellement* réelles... Tout aussi réelles que la couche de poussière qui recouvrait le sol de cette pièce peu fréquentée. Cette poussière sur laquelle les « mains » enfantines de l'entité (pourtant fluide) avaient pris appui pour se « traîner » jusqu'à l'armoire !

Le sceptique objectera qu'il y a là une contradiction : une « chose » immatérielle ne peut pas « recueillir » de la poussière et la laisser ensuite sous forme d'empreintes sur un meuble. Et puis, ne prétend-on pas que les « fantômes » traversent impunément les murs ?

Si, on le prétend parce que c'est ainsi ! Il n'en demeure pas moins que les manifestations de hantise, associées à une présence — visible ou invisible — se caractérisent par des raps, des coups sourds ou secs, très nettement perçus, par des phénomènes de *poltergeist* ou déplacements d'objets. Tout cela est archiconnu, irréfutable. Au reste, dans ce même château, alors que nous achevions de déjeuner vers 15 heures, ma femme, sa mère et moi avons vu la poignée d'une porte s'agiter, s'abaisser et la porte s'ouvrir toute grande, avec lenteur, lors même que nous n'étions que nous trois, dans la bâtisse. Oui donc, sinon une « entité », invisible, immatérielle, aurait pu « agir de la sorte *sur la matière de la poignée de la porte* » ?

Troublé par ces empreintes de petites mains, par l'apparition de cette forme fluide guère plus grosse qu'un enfant en bas âge, M. de Hixe réfléchit, chercha à comprendre. En un certain lieu du château, il avait découvert, gravés sur les murs, des signes, des symboles alchimiques associés à des figures employées en magie noire. Or, certains adeptes de la basse magie, suivant une interprétation erronée des grimoires alchimiques, n'avaient-ils pas, au Moyen

Age, sacrifié des enfants pour atteindre (du moins croyaient-ils la chose possible par cette voie) le stade de la Pierre Philosophale ? Se pouvait-il qu'à des fins transmutatoires un malheureux enfant ait été, jadis, sacrifié dans ce château, l'officiant rééditant ainsi les forfaitures d'un Gilles de Ray ?

M. de Hixe décida de tenter une expérience avec un autre médium, beaucoup plus sensible et il choisit une jeune fille du nom — purement factice, je le précise — de Mariane. La nuit choisie pour cette expérience, dans l'une des pièces de la vaste cave furent disposés deux petits matelas, un seul oreiller sur lequel fut placé un crâne humain (lequel a son histoire, dont il sera question plus loin), un bougeoir et des bâtonnets d'encens.

Les deux matelas étaient destinés à Mariane et à Hervé, un jeune homme ayant présenté certaines dispositions à la médiumnité.

Pendant ce premier temps des préparatifs exécutés par M. de Hixe, les deux médiums, ma femme, six ou sept amis et moi-même demeurâmes dans une salle mitoyenne, pratiquement obscure, hormis une très faible lueur provenant d'un étroit soupirail d'une troisième pièce. Il avait été convenu que j'enregistrerai sur magnétophone la séance ; celle-ci devant se dérouler dans l'obscurité, à défaut de pouvoir consulter l'aiguille du décibel mètre, force m'était de me pourvoir d'un casque à écouteurs grâce auquel je pourrais régler le volume de l'enregistrement.

M. de Hixe invita les deux médiums à entrer dans la petite pièce et, avant de les rejoindre, il me fit cette recommandation :

— Je vais les mettre en état de relaxation pour les hypnotiser ensuite. A ce moment-là, je t'appellerai et, entrant le premier, tu entraîneras les autres dans le plus grand silence en fermant sur le dernier entré la chaîne de protection.

Le châtelain nous laissa donc dans cette salle où nous ne pouvions absolument pas nous distinguer, sinon « deviner » nos silhouettes. Ma femme (qui je le précise a toujours fait montre d'un parfait équilibre et ne s'affole pas pour des périls imaginaires) me chuchota :

— Lorsque tu rentreras le premier, je veux être placée dans la chaîne à tes côtés.

Je promis de ne pas l'oublier mais précisais qu'en raison de mon « harnachement » (le magnétophone suspendu en bandoulière, le casque à écouteurs sur la tête et le micro à la main droite), il me serait difficile d'assurer correctement la prise de mes doigts sur les siens. Ce détail ne m'inquiétait pas le moins du monde : ma femme, au cours de nombreuses expériences de ce genre, avait toujours observé un calme et un courage dignes d'admiration, ne se laissant jamais gagner par la panique, observant tel ou tel phénomène avec lucidité. Une

nuits, alors qu'elle venait d'apercevoir une silhouette sombre penchée sur notre lit, elle avait tressailli, certes, m'avait réveillé vivement mais sans pousser des hurlements comme eussent pu le faire nombre de représentantes du beau sexe ! L'entité qui hantait ce château, malheureusement, s'était évanouie et je ne pus l'apercevoir (bien que deux autres personnes, indépendamment l'une de l'autre, plus tard, eussent été « honorées » de sa visite !).

Mais revenons à cette expérience en cours. Nous patientâmes un bon quart d'heure dans le noir puis la petite porte grinça et la voix chuchotante de M. de Hixe m'appela. Je mis le contact à mon magnétophone, pris à tâtons la main de ma femme qui à son tour saisit une autre main et, en file indienne, silencieusement, nous pénétrâmes dans le réduit totalement obscur. A tâtons, longeant les murs, je fis le tour de la pièce en entraînant mes compagnons pour les disposer en cercle. J'entendis le dernier entré refermer la porte et sentis sa main chercher la mienne, que je saisis : la chaîne de protection venait de se clore et nous pouvions, désormais, nous concentrer, créer l'égrégore devant protéger l'officiant et tout particulièrement les deux médiums qui gisaient, étendus, à nos pieds.

Seul le rougeoiement infime d'un fin bâtonnet d'encens trouait l'obscurité sans dissiper en rien les ténèbres. M. de Hixe s'était accroupi près d'eux, je le devinais à sa voix qui, maintenant, nous parvenait « d'en bas ».

Seul participant extérieure à la chaîne, un garçon que nous baptiserons Georges se tenait dans un angle du réduit, avec son magnétophone comportant deux enregistrements particuliers nécessaires à l'expérience.

Un détail inattendu me fit tiquer et bougonner in petto : les faibles gémissements, le souffle des deux médiums parvenaient dans mes écouteurs de *deux* endroits différents ! N'étaient-ils donc pas allongés côte à côte ? Je compris bientôt qu'il étaient tout au contraire disposés tête-bêche, les pieds de l'un au niveau de la tête de l'autre et que, dans cette position inverse, la dextre de Mariane serrait celle de Hervé. Une telle disposition n'allait pas faciliter l'enregistrement dès l'instant où je ne possédais qu'un seul micro ! En outre, contraint de ne pas rompre la chaîne de protection, il me faudrait tantôt orienter le micro d'un côté, tantôt de l'autre !

Le châtelain commença à poser des questions à Mariane, à l'interroger sur son « passé » : entendez par là sa ou ses vies antérieures. Les réponses étaient vagues, confuses, entrecoupées de gémissements. Quant à Hervé, hypnotisé lui aussi, il demeurait momentanément inerte.

Après une vingtaine de minutes d'efforts (la séance — épuisante — devait

durer près d'une heure !), M. de Hixe se décida à poser cette question à la jeune fille :

— Qu'as-tu fait de ton enfant ?

Mariane dut tressaillir car son souffle s'accéléra et des gémissements fusèrent, douloureux, tandis qu'elle répondait, après une hésitation :

— Je... ne sais pas... Je ne sais pas...

Une barrière d'inhibition s'était dressée : nous comprenions qu'elle ne *voulait* pas parler de « son » enfant, du moins de celui qu'avait eu l'entité incorporée en elle. M. de Hixe insista, plus dur :

— Si ! Tu le sais et tu vas nous le dire ! Il le faut !

La jeune fille commença à s'agiter en gémissant ; de brefs sanglots éclataient parfois et soudain, Hervé, allongé à ses côtés, s'agita à son tour et, de sa bouche, *nous entendîmes jaillir des vagissements de bébé !*

Fascinante expérience que cette douzaine de personnes réunies dans ce réduit clos, plongées dans les ténèbres, essayant de maîtriser leur émotion à l'approche du point d'orgue ! La chaleur devenait intenable et nous transpirions ferme. Serrés par mon voisin, les doigts de ma main droite (le micro coincé entre le médius et l'annulaire) s'ankylosaient !

Nous demeurions immobiles, tendus, formant la chaîne et nous concentrant. Mariane continuait de gémir et Hervé de vagir comme un bébé. M. de Hixe poursuivit :

— Puisque tu refuses de nous dire ce que tu as fait de ton enfant, on va t'arrêter, te mettre les menottes, te juger et...

A tâtons, le châtelain s'empara d'une paire d'authentiques menottes médiévales, aux « bracelets » rectangulaires très larges, qui produisirent un cliquetis et Mariane de crier, affolée :

— Non ! Pas les fers ! Pas... Pas les fers !

— Tu seras jugée...

Et d'un claquement de doigts, le châtelain donna le signal : dans son coin, Georges mit en circuit son petit magnétophone et, dans le réduit éclata, sinistre et majestueux à la fois, un chant grégorien avec, en surimpression, le glas. Le glas lugubre et obsédant. Haussant la voix, le châtelain reprit :

— Tu vas être jugée ! Il faut nous dire ce que tu as fait de ton enfant.

Et la jeune fille, secouée par les sanglots, s'agitant, se tordant sur la couche, supplia :

— Non ! Pas le glas ! Je...

Nouveau claquement de doigts et, à ce signal, le fond sonore se tut, bientôt

remplacé par l'enregistrement de pleurs, de vagissements d'enfants. Mariane sanglota plus fort, se débattit cependant que le châtelain insistait :

— Tu entends, les pleurs de ton enfant ! Qu'en as-tu fait ? Qu'en as-tu fait ?

— Arrêtez ! Je... par pitié, arrêtez !

— Tu l'as donné, ton enfant, n'est-ce pas ? Pourquoi l'as-tu donné ?

La jeune femme hurla, cria pendant plusieurs minutes et alors que son souffle saccadé succédait à sa douleur, M. de Hixe questionna durement :

— Est-ce toi, alors, qui l'as tué, cet enfant ? Tu l'as tué, n'est-ce pas ?

Le médium poussa des cris épouvantables et jeta avec une voix déchirée par la douleur :

— Non ! Non!... Pas de mes mains ! Pas de mes mains !

Puis ce fut le silence, la respiration courte de Mariane, épuisée par cette incorporation aux effets, aux réactions dramatiques. Ne voulant pas prolonger plus longtemps cet interrogatoire extrêmement pénible, le châtelain alluma la bougie et réveilla l'un après l'autre ses deux sujets.

Nous avions lâché nos mains, rompu la chaîne, heureux de pouvoir nous éponger le front dans cette fournaise qu'était devenu ce minuscule local. Vidés de leur énergie, les médiums s'assirent, hébétés, ne se souvenant de rien. Je repoussais mon casque à écouteurs, plaçais le micro dans son logement et soufflais un peu après cette heure durant laquelle nous avions tendu notre volonté pour entretenir l'égrégore de protection. Et c'est alors que je fis une constatation qui nous laissa tous incrédules : *ma femme n'était pas parmi nous !* La porte était fermée ; elle n'avait absolument pas pu sortir, le grincement de la porte nous en aurait averti. N'ayant pratiquement pas bougé de notre place, je me rendis compte que ma voisine de droite était Patricia. Dans l'obscurité, au moment d'entrer, j'avais donc saisi sa main, croyant tenir celle de ma femme ! Soit, j'avais commis une erreur excusable, dans les ténèbres, mais pourquoi ma femme ne s'était-elle pas intégrée en un point quelconque de la chaîne pour rentrer avec nous ?

Fortement intrigués, nous sortîmes du réduit : la pièce voisine où nous avions attendu durant les préparatifs du châtelain, était vide, ainsi que les autres ! Nous quittâmes les cryptes, imaginant ce qui avait dû se passer : Monique, mon épouse, « vexée » de mon oubli (encore que cela ne fut point dans sa nature), avait dû monter à l'étage où nous allions la retrouver. Las, nous visitâmes le château en pure perte. C'est alors que l'un des nôtres, penché à l'une des fenêtres, me fit remarquer que ma voiture n'était plus là. L'incident devenait singulièrement bizarre : pourquoi donc Monique avait-elle quitté le château

pour, en pleine nuit, s'en aller Dieu sait où ?

Une demi-heure plus tard environ, un bruit de moteur nous fit accourir aux fenêtres, puis descendre en hâte : Monique venait de rentrer mais restait au volant. Je la trouvais les yeux baignés de larmes et me reprochant de ne pas l'avoir entraînée à mes côtés. N'étant aucunement encline à des pleurnicheries, Monique m'expliqua bientôt que cet oubli, en fait, n'était point la cause de son état d'anxiété, de nervosité, que traduisaient ses larmes.

Nous écoutâmes alors son histoire qui allait nous plonger de surprise en surprise : lorsque, dans la « pièce d'attente », M. de Hixe m'avait appelé, Monique ne se trouvait pas (comme je le croyais) exactement à mes côtés. C'était donc bien la main de Patricia que j'avais saisie en croyant prendre la sienne. Pendant que j'entraînais mes compagnons, ma femme m'avait cherché tandis que se produisait une légère bousculade ; et lorsque, à tâtons, elle avait voulu attraper la main du dernier de la file, celui-ci venait de franchir le seuil de la crypte pour en repousser la porte !

Monique se retrouva donc seule dans le noir, pestant contre ma distraction puis haussant finalement les épaules : elle allait rester là à écouter le déroulement de l'expérience, car il n'était plus question de rouvrir la porte et de rompre la chaîne de protection ! Fataliste et courageuse, le fait de demeurer ainsi dans le noir ne l'inquiétait pas ; elle en avait vu d'autres, au gré de notre quête sur les sentiers (point toujours faciles) du paranormal !

Au bout d'un assez long moment, Monique avait entendu les gémissements, puis les cris du médium, le chant grégorien, les vagissements d'Hervé, les violentes dénégations et les hurlements de Mariane. Cette ambiance sonore, qui résonnait dans la cave voûtée, devenait assourdissante, entrecoupée de silences où l'on n'entendait plus alors que le souffle saccadé du médium à incorporation.

Et soudain, tandis que Mariane recommençait à crier, *une main s'était vivement refermée sur le bras de ma femme !* Elle avait poussé un cri qui s'était confondu avec ceux du médium et, affolée (on l'eût été à moins), Monique s'était enfuie de la cave, avait quitté le château, sauté dans la voiture et démarré, dans une sorte d'état second. Où était-elle allée ? Elle l'ignorait, se souvenant seulement d'avoir roulé, roulé, roulé dans la nuit pendant près d'une heure avant de regagner le château.

Nous étions effarés par son récit et M. de Hixe décida d'aller inspecter la cave. Arrivant dans la « pièce d'attente », Monique désigna l'endroit où elle s'était tenu durant la première partie de la séance.

Ma femme venait de pâlir et nous-mêmes, désorientés, incrédules, fixions nos regards sur le sol : *à l'endroit désigné se trouvait le crâne humain qui, pendant l'expérience, était resté sur l'oreiller, près de la tête de Mariane, allongée dans le réduit voisin !*

Il va sans dire que personne parmi nous n'aurait pu, subrepticement (et dans quel but, grand Dieu ?) s'emparer du crâne, le sortir du réduit et le déposer là à l'insu des autres ! Un crâne humain ne se dissimule pas comme un cure-dent ou une pochette d'allumettes ! Au reste, pareille facétie était impensable, dans notre groupe.

Ainsi donc, au cours de la séance de médiumnité, l'entité de ce crâne (selon toute vraisemblance) *avait provoqué son déplacement puis sa dématérialisation à travers la porte ou le mur !* Phénomène de *poltergeist* (nous allions l'apprendre) dont ce crâne était coutumier ! Et ladite entité s'était manifestée à ma femme en lui saisissant vivement le bras ! Tout comme le châtelain, bien des mois plus tôt, avait été, lui, agrippé au mollet ! (Si nombre de phénomènes paranormaux sont produits par les facultés Psi — parapsychologiques — d'un médium, ici, les faits rapportés sont directement liés à l'action (post mortem) d'une entité, de ce qu'il est convenu d'appeler communément : un fantôme. Nous verrons plus loin qu'elle était — selon toute vraisemblance — « l'identité » de ce « revenant »).

Je garantis l'absolue authenticité de cet incident... que ma femme n'est pas près d'oublier, on l'imagine aisément ! Il fallait vraiment une expérience aussi terrifiante pour saper le courage dont elle avait témoigné jusqu'ici, au cours de nos « explorations de l'invisible ».

Le dangereux gardien du seuil

Certains haut-lieux initiatiques, ésotériques ou occultes, ne se laissent pas « violer » impunément, même si les intentions des chercheurs parallèles sont pures et désintéressées. Ces haut-lieux, « chargés », se défendent alors et causent aux téméraires quelques désagréments... sinon pire.

Après avoir fréquenté trois années durant le château de « N », dans les semaines qui suivirent cette soirée mouvementée, les « ennuis » pour moi

commencèrent. Ce fut d'abord le vol de mon fourre-tout contenant mes appareils photographiques et leurs accessoires, outre mon magnétophone, dans l'étui duquel se trouvait la bande enregistrée cette nuit-là. Bilan : 8 000 F de matériel disparu et jamais retrouvé, bien entendu. A cette même période, engagé par un groupe de presse qui devait financer un projet personnel (une revue documentaire axée sur l'étrange et le mystérieux inconnu), je découvrais, après trois mois d'un travail préparatoire acharné, que le directeur dudit groupe n'était qu'un escroc ! Le préjudice subi n'était pas négligeable et l'escroc fut condamné à me verser... 1 500 F au lieu des 120 000 F réclamés ! De toute manière, même pour ces malheureux 1 500 F, le gredin se révéla insolvable !

Sept ans de malheurs : c'est le titre d'un film humoristique italien, mais cela pourrait aussi s'appliquer aux déboires que j'ai connus ! Car toutes les « catastrophes » se sont concrétisées durant cette année-là, bien qu'ayant eu parfois pour point de départ des faits remontant à cinq ou six ans. Un exemple de cet enchaînement fatal : en 1965/1966, animateur d'un mouvement de jeunes dont le siège fédératif se trouvait à Paris, je reçus du président, par écrit, le feu vert pour organiser un gala au profit et sous la houlette dudit mouvement. L'organisation de cette manifestation avait été confiée à une entreprise de spectacles qui passa des accords (écrits) avec une firme de publicité pour en éditer le programme. En vertu de ces documents, seule l'entreprise de spectacles et la firme de publicité s'engageaient à prendre tous les risques.

Le gala, dont le prix de revient atteignait un chiffre astronomique, fut un échec : illico, la firme publicitaire déposa son bilan, son directeur prit la fuite, l'entreprise de spectacles se dilua dans l'inconsistance et la fédération du mouvement de jeunes me fit de belles promesses... avant de se défilier ! Malgré les documents, les pièces irréfutables démontrant à l'évidence que je ne pouvais, en aucune manière, être tenu pour responsable de tout cela (ayant agi ès-qualité), c'est moi que la justice (?) poursuivit ! Certes, l'entreprise de spectacles fut condamnée à me verser une forte indemnité... dont je ne vis jamais le premier franc ! Allez donc vous battre contre des fantômes... qui n'ont rien de commun avec ceux du paranormal !

Je fus donc bel et bien contraint de payer pour les vrais coupables et dus, pendant plusieurs années, me débattre dans des difficultés sans nombre, voyant 50 % de mes droits d'auteur saisis, perdant un temps précieux en démarches de toutes sortes, logeant les derniers temps dans un meublé peu reluisant : « Il fallait une tête de turc, c'est vous que l'on a choisi ! » devait reconnaître, écoeuré, le représentant de la partie adverse ! Victime de cette monstrueuse injustice,

étranglé par ce racket fiscal, je me débattais, au bord de l'asphyxie, le moral plus bas qu'il ne l'avait jamais été !

C'est alors que, vers le milieu de l'année 1971 (le cycle fatal des sept ans touchant à sa fin), je reçus de diverses régions de France et des pays voisins des lettres d'inconnus et d'inconnues... *qui me connaissaient, qui possédaient mon adresse personnelle, qui semblaient ne rien ignorer de ma détresse*. Le texte de ces lettres était toujours le même, ne variant pas d'un mot d'un correspondant à un autre, m'encourageant, m'incitant à ne pas céder « à des idées fausses et destructrices » et m'enjoignant fermement de continuer ma tâche.

Combien je fus ému, profondément touché par ces Frères inconnus dont le bénéfique égrégore m'enveloppait, me soutenait *au moment précis où j'en avais tant besoin !*

A toi, Rose-Lise, à toi, Sklaéra, à toi, Christian, à toi, Raphaël, à vous tous, les membres de cette Fraternité, du fond du cœur, je vous remercie. Je ne sais qui vous êtes (encore que je m'en doute) ; je ne connais pas davantage les tenants et les aboutissants de votre groupe dont je me bornerai à mentionner seulement les initiales : *A.M.I.U.I.* Mais qu'importe, qui que vous soyez, si votre égrégore salutaire aide ceux qui sont accablés ?

Quelques mois plus tôt, j'avais reçu la visite d'un groupe appartenant à un Ordre Initiatique. Michel G., de Lyon, s'était lui aussi procuré mon adresse et, d'entrée, avec d'autres Frères et Sœurs qui l'accompagnaient, il me déclara sans préambule :

— Nous savons quelles épreuves tu traverses, de quelles injustices tu es victime. Diverses sociétés et fraternités initiatiques apprécient particulièrement ce que tu sais « faire passer » dans tes romans de Science Fiction. Nous-mêmes t'en savons gré, d'autant plus que tu n'appartiens pas à notre Ordre dont tu as, pourtant, parfaitement compris les buts éminemment bénéfiques. Saches que nous ne t'abandonnons pas : notre longue chaîne, dans l'Invisible, en France et ailleurs, oriente vers toi ses pensées, son égrégore. Tu en ressentiras bientôt les effets...

Une aide analogue me fut accordée par d'autres Frères et Sœurs Rosicruciens ; j'en fus d'autant plus touché que (bien que de tout cœur avec l'œuvre entreprise par l'A.M.O.R.C.) ([12](#)) je n'appartenais pas davantage à cet Ordre auquel j'ai maintes fois rendu hommage dans mes livres. Au reste, lorsque j'ai la faveur de m'entretenir avec un membre de cette respectable assemblée — dignitaire ou simple *Frater* — un climat de fraternité s'instaure tout naturellement entre nous dès le premier contact. Sans ce secours spirituel égrégorique, j'en suis persuadé,

le cycle de sept ans de « malheurs » ne se serait pas achevé d'aussi heureuse façon. Je ne remercierai jamais assez ceux qui m'ont accordé cette sorte de protection occulte... Et ces épreuves passées, je n'oublierai point combien il peut être risqué de réveiller le Gardien du Seuil !

Pour en terminer avec les événements liés au château de « N », je voudrais rapporter un fait extrêmement curieux. En mai 1969, M. de Hixe avait donné une réception. Mon ami Claude M., de Nice (scientifique passionné d'ésotérisme et excellent photographe) avait reçu la permission de photographier certaines pièces du château. Toutefois, sur le seuil d'une pièce assez particulière, notre hôte précisa qu'aucune photo ne devait être prise ici. Claude M., s'inclina... et profita d'une brève absence du maître de séant pour enfreindre la consigne !

Venu nous retrouver, le châtelain jeta machinalement un coup d'oeil à l'appareil de Claude, suspendu en sautoir sur sa poitrine et s'enquit :

— Vous n'avez pas pris de photo, n'est-ce pas ?

Sur la réponse négative de mon ami niçois, notre hôte eut un sourire indéfinissable et ajouta :

— D'ailleurs, vous n'auriez pas pu, puisque je ne vous en avais pas accordé la permission.

Claude M., reparti, M. de Hixe me confia, vaguement ironique :

— Je crois que Claude n'aura pas tenu compte de ma recommandation et qu'il aura profité de mon absence pour photographier cette pièce. Cela n'a aucune importance : *il ne trouvera rien, sur son film !*

Malgré son interdit, M. de Hixe s'était-il, délibérément, éloigné pour permettre à Claude, justement, *d'enfreindre la consigne* ? Le fait est que, quelque temps plus tard, je recevais une lettre de Claude m'annonçant que les neuf clichés pris dans cette pièce *n'avaient laissé aucune trace sur le négatif !*

Toutes les autres photos prises dans le château *avant* et *après* celles-ci étaient normales. En revanche, il y avait un « trou » blanc de neuf clichés sur le négatif, comme on pourra le constater sur la photographie de ce film (illustration N° 12) !

J'insiste sur ce point : Claude M., est un photographe digne d'être qualifié de professionnel. A aucun moment il n'a placé de capuchon protecteur sur l'objectif. Au reste, utilisant un appareil réflex, la présence d'un tel capuchon lui aurait interdit de voir la scène à photographier, de faire la moindre mise au point.

Une suggestion hypnotique malicieusement lancée par M. de Hixe ? Non, le châtelain n'a pas le moins du monde hypnotisé Claude M., pour qu'il « rate » ces neuf photos.

Evidemment, l'ultra-rationaliste affirmera que l'appareil s'est détraqué, que l'obturateur (qui jusqu'ici avait fonctionné normalement) s'est bloqué à neuf reprises dans cette pièce pour se remettre à fonctionner parfaitement aussitôt après.

Je crois d'autant moins à cette hypothèse que M. de Hixe nous avait prévenu : à diverses reprises, d'autres photographes avaient connu, dans cette pièce — et là seulement — des « incidents techniques » analogues.

Quelle en est la raison, la cause véritable ? Je continue de l'ignorer, notre hôte n'ayant pas voulu s'étendre sur l'origine de cet « interdit »...

Le crâne « baladeur »

Quelques années plus tôt, M. de Hixe, en « prospection » dans un secteur du centre de la France, se promenait dans la campagne, non loin d'un village. Il marchait, regardant quelques enfants courir, s'amuser, lorsqu'une petite fille trébucha, tomba dans un trou en criant. Notre ami se précipita et put saisir les mains, les poignets de la fillette et la retirer de ce trou qui venait malencontreusement de s'ouvrir sous ses pas ; car ledit trou ne se trouvait pas là, un instant plus tôt. Le sol s'était littéralement dérobé, cédant sous le poids de l'enfant.

La gamine, en pleurnichant, s'enfuit vers le village avec ses camarades et M. de Hixe s'accroupit sur ce trou d'une cinquantaine de centimètres de côté. Sa lampe de poche lui fit bientôt découvrir un spectacle macabre : dans une sorte de crypte, de cave, s'élevait une pyramide de crânes ! Quelle était l'origine de cet ossuaire ? Plus tard, il serait temps de faire des recherches historiques. Notre ami se pencha, s'empara du crâne qui couronnait la pyramide, parvint — non sans effort — à attraper un second crâne et fourra les deux objets macabres dans son sac tyrolien... avant de s'éloigner : nul doute que les enfants, après l'accident auquel venait d'échapper la fillette, donneraient l'alarme dans le village.

De fait, le curé, le maire et quelques hommes vinrent inspecter les lieux ; avec une célérité surprenante, dans les jours qui suivirent, le curé obtint que l'on recouvrit l'ossuaire d'une lourde dalle de ciment.

M. de Hixe, revenu dans le midi, déposa les deux crânes sur une étagère, dans une pièce du château... pour constater au bout d'un certain temps que l'un d'eux *avait tendance à bouger* ! Placé par exemple à dix centimètres de l'extrémité droite de l'étagère, on le retrouvait au milieu de celle-ci ! L'autre, en revanche, restait « tranquille ».

Des recherches historiques permirent à notre ami de reconstituer l'un des épisodes sanglants des guerres de religions qui s'étaient déroulées dans le « village à l'ossuaire ». Après de farouches combats, les survivants de la garnison protestante avaient été fait prisonniers par les catholiques. Ces derniers, gonflés d'amour pour leur prochain, avaient attaché l'officier protestant et, sous ses yeux horrifiés, l'avaient forcé à assister au supplice de ses hommes. Les malheureux avaient été décapités à la hache et leur tête empilée l'une sur l'autre dans une sorte de citerne, formant peu à peu une véritable pyramide de crânes ! Lorsque le dernier protestant eût été ainsi assassiné, l'officier, qui avait assisté à l'abominable supplice de tous ses compagnons, eut à son tour la tête tranchée ; celle-ci fut alors déposée au sommet de la pyramide, l'on recouvrit la citerne et cet ossuaire fut oublié. Il n'y avait plus, en effet, de survivants dans le village : en bons chrétiens, les soudards avaient massacré hommes, femmes et enfants avec, bien entendu, la bénédiction des autorités ecclésiastiques !

L'on imagine les affres abominables que dût connaître cet officier en voyant ses compagnons d'arme périr sous ses yeux, sauvagement décapités sous les éclats de rire de la soldatesque et les coups d'encensoir du bedeau de service ! (D'accord, les protestants n'ont pas été tendres, eux non plus, dans ces effroyables guerres de religions, mais qui a commencé ? Qui, au départ, fit montre d'une scandaleuse intolérance et, le premier, dégaina l'épée ?)

Imaginez la dose de haine effroyable qu'accumula ce malheureux devant pareil supplice ! L'on peut alors comprendre à quel point devait être forte la « rémanence psychique » restée attachée à son crâne, *celui-là même que M. de Hixe avait prélevé, au sommet de la pyramide !*

Qu'un objet aussi « chargé » ait été soumis à des phénomènes de *poltergeist*, après avoir été soustrait à son lieu de repos, n'est pas fait pour nous surprendre.

Sautons plusieurs années. Nous retrouvons notre châtelain avec quelques chercheurs parallèles et une jeune femme ayant des prédispositions à la médiumnité. Tous sont réunis dans la bibliothèque du château. Sur une étagère, les deux crânes. L'on se place autour de la table et la séance de spiritisme commence. Des raps, des chocs retentissent, puis l'on perçoit un léger raclement venant de l'étagère : *le « crâne balladeur » s'avance par saccades !* Il va tomber ! M. de Hixe interrompt la séance et va remettre en place le crâne qui, peu après, recommence ses mouvements ! On le repousse une fois encore et la séance reprend. Et le crâne s'avance et oscille sur le bord de l'étagère.

La séance est abandonnée, le châtelain allant, avec patience, remettre le crâne là où il était « sagement » au début !

Un raclement sur le parquet et les hôtes se retournent... pour voir la table se soulever, se dandiner sur deux pieds *et foncer sur la jeune fille !* Le châtelain et ses compagnons se précipitent, bondissent sur la table juste au moment où elle s'apprête à heurter avec violence le médium qui, affolé, s'est laissé tomber sur un divan !

Pourquoi la table s'est-elle ruée de la sorte sur cette jeune fille ? Ne dirait-on pas que l'entité du crâne a « agi » sur la table pour la forcer à « agresser » le médium ?

M. de Hixe, perplexe, interroge la jeune fille. Non, jamais une chose pareille ne s'était produite, au cours des séances auxquelles elle avait participé. Tout en bavardant, elle finit par faire allusion au berceau de sa famille : le village de Saint-Untel. Et le châtelain de froncer les sourcils en jetant machinalement un coup d'œil au crâne.

Saint-Untel ! C'est précisément de ce village qu'était originaire le chef catholique et la plupart de ses hommes y avaient également vu le jour ! Cette troupe, au gré de ses « actions d'éclat », avait atteint le village où s'était finalement produite l'exécution massive des protestants sous les yeux de leur officier.

Les ancêtres de la jeune fille avaient-ils été enrôlés dans les rangs des catholiques ? Avaient-ils participé à la décapitation des malheureux et à l'exécution finale de leur chef ? Le médium n'en savait rien mais la chose lui parut probable, sinon certaine. Et l'on peut alors se demander si l'entité du crâne, elle, n'en était pas *tout à fait certaine, cherchant alors à focaliser sa haine — par le truchement de la table — contre cette descendante de ceux qui avaient aussi sauvagement tué ses compagnons d'arme avant de le décapiter lui-même !*

Hypothèse, certes, je le reconnais volontiers. Mais tous ces faits qui s'enchaînent, qui semblent aussi bien « coller », ne sont-ils pas troublants ?

Une figure poétique veut que « l'amour soit plus fort que la mort ».

Pourquoi n'en serait-il pas de même pour la haine ?

Chapitre septième

L'enfant, catalyseur de hantises

Je dois le récit de cette étrange aventure à Lysianne Delsol ([\[13\]](#)) de M., romancière, qui en fut le témoin voici une vingtaine d'années ; elle vivait alors,

avec sa mère, en leur château de Mousseigne, près de Camarès, dans l'Aveyron. Cette année-là, deux fillettes et une jeune fille y passaient leurs vacances : Hélène, 9 ans ; Nicole, 12 ans et Denise, âgée de 18 ans.

Un matin, la petite Hélène s'étonna de ne plus retrouver son mouchoir qu'elle avait coutume de glisser, pour la nuit, sous son oreiller. Lysianne lui conseilla de secouer la literie, voire, de retourner le matelas, mais en vain, le mouchoir demeurait introuvable. Sans doute l'avait-elle perdu et racontait-elle une histoire comme en inventent facilement les enfants pour éviter une réprimande ?

Trois jours plus tard, Hélène, en s'éveillant, trouva le mouchoir *solidement noué autour de son poignet* ! Le nœud était si serré qu'elle ne put le défaire toute seule.

Ce premier incident étonna fort les châtelaines : Hélène était une fillette fort calme, extrêmement intelligente et qui n'aurait pu se livrer à pareil jeu. A quelques jours de là, après une courte pluie, Hélène demanda son imperméable pour aller ramasser des champignons, car elle craignait qu'il pleuve à nouveau. Au retour de la cueillette, la petite fille essuya l'imperméable légèrement humide et le remit en place, dans le tiroir d'une vieille commode... *Le lendemain, il ne s'y trouvait plus*. Interrogée, Hélène certifia qu'elle l'avait bien placé dans le tiroir, au-dessus de tout ce qu'il contenait. L'on vida le tiroir entièrement et l'on secoua jusqu'au papier qui en tapissait le fond : point d'imperméable !

— Je crus, m'expliqua Lysianne Delsol, qu'elle l'avait oublié dehors et lui dis d'aller le chercher. Mais elle certifia, au point de le jurer, qu'elle l'avait bien remis à sa place habituelle, soigneusement plié, avec une manche sur le dessus. Or, le surlendemain, en ouvrant le tiroir pour y prendre quelque chose, je vis l'imperméable, bien en ordre et *dans la position indiquée par Hélène, c'est-à-dire, avec une manche repliée sur le dessus* ! Là encore, je crus à un malice d'enfant qui veut éviter une réprimande. Je le crus, pourtant... sans trop y croire car tout cela ne cadrait guère avec le caractère d'Hélène. »

Quelques semaines s'écoulèrent et un soir vers dix heures, Mme de M., qui était allée se coucher, se leva pour appeler discrètement sa fille en lui conseillant de ne rien dire aux enfants. Lysianne monta donc à la chambre de sa mère et celle-ci, intriguée, lui confia :

— On frappe dans le plafond de ma chambre ! Je ne sais pas ce que c'est ; les coups sont réguliers, très forts. J'en ai compté déjà trois cents ! Cela s'arrête parfois — comme maintenant — puis reprend...

Après quelques minutes d'attente, les coups se firent entendre ; ils étaient lents, bien marqués, très sonores et l'on aurait dit qu'ils étaient frappés avec une

sorte d'énorme canne. *Brusquement, ils se déplacèrent* : au lieu de résonner du côté gauche du plafond, ils résonnèrent du côté droit. Lysianne alla donc de ce côté-là et, immédiatement, ils se firent entendre à *gauche* ! Lysianne marcha dans cette direction... et les coups reprirent à droite ; cela se prolongea durant plusieurs minutes.

Chaque fois que la jeune femme changeait de côté, les coups résonnaient du côté inverse, tout comme si le mystérieux « frappeur » avait suivi chacun de ses mouvements ! Il n'y avait pas de vent, ce soir-là. Le grenier, au-dessus de la chambre, était vide et parfaitement propre. Ce que l'on entendait était trop puissant, trop régulier pour être attribué à une quelconque sarabande de rats. Au demeurant, il n'y avait pas de rats au château ! *Brusquement*, le silence... Et les coups ne se firent jamais plus entendre.

Mais à quelques temps de là, dans l'après-midi, se produisit quelque chose de plus étrange et de plus inquiétant aussi. Les enfants faisaient la sieste. A l'heure du goûter, Mme de M. les appela. Nicole et Denise descendirent immédiatement. Seule Hélène était absente. Deux fois, trois fois on l'appela, sans obtenir de réponse. Lysianne gagna le vestibule, fort étonnée de ce silence car, d'habitude, la fillette ne dormait pas et passait son heure de sieste à la lecture. A un appel impératif succéda l'arrivée « en trombe » de la petite fille qui, verte de peur, dévala les marches de l'escalier. Tremblante de frayeur, elle expliqua :

— J'ai bien entendu vos appels mais je n'osais pas descendre : *il y avait au pied de mon lit une longue forme blanche*. D'abord, j'ai fermé les yeux, croyant que je me trompais, mais la forme était bien là, immobile ! Je n'avais pas la force de crier... Finalement, j'ai fermé les yeux et sauté de mon lit pour m'enfuir. Mais devant la porte, j'ai tourné la tête *et j'ai vu la forme s'enfuir par l'escalier de la tour*.

— C'était à ce point ahurissant, poursuivit Lysianne Delsol, que mon premier réflexe fut de tout rejeter en bloc, en accusant Hélène d'avoir inventé cette histoire. Mais cela n'expliquait pas cette terreur qui se lisait sur son visage en dépit de ma présence. Hélène me supplia de la croire et se mit à pleurer. Je ne voulus pas avoir l'air de céder et lui dis d'aller goûter au lieu de me raconter des sornettes. Cependant, j'étais inquiète car je pensais aux coups mystérieux entendus dans la chambre de ma mère.

« Durant plusieurs jours, je fis attention au moindre petit fait. J'avais besoin d'une explication et ne la trouvais pas. Je pus remarquer alors que des objets placés la veille à un certain endroit (ce dont j'étais certaine), se trouvaient ailleurs le lendemain : la bassine à vaisselle dans le buffet, par exemple et le

pain... dans l'évier ! Je n'osais rien dire aux enfants, même pas à maman, mais je ne comprenais toujours pas.

« Un soir, alors que nous nous trouvions dans la cuisine, les enfants et moi, il se passa quelque chose d'inexplicable qui impressionna même l'un de nos chiens. Nous lisions tranquillement. Il devait être neuf heures trente à peu près. Les fillettes étaient assises devant la table de la cuisine. Hélène et Nicole à droite de cette table, Denise à gauche, moi sur un des côtés, bien en face de la porte-fenêtre de la cuisine donnant sur le parc. Derrière moi se trouvait la cheminée, dans laquelle dormait notre chien, un grand berger belge. Farida, la sœur de ce chien, était couchée en rond, à l'autre extrémité de la pièce.

« Soudain, *la porte s'ouvrit sans bruit*, lentement et se plaqua dans le même silence contre le mur. La sensation de fraîcheur nous fit immédiatement lever les yeux, ce qui nous permit d'assister au phénomène. Nous vîmes alors un jeune homme, d'environ dix-huit ans, très brun, avec une chevelure rejetée en arrière, légèrement ondulée. Son visage était d'une blancheur stupéfiante ; je dis bien « blancheur » car il est impossible de parler ici de pâleur. Aucun drap bien lavé ne saurait être aussi blanc ! Ce visage était beau, fin. Le jeune homme portait une sorte de pyjama à rayures blanches et bleues, rayures larges. Le vêtement avait une ceinture identique, nouée devant.

« La vision, très nette, très bien formée, permettait de distinguer tous les détails sans erreur possible. Ce jeune homme avançait comme en glissant, d'une manière dansante et aérienne. Sa silhouette très mince se détachait nettement sur le fond noir de la nuit. Il passa sans hâte devant la porte ouverte et nous l'aperçûmes, encore un instant, au travers des vitres du battant qui, du côté droit, était resté fermé. A la seconde même où l'apparition s'encadra dans la partie ouverte de la porte, le chien (qui se trouvait dans la cheminée, face à cette porte) *se dressa d'un jet et se mit à aboyer de manière menaçante. A l'autre bout de la pièce, la chienne, alertée par ses aboiements, se dressa à son tour.*

« Stupéfaite, je demandai aux fillettes : « Avez-vous vu ? » et toutes trois, vivement, me répondirent par l'affirmative. « Mais qu'avez-vous vu, exactement ? » insistai-je, pour être certaine que leur vision et la mienne concordaient.

— Un jeune homme avec un pyjama bleu et blanc ! avouèrent-elles toutes trois.

« Aussitôt, je lançais les chiens dans le parc. Ils partirent en aboyant mais revinrent bien vite, ce qu'ils n'auraient jamais fait s'ils avaient senti une présence humaine, même déjà un peu lointaine. Il était impossible de sortir du parc clôturé ; la grille était cadénassée et je ne pouvais croire à une vision *normale* (celle

d'une personne physique) en raison même de l'étrange légèreté de l'apparition et de son étonnante blancheur de peau.

« Cependant, après avoir vu de mes propres yeux ce phénomène (qui avait excité à l'instant même la colère du chien !), je ne pus douter davantage de ce que m'avait raconté Hélène, quelques jours auparavant. Pour la tranquillité des enfants et aussi pour en avoir le cœur net, je fis parvenir une lettre au commandant de gendarmerie. Il y eut une enquête sérieuse. Les gendarmes essayèrent de reproduire les bruits entendus en frappant un peu partout, à l'intérieur comme à l'extérieur du château. Ce n'était pas cela ; parfois même, il n'était pas possible d'entendre leurs coups. Tout le monde fut interrogé séparément. Les récits concordaient parfaitement. L'on interrogea les jeunes gens du village, mais ceux-ci — des paysans tranquilles, corrects — n'auraient jamais eu la mauvaise idée d'aller jouer les fantômes (en pyjama rayé !) dans le parc d'une maison où se trouvaient des enfants.

« L'affaire en resta là ; aucune explication valable ne fut donnée. Nous partîmes finalement parce que les lieux avaient cessé d'être agréables et tout rentra dans l'ordre ailleurs.

Voilà donc le récit que me fit Lysianne Delsol, dans lequel nous retrouvons les grands critères de la hantise : déplacements d'objets, *poltergeist*, raps, apparition fluide d'abord puis matérialisation suffisamment « dense » pour provoquer aussi la crainte et la colère chez un chien ! Un ensemble de phénomènes *objectifs, réels*, ayant pour pivot une fillette de neuf ans : Hélène. D'innombrables enquêtes menées dans le cadre du paranormal démontrent à l'évidence que, très souvent, un enfant, garçon ou fille généralement impubère, se trouve être le catalyseur bien involontaire de ce genre de manifestations. Le commandant Emile Tizané (qui des années durant enquêtea en ce domaine pour le compte de la Gendarmerie) a notamment publié deux ouvrages remarquables, parus aux Editions de l'Omnium Littéraire : *L'Hôte inconnu dans le crime sans cause* et *Il n'y a pas de maisons hantées ?*

Bien des fois, au cours de ses enquêtes, le commandant Tizané se trouva confronté avec des *effets* produits par cet « Hôte inconnu » cet « Hôte invisible » dont le mode d'action est étroitement lié à la présence d'un enfant. Pour Emile Tizané, le siège de cet *Hôte* est le psychisme, l'inconscient d'un enfant qui, par un mécanisme mystérieux déclenche les *poltergeist* et autres manifestations. Auquel cas, « il n'y a pas de maison hantée » mais un gamin ou une fillette qui, à son corps défendant, suscite des phénomènes d'ordre parapsychologique.

Cette hypothèse de travail paraît logique, plausible ; et elle l'est dans bien des

cas, mais il est des manifestations, des apparitions qui, indiscutablement surgies du passé, ne peuvent tenir dans le cadre trop rigide cette hypothèse. S'il y a donc bien, souvent, un « Hôte Inconnu » suscité par le psychisme d'un médium, il y a parfois aussi *autre chose*, une entité *autonome* étrangère au psychisme du sujet incriminé. De tels fantômes ont été mis en évidence par des détecteurs à infrarouge, des cellules photoélectriques qui, disposés en des lieux hantés, *réagissent en l'absence de toute présence humaine*. En ce cas là, il y a donc bien autonomie dudit fantôme, manifesté sans apport d'énergie psychodynamique extérieure. Ledit fantôme étant alors la forme visible (ou invisible) du pèrisprit d'un défunt.

Les « brèches » de l'espace-temps

Plus récente, une autre aventure fort curieuse est arrivée à Lysianne Delsol. Voici une dizaine d'années, son filleul fit une fugue qui nécessita l'intervention de la gendarmerie. De son côté, Lysianne entreprit des recherches avec Farida, la chienne qui, une décade plus tôt, avait vivement réagi à l'apparition de l'entité « au pyjama rayé ». A Montaren, près d'Uzès (Gard), derrière la maison de campagne où demeure cette dame, s'étend un immense champ d'environ dix hectares. Ce champ traversé, elle franchit un ruisseau et poursuivit en droite ligne à travers les terres.

Notre amie se trouvait dans un état bizarre, ambivalent, à la fois inquiète du sort du gamin mais, paradoxalement, détendue. Farida tirait sur sa laisse en flairant le sol. Lysianne m'expliqua :

— Nous arrivâmes ainsi à hauteur d'un champ en lisière duquel travaillait un paysan qui ne leva pas la tête au moment de notre passage ; *il paraissait figé en une besogne non moins figée. Et je n'entendis pas le bruit de ses outils*. Sa tenue était celle d'un vieux paysan : pantalon sans âge ni couleur et veste à l'avenant ; des sabots aux pieds. Son immobilité me parut étrange ; cependant, je n'ai porté à cette immobilité qu'une attention secondaire. A quelques mètres de lui j'apercevais un pont, un très joli pont légèrement bombé. Il me sembla que les montants du garde-fou étaient en métal. Ce pont possédait un petit trottoir des deux côtés et paraissait *entièrement neuf*. Mais, chose curieuse, *il n'enjambait rien* : il n'y avait sous lui ni ravin ni cours d'eau, ni dépression de terrain. Pourtant, sur le moment, la chose ne me parut pas bizarre.

« A l'entrée du pont, juste devant moi et sur la droite, se trouvait un petit figuier sauvage, sorte d'arbuste d'environ quatre-vingt centimètres de haut. *Ma chienne flaira ce figuier* puis tenta de m'entraîner pour que je m'engage sur ce

pont. *Je ne sais quoi m'en empêcha* et nous repartîmes en sens inverse pour revenir vers la maison. Quelques jours après, mon filleul fut retrouvé et comme il connaît à fond la campagne, dans notre coin, je l'interrogeai : « Qu'est-ce donc que ce pont, entièrement neuf, qui est situé au-delà de la rivière mais dans une terre ? » Le gamin eut l'air étonné et me certifia qu'il N'EXISTAIT AUCUN PONT DANS CE SECTEUR-LA !

« J'étais persuadée qu'il devait se tromper. Plusieurs années passèrent et, de temps à autre, je pensais encore à ce pont. Finalement, avec un camarade de mon équipe de fouilles archéologiques, nous nous sommes rendus sur les lieux : nous avons cherché partout, mais en vain, sans parvenir à retrouver ledit pont. Non seulement ce pont n'y était pas *niais pas davantage le champ où j'avais vu travailler le paysan !* Je dois cependant préciser que lorsque je repris le chemin de la maison, après avoir VU le pont, je revis le même paysan, dans la même attitude et qu'il ne leva pas davantage les yeux au moment où, pour la seconde fois, la chienne et moi passâmes devant lui. *C'était exactement comme si cet homme ne nous voyait pas !*

« Mais pour revenir à nos recherches, le pont en question n'existe pas au point où je l'ai vu et pas davantage le figuier. Pourtant, ma chienne a vu le pont comme moi ; elle a flairé le figuier... Je me demande parfois ce qu'aurait été la suite si, obéissant à la chienne qui voulait m'entraîner, j'avais franchi ce pont... de nulle part ?

L'on peut, je crois, répondre à cette question. Si Lysianne Del-sol avait franchi ce pont elle aurait abouti, à l'autre « bout », *dans un univers parallèle duquel, très certainement, elle et son chien ne seraient jamais revenus !*

La notion d'univers parallèle n'est pas une abstraction conceptuelle mais une réalité concrète, celle d'un autre univers, d'une autre Terre, plus ou moins homologue de la nôtre, existant dans un espace *différent*, à un niveau de vibrations différent et régi, peut-être, par un temps également différent. Hors de notre continuum spatiotemporel, hors de nos perceptions, ayant une « vie » propre, par un phénomène dont le mécanisme nous échappe, cet univers parallèle offre parfois des « points de contact » avec le nôtre, cela de façon brève et sporadique. Si, d'aventure, un individu occupe à ces moments-là le « lieu de conjonction » spatiotemporelle, il franchit *sans le savoir* cette « brèche transdimensionnelle » et bascule alors dans l'univers parallèle ! Par « basculer », nous n'entendons point une chute, bien sûr, mais un simple « passage » : l'infortuné poursuit sa route, sans réaliser immédiatement que ce sol qu'il foule, ce ciel qu'il contemple, cet air qu'il respire, ne sont plus ceux du monde d'où il

vient ! Il existe suffisamment de rapports, de témoignages de disparitions *spontanées* d'êtres humains, pour que cette fantastique notion d'univers parallèles soit admise tel un fait et non plus comme une hypothèse ([\[14\]](#)).

Dans le cas cité plus haut, le « point de contact » s'est traduit par l'apparition d'un pont qui n'existait pas, *du moins dans notre continuum espace-temps*. Son intégration dans notre monde fut éphémère et la chance a voulu que Lysianne l'évitât. A noter la sensation d'étrangeté éprouvée par cette dame à l'approche de la « zone de rupture spatio-temporelle », la singulière « fixité » de ce paysan, figé dans son travail et qui (bien évidemment) ne voyait pas Lysianne non plus que son chien, mais qui eût perdu son immobilité, qui les eût immédiatement aperçus, s'ils avaient franchi la « brèche » ! Pourquoi cette perception unilatérale ? Pourquoi Lysianne a-t-elle vu ce brave paysan de l'univers parallèle qui, lui, n'a pas réagi à son approche ? Ces « brèches », lorsqu'elles se produisent, sont-elles associées (d'un seul de leurs « côtés ») à une sorte de polarisation, d'écran opaque pour les uns et transparent pour d'autres, telles ces glaces sans tain qui, d'un côté sont vitres et de l'autre miroirs !

Fenêtres sur ailleurs

En 1956, une dame que nous appellerons Christiane Taraud, visite les agences immobilières à la recherche d'un appartement, son époux venant d'être nommé à Marseille. Une agence lui signale un appartement à louer, au Parc des Chartreux. Le soir même, vers 18 h 30, Mme Taraud et sa belle-sœur se rendent au Parc des Chartreux, en compagnie d'un collaborateur de l'agence, afin de visiter cet appartement. Par un fâcheux concours de circonstances, le courtier s'est trompé de clés et il est trop tard pour retourner à l'agence ! Son étourderie va-t-elle lui faire rater cette location et lui valoir un « savon » de la part de son patron ?

Qu'à cela ne tienne : l'agent immobilier tient alors ce langage à sa cliente en puissance :

— L'appartement que j'espérais vous faire visiter est ici, au rez-de-chaussée droit ; vous ne pouvez évidemment pas le voir ce soir, mais je vous suggère de visiter l'appartement qui lui fait face, au rez-de-chaussée gauche. Je suis certain qu'en expliquant mon fâcheux oubli au propriétaire, celui-ci ne refusera pas de nous recevoir et de nous faire les honneurs de son logis. Il vous suffira d'inverser mentalement la disposition des pièces pour avoir une idée précise de celui que nous vous avons proposé. Avant d'entrer, venez je vous prie jeter un coup d'œil

de l'extérieur, par la grande baie vitrée de la loggia. Cet appartement est occupé par l'écrivain C.V.

L'agent et ses clientes ressortent et jettent un coup d'œil par la grande baie vitrée de l'appartement de gauche. Là, déception : la baie est grande ouverte mais l'occupant donne une réception ! Point question, dès lors, de le déranger. L'écrivain C.V. est là, dans le living, entouré d'une dizaine de personnes des deux sexes, levant leur coupe de Champagne dans une ambiance amicale.

Pestant contre ce coup du sort, le courtier se souvient : M^{me}C.V. vient d'accoucher. Elle est encore à la clinique et son époux, avec quelques amis, fête l'heureux événement. Non, décidément, il serait inconvenant d'aller importuner l'écrivain et ses hôtes.

Mme Taraud et sa belle-sœur, aussi discrètement que possible, examinent ce living tandis que leur cicerone commente :

— M. C.V. est cet homme au costume sombre à veston croisé, là, à côté de cette dame blonde. Vous voyez, dans cet appartement, le living est à droite. Au fond, cette porte est celle de la cuisine. A droite,, la porte de la salle de bains. Là, sur le mur gauche du living, la porte de la chambre. Le bureau de l'écrivain donne sur l'autre côté de l'immeuble. Dans l'appartement que je me proposais de vous faire visiter, la disposition des pièces est la même mais inversée puisque, sur ce même palier du rez-de-chaussée, il se trouve du côté droit.

Conquise par le cadre verdoyant de ce parc et par l'aspect de l'appartement de l'écrivain C.V., Mme Taraud donne son accord et signe, dans la voiture du courtier, l'engagement de location. Le document porte donc la date et la signature, détails qui vont avoir leur importance.

Quelques jours plus tard, Mme Taraud s'installe au rez-de-chaussée droit alors que M^{me}C.V., rentrant de clinique avec son enfant nouveau-né, réintègre son appartement. Bientôt, les deux jeunes femmes vont sympathiser, de même que leurs époux et, un jour, Mme Taraud raconte à M^{me}C.V. l'incident du jeu de clés oublié par l'agent immobilier. M^{me}C.V. s'étonne alors que son mari ait donné une réception ce jour-là sans lui en avoir parlé.

Mon confrère et ami C.V., éberlué, affirme à sa femme et à Mme Taraud qu'il n'a jamais donné une réception. Mme Taraud, croyant à un jeu, sourit :

— Voyons, je vous ai vu, ma belle-sœur vous a vu, de même que le courtier ! Une dizaine de personnes vous entouraient et vous buviez une coupe de Champagne, certainement pour fêter la naissance de votre fille. Il ne peut y avoir de ma part la moindre erreur : c'est bien cet appartement — le vôtre — que j'ai vu et je n'ai pas oublié la date puisqu'elle figure sur mon bail de location !

Mon ami C.V. eut beau affirmer qu'une telle chose était impossible, ni son épouse ni Mme Taraud ne le crurent.

Or, je puis, quant à moi, jurer que ce jour-là, la nuit qui suivit et le lendemain, C.V. ne se trouvait pas chez lui. Et pour cause, nous étions avec un groupe de chercheurs parallèles, dans cette Villa « T » dont il a été question dans les précédents chapitres ! Quarante-huit heures durant, nous n'avons pas quitté cette villa. Pourtant, trois personnes, saines de corps et d'esprit, ont vu, très distinctement vu (puis reconnu plus tard en ce qui concerne Mme Taraud), mon ami C.V. dans son appartement... où il ne se trouvait pas !

Les deux « partis » en cause étaient réciproquement de bonne foi, la seule explication est à chercher dans l'un de ces contacts sporadiques avec un univers parallèle ! Ce soir-là, au niveau du living de C.V., une « fenêtre » s'est ouverte sur Ailleurs, montrant à trois témoins *UN C.V. qui n'était pas de ce monde, non plus que ses invités !*

M^{me}C.V., n'étant point du tout familiarisée avec cette notion d'univers parallèle, ne voulut jamais admettre l'évidence. Pour elle, son mari avait donné une réception et le lui avait caché, Dieu seul savait pourquoi ! Bien des années plus tard, le couple C.V. divorça et mon ami avoua alors à son ex-femme que, ce fameux soir-là, il était à la villa « T » et procédait, avec d'autres chercheurs parallèles, à diverses expériences touchant aux phénomènes paranormaux (ce dont l'ex M^{me}C.V. avait horreur !). Rien n'y fit ; cette dernière demeura convaincue qu'il mentait !

C.V. et moi-même avons été amusés par cette obstination à refuser la vérité, effarante, il faut en convenir. Je crois cependant devoir préciser que, au moment même où Mme Taraud, par la large baie vitrée, voyait cette scène qui, *de facto*, n'existait pas dans notre continuum, rien de ce qui se déroulait dans la villa « T » ne correspondait à ladite scène. L'hypothèse d'une « projection psychique » involontaire, de la part des opérants de cette villa, en direction du Parc des Chartreux, ne peut donc être retenue. Et pas davantage l'hypothèse, plus invraisemblable encore, d'un dédoublement collectif !

Non, ce soir-là, sur la Terre N° 2 de cet univers parallèle, UNE REPLIQUE EXACTE DE C.V. DONNAIT UNE RECEPTION AVEC QUELQUES INVITES QUI, PAS PLUS QUE LUI-MEME, N'ONT JAMAIS EXISTE SUR NOTRE MONDE !

La fabuleuse tradition solaire apportée par les dieux

Lysianne Delsol de M., dont nous avons relaté les singulières mésaventures, au château de Mousseigne d'abord, dans la campagne gardoise par la suite, m'a fait l'amitié de me confier un document, à la fois étrange et exceptionnel, que sa famille se transmet fidèlement, scrupuleusement, de génération en génération ; document puisant ses racines dans une tradition prodigieusement ancienne, liée à la Tradition Solaire chère à mon ami « bicéphale » Jean-Michel Angebert (Cf. *Hitler et la Tradition Cathare* et *Les mystiques du soleil*, Ed. Robert Laffont, Col. « Les énigmes de l'univers »).

— J'ai commencé à m'intéresser à cette tradition lorsque j'avais dix-huit ans, à m'y intéresser sérieusement, m'écrivit Lysianne. Ce que l'on racontait autour de moi à son sujet m'intriguait sans me satisfaire, car c'était vague. Une seule certitude : elle nous appartenait mais nous n'en connaissions pas exactement l'origine. Si la prophétie était indépendante, je dirais : « c'est la production d'un ancêtre qui, sans doute, devait avoir beaucoup d'intuition et se consacrer à l'étude de la Tradition Solaire. Mais elle n'est pas indépendante : elle fait corps avec un poème dont le style est très différent. Je suppose que la prophétie a été durcie par de nombreuses traductions. La dernière, de l'espagnol au français moderne, fut faite aux environs de 1830 par un érudit musulman : Smaïl ben Hassan. Ce dernier (qui fut l'un de mes ancêtres) écrivit un poème : « Le chant de l'Unité », inspiré de cette tradition lointaine. Je le fis publier, voici plus de 25 ans, dans la revue *Destin*, qui a cessé de paraître depuis longtemps. Smaïl ben Hassan appartenait à une société secrète qu'il ne désignait jamais que par ces deux expressions : « l'Ordre » ou « Notre Ordre ». Cet initié rencontra Balzac à Paris et connu Lamartine chez Lady Esther Stanhope, au Liban. Lamartine trouva ce poème très beau en son symbolisme initiatique ([\[15\]](#)).

« Je me suis inspirée de cette tradition, de cette prophétie et du poème pour écrire « La terre des dieux », non encore publié. Ecrite voici plus de trente ans, *je postulais dans cette histoire que les « Fils de Dieu » n'étaient point des anges mais une race d'hommes supérieure à la nôtre* ([\[16\]](#)). La base de ce roman est rationnelle ; le déroulement de l'action également. Rien ne s'écarte du réalisme et du vraisemblable. Il s'agit de l'intrigue de l'humanité devant cette éventualité : « la fin des temps », lin qu'il ne faut pas confondre avec la « fin du monde ». Paul Reboux avait été enthousiasmé à la lecture du manuscrit.

« Cette « Prophétie du Demi-Dieu » a toujours existé dans notre famille. Nous ne savons pas qui l'y a introduite. Elle fait partie de ce que mon trisaïeul appelait « la légende héraldique de la famille ». Une aventure fabuleuse se

rattache à elle. Notre famille (d'origine espagnole), serait issue du roi Marcile ([17]), que l'on dit légendaire ; sans doute moins légendaire qu'on ne le suppose...

« La légende, fabuleuse en soi, est un très beau poème du genre antique, lequel contenait la prophétie dite du Demi-Dieu. D'après la tradition familiale qui longtemps fut orale, il aurait eu une de ses premières formes il y a bien, bien longtemps et on l'aurait connu grâce à un Livre d'Or. *Ce livre, constitué de minces feuilles d'or, aurait été l'une des premières présentations de ce poème, lequel était gravé en langue araméenne sur lesdites feuilles d'or.* Si l'on en croit ce que racontait un lointain ancêtre, ce livre aurait été volé en 1525, en Espagne, par les sbires du *Sant' Ufizio* ([18]), comme œuvre impie et du démon bien faite pour nuire à la Sainte Eglise !

« L'ancêtre détenteur aurait été emprisonné puis condamné au bûcher. Mais, sauvé de justesse, il parvint à s'enfuir pour se réfugier en Afrique du Nord, chez des Musulmans qui l'adoptèrent. Il laissait donc aux mains du clergé un document extraordinaire relatif à la VERITABLE TRADITION SOLAIRE ! Ce livre a-t-il existé ? Existe-t-il toujours dans le trésor secret du Sant 'Ufizio ou bien a-t-il été détruit ? Rome le connaît-elle ? Je n'en sais rien.

« A la suite de la sentence condamnant cet ancêtre, une sorte d'hostilité inexprimée, inexprimable, serait née entre les nôtres et l'Eglise. Nous n'avons jamais fait aucun mal à l'Eglise ; simplement, il y a entre elle et nous une barrière qui est psychologique : c'est une sorte de refus. Nous sauverions la vie d'un prêtre en tant que vie d'un homme, d'une créature. Il nous reste indifférent ou inacceptable en tant que prêtre. Il est pour nous tel un non-sens, ou comme l'incarnation d'une violation des LOIS NATURELLES DE L'UNIVERS et, par là, de LA VERITE. Entendez par ce mot : la vérité fondamentale de la Vie.

« Ma famille fut pourtant toujours royaliste ; nous avons eu un prêtre parmi les parents non directs : le chanoine de Rémoulins. Je l'aimais beaucoup en tant que cousin ; je ne l'acceptais pas en tant que prêtre. Le refus était là. Il y a toujours eu entre le prêtre et nous ce refus inexprimable qui relève beaucoup plus de l'instinct que de la raison puisque jamais la haine du prêtre ne nous fut enseignée. Il y a toujours eu un FAIT qui nous dresse contre le prêtre et qui se manifeste dans la famille. Ce fait peut être grave ou anodin, mais c'est invariablement un fait ETRANGE, sorte de défi hostile. J'ai pu le vérifier dans ma propre vie.

« Le document ancien disparu entre les mains du Sant 'Ufizio, il ne resta

plus, durant longtemps, que les vestiges d'un vieux parchemin dont le rouleau était comme collé et cassé sur toute sa longueur. Ce parchemin disparut à son tour, remplacé par un écrit sur vieux papier. Les traductions diverses auraient été de l'araméen au grec ; du grec au latin ; du latin au vieil espagnol, puis au vieux français. Il y aurait eu une traduction arabe, puis à nouveau en espagnol plus moderne, enfin, encore en français.

« La dernière copie se trouvait à Paris dans un petit bureau dont le caisson, au moment de la guerre de 39-40, fut placé dans une grande caisse avec les tableaux de famille et laissée en garde, à Maisons-Alfort, à une dame Delouvrier dont la maison aurait été occupée par les allemands. Lorsqu'on réclama la caisse, ainsi qu'une autre contenant des objets sans valeur, Mme Delouvrier déclara que les allemands avaient tout emporté ou tout détruit.

Heureusement, ma passion pour les mystères de l'Histoire primitive de l'Homme m'avait poussée à étudier ledit poème et à en tirer une copie totale à la machine, copie que je voulais introduire dans la thèse que j'entendais soutenir. Sans cette passion, il ne nous resterait plus rien car le poème est relativement long, donc difficile à apprendre par cœur. Et de nos jours, pour quelle raison l'aurait-on fait ?

« J'ai donc lu, relu, tourné et retourné le texte entier du poème et construit sur lui un roman : « La terre des dieux » (puis « Le dernier soir du monde », tous deux inédits). J'ai ensuite laissé ces romans de côté pour ne plus penser qu'à la thèse que je voulais défendre, relative au sphinx et au passé de l'Humanité. Car je ne pouvais accepter la théorie cosmogonique que l'on proposait à mon intelligence ; le refus ancestral surnageait en moi et je me raidissais dans ce refus.

« Le poème aurait pu se perdre puisque, chez moi, on conservait la dernière copie par tradition, non par conviction ou intérêt personnel. J'étais seule à me rendre compte que *sa teneur correspondait à tout ce qu'il y avait dans mon crâne*. Je ne raisonne pas comme raisonnent les femmes. Je veux savoir, je pense, je réfléchis, j'analyse. D'ailleurs, je ne sais pas pour quelle raison je suis une fille ; j'aurais été à l'aise dans la peau d'un garçon ou d'un penseur. L'inexprimable qui est en moi, je ne puis l'exposer que verbalement. Ce serait trop long. Toutefois, j'ai tenté de trouver une explication au poème. *Je suppose qu'un très lointain ancêtre fut un penseur et un défenseur acharné de la Tradition Solaire. Ce qu'il y avait dans son cerveau est encore là, en moi, dans le mien* (**[19]**).

« Je dirai même plus : je sens d'instinct la valeur du nombre en tant que

langage chiffré. Le symbole me produit un effet analogue : je devine son sens, ce qu'il cache, sa vie profonde. Cela ne correspond à aucune étude du nombre. » (Fin de citation.)

Abordons enfin le texte de cet étrange poème en prose, de cette fantastique Saga qui dut éclore *voici plus de 12 000 ans*. Cette relation épique, souvent chargée de répétitions bien dans le style biblique, je la reproduirai in extenso, telle qu'elle figure dans le cahier manuscrit que Lysianne m'a confié. *C'est donc la toute première fois au monde que cette Tradition* (qui fera probablement couler beaucoup d'encre !) *est rendue biblique*. Lorsque nous arriverons à son exégèse (amorcée en notes au cours de son exposé), l'on comprendra pourquoi ce texte évoque certains épisodes *tronqués* de la Bible. Et c'est alors que ce « poème » prendra toute sa valeur *en remettant en question les fondements mêmes de la Genèse, du moins dans la forme « édulcorée » parvenue jusqu'à nous !*

Le cahier commence par un avertissement liminaire, laissé au siècle dernier par un ancêtre de Lysianne Delsol de M. :

— *Ce document appartient à notre famille depuis des générations. Il le faut garder précieusement. Il m'a été dit qu'il se vérifierait en tous points. Il y eut parmi nos ascendants nombre de spiritualistes qui tentèrent de comprendre, d'interpréter ces écrits ; à toi de prendre la relève, toi qui me lis. Et prends garde de ne jamais détruire ce document s'il présente quelque usure.*

Veille !

Ton aïeul : J.-Pierre de M.

Samirza Roucatl Héliohim : le dieu venu des étoiles

En ce temps-là, les dieux vinrent sur la Terre. Samirza ([20]) Roucatl Héliohim était leur chef. Ils vinrent des pays d'ailleurs pour enseigner les hommes. Lorsque leur temps fut écoulé, ILS REPARTIRENT ([21]). Samirza Roucatl ne repartit point. Il était épris de la fille du souverain qui lui avait donné un fils. Quelques-uns de ses compagnons restèrent avec lui ([22]). Il devint le maître de toute la Terre habitée. C'est lui qui fit construire la Grande Pyramide portant le Temple de l'Univers, en hommage au soleil qui était le signe de la race ([23]). Et voici : au temps déjà lointain des Fils du Soleil, j'étais le plus grand parmi les anciens de la nation et de la race, et le maître et le symbole vivant de

tout pouvoir ([24]). Le nom de mes aïeux évoquait les hauteurs majestueuses d'où jaillissaient les torrents impétueux. J'étais la Roche Première de la roche qui domine.

Et voici : le noble métal flamboyait sur les murailles de ma demeure où chantaient les oiseaux dans les jardins suspendus ([25]). Mon nom était Jika et mes yeux taillés dans la voûte superbe soutenaient sans effort l'éclat de la magnificence du Dieu (*le soleil : note de Lysianne Delsol*), car voici : l'astre-père nous comblait d'abondance. La jeunesse paraît mon front derrière lequel s'abritait la Science des vieillards. J'étais celui qui prophétisait la sombre nuit du monde et les abominations de la race impie (*Les Terriens*, J.G.).

Et voici : j'avais accès au temple interdit ([26]), chambre sacrée où toute sagesse s'élaborait dans la divine Science, car voici : j'étais le Maître, j'étais aussi un Maître ([27]). Et voici : dans ces temps lointains, deux races d'hommes se partageaient le monde : celle des Fils du Soleil, divine et pure mais sur le déclin ; celle des hommes, diminuée dans la chair, aveuglée dans l'esprit. En ce temps-là, la Terre s'appelait Damma. Ses fils pervers reçurent son signe : le phallus *adamma* et *Yadam* naquit des altérations de la langue divine.

Nos amantes étaient reines. Elles donnaient le jour, *dans la joie*, à une seule fille à leur image parfaite, ou à un seul enfant mâle à l'image et ressemblance de l'homme. Or, l'homme aussi était roi. Telle était notre loi selon le Trinitaire Divin. Nos amours pures entre les pures ne se devaient concevoir en dehors de l'ineffable Trinité. L'astre-père Aymeur de la Sublime-Mère ([28]) la rendit féconde de l'unique vie qui est la vie par tous les univers.

En ce temps-là, les fils des dieux entrèrent dans leur agonie : le soleil atténua sa clarté ; il limita ses bienfaits. Et voici, le signe de la bête était apparu. Et voici : nous étions un peuple de noble race, peu répandu. La partie privilégiée du monde fut son berceau ; elle devint son sépulcre, au jour écrit où toute chose s'éteint sous le soleil.

En ce temps-là, les fils des hommes prirent des compagnes parmi les filles de leur race. Et ils dirent : « Voici nos épouses. » Ils s'unirent, selon leurs lois, par des pratiques publiques. Et voici : elles devinrent leurs servantes ; et les servantes de leurs servantes furent aussi leurs épouses. Et la race perverse s'accrut en violation de la loi du Trinitaire, *malgré la douleur maudite*, car voici : ils engendrèrent dans le nombre et le nombre nous submergea ([29]).

Alors, les fils de la race impie vouèrent les divins fils du soleil à

l'extermination. Alors la haine apparut avec le déclin de la lumière : l'astre-père devint jaune, les moissons s'appauvrirent, le labeur dégradant fut la condition générale ([30]). Alors, sur la terre des dieux croisèrent d'abondance les chardons et les ronces, l'ivraie étouffa le grain sacré. Il y eut des arbres stériles ; il y eut des plantes sans fleurs ; il y eut le venin et le mal.

Et voici : l'Espèce Royale s'éteignait dans la décadence de ses divines mœurs. L'ombre de la mort était sur elle et ses jours s'écourtèrent tandis que la sève de vie gonflait la chair des fils des hommes. Alors, ma voix porta au loin l'espérance de la résurrection, à l'heure écrite où toute chose éteinte se relève sous le soleil dans la gloire de la vie. Car voici : le Divin Monarque de la lumière restitue toujours, à chacun, et les os et la chair, et le souffle par toutes les vies de la vie. (*Réincarnations successives du cycle karmique ?*, J.G.)

Mais les fils des dieux s'abîmèrent dans les lamentations, devant mes murailles ; ils ne s'abreuèrent point aux sources pures de la consolation et leur âme fut dans les tourments de l'agonie. Alors, le temple sacré fut livré aux mains de la race perverse. Leurs filles y adorèrent et l'image de l'homme et l'iniquité. Alors, la graisse immonde des sacrifices souilla les parvis avec le sang des béliers. Et voici : j'étais le plus grand de la race, le dernier des plus anciens, Jika-Oris ([31]), fils de Jimkhy, et mes frères étaient nés de Jimkhy, fils de Samirza Roucatl Hélioim, CELUI QUI ETAIT VENU DES LOINTAINES ETOILES POUR ENSEIGNER LES HOMMES ([32]). Or, voici, il n'était point reparti vers la terre féconde de ses pères ; il n'était point reparti parce qu'il avait obtenu l'amour d'Ophala, la fille du maître de par toute la terre habitée.

Et voici : Ophala lui donna un fils. IL NE PORTAIT POINT D'AILES COMME SON GLORIEUX PERE. Et voici : Samirza, le grand initiateur *de l'autre race*, se mêla à la fille des hommes, car voici : elle était belle et il renia LA TERRE DES LOINTAINES REGIONS DU CIEL ([33]), et quelques-uns de ses compagnons restèrent avec lui. Et voici : il devint le maître de toute la terre habitée. C'est lui qui fit construire en son temps la grande pyramide portant le temple du soleil. Et voici : on l'appela La Roche qui Domine. Et voici l'histoire de mes pères, fils du soleil, parce que moi, Jika, fils de Jimkhy, suis de leur race et de leur sang. Et voici : il fonda la cité grandiose d'Ophalir, en hommage à son amante Ophala et il but de l'eau de la fontaine sacrée.

Nulle main ne se porta sur moi ; nulle loi ne me retrancha dans la demeure de mes pères ; et le plus grand parmi les grands de la race perverse inclinait son front dans la poussière devant ma face. Car voici : j'étais la Roche Première de la

Roche qui Domine, et le maître, et le symbole vivant de tout pouvoir.

En ce temps-là, les filles des hommes approchaient encore la couche des fils du soleil ; et les fils du soleil les connaissaient dans les enchantements de la chair *selon leur race*. En ce temps-là était l'unité. Et voici : l'unité mourut avec l'espèce royale. Et les filles des hommes, dans le dédain des fils pervers, leurs frères, recherchaient les enchantements de la chair sur la couche des fils des dieux. Et les filles des hommes, en violation de la loi trinitaire, donnaient aux fils du soleil des enfants de race encore belle et bonne, géants fameux aussi beaux que l'astre-dieu, avant que ne les ensevelit un linceul d'eau ([34]).

Et voici : alors, les maîtres de la race maudite craignirent que les fils du soleil n'échappent, dans leur descendance, à l'arrêt de mort qui frappe tous les peuples à travers les âges et les mondes.

Alors, ceux de la race perverse se réunirent dans le temple de la cité inférieure avec les jeunes hommes et les femmes. Alors ils promulguèrent la loi d'espèce ; et les filles de leur sang, tenues loin des fils des dieux, furent punies dans leurs enfants mâles, aussitôt mis à mort ([35]).

Alors, le cri de révolte entra dans le monde avec le sang versé et l'homme devint l'ennemi de l'homme. Et il y eut des enfants mâles, la gorge tranchée, ensevelis sur les hauteurs ; et il y eut des innocents massacrés par tous les royaumes de la race perverse ([36]), car voici : ces innocents étaient nés de nos amours. En ce temps-là, les filles des hommes se déchirèrent la face dans l'excès de leur douleur. Et les filles des hommes gémirent sans fin autour de mes parvis. Et voici : je vins apaiser leurs tourments avec les paroles de la consolation. Et voici : je n'étais point de ceux qui avaient engendré avec une fille des hommes.

Et voici : nul ne fut vengé, ni les mères, ni les enfants. Nous ne forgions pas le métal impur : nous ne portions sur quiconque une main meurtrière ; nos mœurs étaient paisibles ([37]).

Or, Atna, fille des hommes, releva une jeune enfant parmi les cadavres nombreux autour du temple sacré. Et voici : la jeune enfant était sœur d'Atna et dans l'âge où l'on délie les pieds pour affranchir les vierges. Or, voici : la vierge-enfant était retournée au sein de l'éternelle lumière, par le poignard meurtrier, avec le compagnon de ses jeux, à peine nubile, et voici : il avait perdu la vie dans le massacre en la protégeant.

Et voici : mon cœur, dans les tourments de l'affliction, pleura sur la vierge et le jeune homme malgré l'anathème lancé contre Atna, fille des hommes par moi,

Jika, fils des dieux. Or voici : Atna avait livré Svahâ ma bien-aimée à l'homme pervers de la race maudite. Alors, la race maudite s'empara du droit d'aînesse ; elle leva sans crainte le glaive contre ses frères divins mais elle n'assailit point mes parvis.

En ce temps-là, le temple du soleil nous était encore commun. Et voici : la prêtresse du feu à l'entrée de la première salle s'y rencontrait avec moi devant la face d'Atna. Or, Atna, sa compagne, était prêtresse dans le temple du soleil.

Et voici : la loi d'espèce n'avait pu dénouer nos jous. Et Svahâ ma bien-aimée, fille des hommes, la plus belle parmi les vierges de cette race, ne craignait point en ma présence, car voici : j'étais Jika, fils de Jimkhy, fils de Samirza Roucalt Hélio him, la Roche Première de la roche qui domine. Alors nous jurâmes, par l'astre-père et par l'éternité, de ne point rougir de notre foi. Alors nous jurâmes par notre vie et par notre sang de n'avoir de descendance en aucun lieu, en aucun temps, dans tous les âges, avant que ne se relève sous le soleil la race divine.

Et voici : dans la demeure de mes pères je vins vers Svahâ, ma bien-aimée, ma pure. Et ma bien-aimée fut avec moi dans les enchantements de la chair selon ma race. Et voici : nul enfant ne vint trahir le secret de nos divines amours, car voici : à toujours, dans les temps d'iniquité, Svahâ ma bien-aimée, ma pure, devint stérile, car voici : toute pensée des fils du soleil prenait forme ([\[38\]](#)).

Alors Atna, la compagne, fille des hommes, conçut de la jalousie. Alors les tourments de l'amour habitèrent son cœur. Et voici : son âme s'abîma dans la nuit. Et voici : Atna se porta vers le temple de la cité inférieure. Et voici : Atna parla contre Jika-Oris, la Roche Première de la roche qui domine. Et voici : elle parla contre Svahâ, fille du plus grand d'entre les grands parmi les hommes de la race perverse.

Alors les grands et les anciens tremblèrent dans leur cœur. Et voici : Hamonn, le plus cruel de nos persécuteurs, me frappa d'interdit, car voici : Svahâ, ma bien-aimée l'avait dédaigné. Et voici : en ce temps-là, sous la conduite d'Atna, la coupable, Hamonn se rencontra avec Svahâ, ma bien-aimée, devant la fontaine aux eaux pures. Et voici : elle but l'eau sacrée de la fontaine, sous la contrainte ; ils furent unis.

Alors ma bien-aimée me fut ravie, jetée comme une proie sur la couche d'Hamonn, fils de sa race. Et Hamonn en fit sa compagne. Et l'âme de ma bien-aimée fut dans la révolte à cause de sa honte. Et Atna, dans la joie de son triomphe, porta sur ma blessure le fiel de sa trahison. Et la félicité de mon cœur coula avec mes larmes. Alors, je devins le plus farouche ennemi de la race

perverses. Alors je fis le serment, à la face de l'astre-père, d'arracher ma bien-aimée de la couche honteuse, si long soit le temps, si cruelle soit l'épreuve.

Et voici : je fis encore le serment de frapper la femme qui avait trahi, car voici : je n'avais plus le cœur d'un fils divin ; j'avais le cœur d'un homme endurci par la douleur, et l'homme n'est point porté au pardon. Alors, je pris Atna dans ma demeure avec les artifices de l'amour. Et voici : elle devint mon amante en violation de la loi d'espèce. Et voici : j'en fis l'esclave des enchantements de la chair selon les divines mœurs des fils du soleil ([39]). Et voici : je l'ai écartée de ma vue, je l'ai abandonnée à ses remords par les tourments embrasés de ses jours et de ses nuits.

Alors, moi Jika, fils de Jimkhy, fils de Samirza Roucatl Hélio him, LE DIEU AILE, VENU D'UNE TERRE DES ETOILES, moi le plus grand parmi les grands et les prêtres de la caste, j'ai porté mon interdit sur sa tête. Et voici : j'ai dit : « Malheur à toi, Atna, fille des hommes, parce que tu as livré ma bien-aimée. »

Et Atna, dans l'excès de la désolation, tomba comme morte devant ma face. Car voici : moi, Jika, j'ai dit : « Malheur à toi, prêtresse du temple du soleil ; tu n'oublieras à travers les races et les lieux, dans toutes les vies de la vie, le divin amant, fils des dieux. » Or, la pensée prenait forme. Et voici, je n'ai eu pitié de son amour, il était grand et puissant. Et voici : je l'ai dédaigné.

Et la femme qui a livré Svahâ, ma bien-aimée, ma colombe, à l'homme pervers de la race impie, viendra à toujours mendier mon hommage.

Car voici : je la veux sur ma couche abreuvée de désolation, abreuvée cent fois, abreuvée sept cent vingt fois au calice amer de ma bien-aimée, jusqu'à l'heure du pardon. Alors, la divine lumière inonda ma nuit : « O Jika ! O Maître des maîtres ! O symbole vivant ! Voici que tu as proféré des mots imprudents. O demi-dieu et mortel de la race superbe ! Voici que tu as créé dans la forme, car voici : Atna sera à toujours, selon ta volonté, la seconde amante. Car voici : toute défaillance de ta bien-aimée lui sera un marchepied et toute solitude de ton âme lui sera une arme bien trempée.

Alors je fus au sein de l'ombre. Je ne connus point de repos entre mes deux amantes. Ma bouche perdit toute joie, la tristesse devint ma compagne. Et voici : des pleurs mouillèrent ma face. Et voici : en ce temps-là vint le temps des calamités. Alors ma voix appela les fils du soleil à la résignation. « Voici que vous allez périr avec nos divines mœurs et nos temples et notre science sacrée.

Car voici : la Terre appartient à la race perverse, à ses fils maudits et leurs abominations ébranleront les ASTRES dans les âges de ténèbres. Mais ne

craignez point, leur déclin viendra, à l'heure marquée, ET LES FILS DE LA LUMIERE PREPARERONT LE RETOUR DES FILS DES DIEUX.

Alors nous gagnâmes l'autre partie du monde ([40]), ma bien-aimée en sa solitude, loin de moi ; mon noble ami et son amante, nos amis et nos serviteurs avec les enfants dans la tendresse de l'âge et les serviteurs de nos amis et les bêtes et les chargements précieux. Alors nous atteignîmes des étendues belles et fertiles, OU LES HOMMES DE LA RACE PERVERSE AVAIENT BATI DES CITES GRANDIOSES, LEURS MŒURS ETAIENT ENCORE DIVINES.

Et voici : je n'ai point élevé de maison sur le sol lointain. J'ai atteint, PAR-DELA L'OCEAN, UNE CITE ROYALE, AUX PORTES D'OR ([41]). Là j'ai établi ma demeure. Là j'ai vécu parmi

les sages de la race inférieure ([42]). Et voici : je les ai instruits. Là, Svahâ, ma bien-aimée que le temps m'avait rendue, avec sa honte, a fermé les yeux. Et son corps n'a point connu la corruption. Car voici : j'ai placé des aromates dans ses entrailles ([43]), la plaque d'argent dans sa bouche et son linceul fut une couche de parfums. Et voici : nulle main étrangère à ma main n'a accompli les rites funèbres. Et voici : j'ai déposé sur son sein une fleur écarlate.

Alors vint la grande épouvante sur une partie de la Terre. Les royaumes divins s'abîmèrent tous dans les flots en furie et le monde appartient aux fils des ténèbres. Et voici : j'étais le plus grand des exilés de ma caste. Et voici : à l'heure des grandes convulsions dernières, Atna, l'ennemie, vint mendier mon pardon. Et voici : tourmentée en son âme sous le poids de son forfait, elle ploya le genou devant ma face. Et voici : je n'ai point pardonné.

Et voici : j'ai mesuré le repentir d'Atna. Et voici : j'ai gardé la coupable en ma demeure, à cause des paroles de l'imprudence, à cause de la solitude. Car voici : les derniers fils des dieux, sauvés des eaux meurtrières, mes amis et mes serviteurs, s'étaient mêlés aux filles des hommes. Et voici : les fils de leurs fils eurent des enfants maudits. Alors, ils rejetèrent nos lois, ils courbèrent le front devant la face impie du grand prince ; ils acceptèrent sa domination. Et voici : j'étais seul, la tête plus haute ; je n'ai point failli mais j'ai pleuré dans la solitude.

Or, Atna était devenue la compagne de la solitude. Et voici : pour expier son forfait. En ce temps-là, Atna retourna au sein de la divine essence. Et voici : dans le temps où ma vie atteignait sept cents ans ([44]), le Grand Prince vint à moi. Le Grand Prince m'ordonna de laisser *un fils de ma race, consacré à notre science et qui sut lire dans les textes sacrés* ([45]). Et voici : face à la

puissance de l'homme pervers, moi, Jika, fils de Jimkhy, fils de Samirza Roucatl Hélio him, j'ai obéi. Et voici : mon cœur ne s'émut point au premier cri de vie de l'enfant. Et voici : le Grand Prince l'éleva dans son palais, loin de mes regards. Or, voici : la mère était fille du Grand Prince.

Alors, bien des jours s'écoulèrent sur ma solitude au sein de la nation étrangère. Alors, le Grand Prince me consacra devant toute la cour et ses dignitaires à l'éducation du fils de sa fille, né de mon sang. Et voici : moi, Jika, le dernier des divins fils du soleil, j'ai versé dans l'esprit de l'enfant né de mon sang, dédaigné par mon cœur, la science de mes pères. Et voici : *j'ai corrompu les textes, je n'ai point livré les secrets* ([\[46\]](#)).

Et voici : l'enfant fut élevé dans les fastes du palais. Il eut de la crainte devant ma face et il garda mes ordonnances à cause de la crainte. Alors, les grands de la nation l'appelèrent : Jika de la Roche qui Domine. Et ils le moquèrent pour sa naissance, car voici : ils le montrèrent devant toute la cour du Grand Prince et ils dirent : « C'est le fils du dernier dieu. »

En ce temps-là, tout homme né des amours divines était sujet d'opprobre et tout fils du soleil, frappé d'interdit, gagnait le désert au sein des solitudes. Et voici : le fer eut sa place dans la main du fils de mon sang ; et voici : il se battit avec les pervers contre les rois, et il se battit contre les peuples. Et voici : il engendra un fils et il lui donna le nom de Jika, dans le respect de ma loi, à cause de la crainte. Alors son fils se battit contre les rois, il ne se battit point contre les peuples.

Et voici : Jika, fils de Jika, engendra un fils auquel il donna le nom de Jika. Et voici : ce fils, la troisième génération après moi, fils des dieux, refusa de manier le fer, car voici : il garda le fer dans la main. Alors moi, Jika, le dernier des fils purs descendant de Samirza, CELUI QUI VINT DES ETOILES LOINTAINES, j'ai fait paraître devant ma face Jika, né à la troisième génération. Et voici : il était bon. J'ai placé mon divin bandeau sur son front ; j'ai posé ma main sur sa tête. Il était noble : je l'ai oint.

Et voici : je naîtrai à toujours de son sang, à la quatrième génération, dans les vies de la vie. Or voici : la pensée prenait forme. Alors j'ai tracé le chemin de ma race à travers la postérité de Jika ([\[47\]](#)), fils des dieux et fils des hommes et des filles des hommes, descendant du dernier fils du soleil, élevé devant la face du Grand Prince. Mais je n'ai point aimé la femme qui le porta dans son sein.

Et voici : j'ai lancé vers le divin monarque de lumière qui brille dans les nues, l'appel sacré, selon les rites invincibles par tous les âges ; car voici : je n'ai

point douté de l'éternité des vies dans toutes les vies de la vie ([48]). Et voici : je resterai éveillé dans la nuit ([49]). Je serai le meilleur des fils de mon sang, à toujours, selon ma volonté et selon la loi des vies de la vie. Et voici : je suis grand prêtre et maître parmi les maîtres.

Alors je porterai le signe de ma race dans ma chair. Le souvenir brillera en esprit, au quatrième don de vie. Voici : je viens ([50]). Et Svahâ, ma bien-aimée, ma colombe, me sera rendue et suivra la trace de mes pas avec la seconde amante, à cause des paroles de l'imprudence.

Et voici : frémis d'épouvante, fils de mon sang, toi le quatrième et moi-même ([51]) ; toi le messenger, l'unique et mon ombre, et mon âme et la graine infime qui lèvera à l'heure de la grande convulsion. Car voici : frémis d'épouvante à l'évocation du choc de deux races ennemies : celle des fils de la Terre aux amours d'iniquité, *qui souilleront dans les temps à venir et la vierge et l'enfant* ; et celle des fils du soleil aux amours divines, à la science sacrée QUI REVIENDRONT ([52]) aux jours écrits pour établir leur domination sur le monde bouleversé.

Alors, entretiens ton cœur dans l'espérance, même aux jours d'affliction. Voici venir l'aurore de notre résurrection. Voici que

les fils des ténèbres sont submergés à leur tour par les fils de la lumière. Mais le sang ne sera point versé ([53]).

Et voici que la loi d'espèce les sépare eux aussi de la race nouvelle et les conduit aux abîmes de la mort. Voici : ils ne sont plus. Le règne sur la Terre appartient AUX DIEUX VENUS DES ETOILES LOINTAINES. Et voici : dans l'oubli de toi-même, Atna, le pardon te viendra du sublime renoncement, par amour de Jika, la Roche Première, le divin amant fils des dieux et maître parmi les maîtres.

Et voici : la paix descendra en toi, O maître des maîtres, dans la générosité de ce pardon. Et voici : les paroles de l'imprudence ne sont plus. Et voici, Svahâ, ma bien-aimée, règne seule au long des vies de ma vie ([54]). près de moi. Alors sera la Beauté ; alors reflleurira l'amour des dieux. Et voici : alors pour toi, Atna, viendra le pardon et la gloire.

Car voici : veille à toujours sur mes parvis afin que les pleurs n'inondent point ta face. Et voici : je suis Jika, la Roche Première de la roche qui domine et le maître des maîtres, fils de Samirza Roucatl Héliohim, *le dieu ailé, qui vint*

dans les anciens jours, des étoiles lointaines, avec ses compagnons pour enseigner les hommes de la Terre.

Et voici : je suis à toujours. Et je sais et je porte le secret des mondes, et je laisse à mes descendants la prophétie du demi-dieu qui fut, par moi, maître des maîtres. Et voici : tout ainsi sera pour l'épouvante du monde dans les temps à venir, temps des calamités avant que n'approchent du sol en convulsion mes frères les dieux, fils du Soleil-Roi.

Je certifie, moi, Zeynouba Tahar, fille du Prince Mohamed Tahar (décédé), héritier présomptif du trône de Tunisie avant l'Indépendance, avoir eu en main depuis environ 20 ans, le poème des Demi-Dieux contenant la prophétie dite : « Prophétie du Demi-Dieu », laquelle concerne notre époque.

Je certifie avoir entendu parler de ces choses et de bien d'autres encore, par mes amis, depuis 1939. Ces questions firent entre nous l'objet de longues discussions épistolaires.

Ce poème relate l'aventure Jika-Svahà-Atna. Il débute par ces mots : « Et voici : au temps lointain des fils du Soleil, j'étais le plus grand parmi les anciens de la Nation, et de la Race et le Maître et le Symbole de Tout Pouvoir. »

C'est par mes amis, que, pour la première fois, j'ai entendu parler vers 1940 de la CIRCONFERENCE DE LA VIE de la sphérité de l'Espace et des Mondes, de l'Eternel recommencement, de la transmutation de l'Energie en matière et de la matière en énergie. Des diverses lignes de partage en sus de celles des eaux et de la Terre, de la force-impulsion de la Lumière, etc, etc... De même que toujours, j'ai connu l'existence du manuscrit : « Le DERNIER SOIR DU MONDE » dont j'ai lu des extraits et l'existence du poème de Sma'il ben Hassan : « Le CHANT DE L'UNITE » dont j'ai eu en main, un exemplaire publié en 1946 ou 48 par la revue « DESTINS ».

En foi de quoi je délivre cette attestation.

Zeynouba Tahar.
Tunis le 19 Juin 1972.

Attestation de la Princesse Zeynouba Tahar (fille du Prince Mohammed Tahar de Tunisie) affirmant avoir eu connaissance, en 1939 (donc bien avant qu'il ne soit question de « soucoupes volantes » et des Extra-

Terrestres !) de la « Prophétie du Demi-Dieu ». (Tradition de « Samirza Roucatl Héliohim, le dieu venu des étoiles lointaines ».)

Chapitre Huitième

La prophétie du demi-dieu

Souviens-toi dans les vies futures de ta vie sans fin et tressaille de joie au jour radieux où, de par toute la terre habitée, l'on apprendra qu'un trône d'or massif — celui des demi-dieux — vestige de leur grandeur éteinte, preuve de la lointaine antiquité de l'Homme, a été retiré des fonds de l'océan, car viendra le temps où mes paroles se vérifieront.

En ce temps-là, les océans seront explorés jusqu'en leurs plus secrètes profondeurs accessibles ([55]). Les peuples tireront de leur sein mille richesses et jusqu'à l'eau chaude des bains privés ou publics. Le labeur naîtra dans leurs entrailles liquides ([56]). Des villes immergées seront construites pour abriter une population esclave des besoins et de l'avidité des hommes.

De nouvelles cultures, surprenantes d'abord, dangereuses parfois, avec des croisements dangereux, s'étendront en champs couverts immergés là où ne régissent que des êtres aquatiques. Des véhicules rapides comme l'éclair, pesant comme le noir métal ([57]), sillonneront les vallées des grandes profondeurs, au service des populations sous-marines. La flore donnera des remèdes précieux aux maux nouveaux les plus divers comme les plus cruels. Les malades seront soignés au fond des abîmes où de vastes zones de silence absolu sauveront ceux que tourmentera le délire de l'esprit, intense dans la suite des âges ([58]),

Des fortunes inouïes sortiront du sein des eaux. L'on pillera la Nature contre son gré, avant qu'elle ne décide et l'on en viendra à la menace par le fer pour la possession de mines fabuleuses. La lumière du soleil descendra au plus noir des flots pour éclairer des paysages de cauchemar à l'effrayante beauté. Le monde d'alors connaîtra son destin fabuleux mais bref, fait de drames sans nom, de réalisations démesurées et d'orgueilleuse inconscience.

Le dieu sera violé en sa prodigieuse puissance malgré les distances qui se rapprocheront dans l'espace. Et des cataractes énormes submergeront les

peuples. Cependant, avant que les hommes de demain ne voient s'ouvrir devant eux le gouffre infernal ; avant qu'ils n'entrent eux aussi dans la légende, LES TRACES DES HUMANITES SUPERIEURES ET PREMIERES SERONT RETROUVEES JUSQU'EN LEURS PLUS INFIMES DETAILS, ETUDIES AU GRAND JOUR ([59]).

L'eau, la terre, les montagnes livreront le secret des races antiques et l'histoire d'un monarque unique : Jika, fils des dieux, dont on saura seulement qu'il eut pour emblème une fleur écarlate ([60]), qu'il fut un grand parmi les Grands, paisible, aimé, encensé, *divinisé* par tous les peuples de la Terre, aussi radieux que son humaine beauté. En ce temps-là, cherchez encore, cherchez toujours vers le cœur des océans et des mers, vers le centre de la planète, sous la glace des déserts polaires, sous le sable des terres arides, dans le ventre profond des montagnes, SOUS LES PLUS HAUTES PYRAMIDES DU GLOBE ([61]) ; nul flambeau ne s'éteint tout à fait. Cherchez au plus secret des âges morts ; cherchez avec vos âmes à la lueur de l'esprit.

Les mers, les océans reculeront partout où vous voudrez gagner sur leur empire, livrant sous les pas des hommes un amas d'étranges ruines, les vestiges inattendus d'une humanité à la légende presque voilée, ravagée par diverses mortalités, et les traces nombreuses bien que dénaturées d'un monde déconcertant au passé qui vous sera inconcevable (fin de citation).

Ces textes mystérieux (le poème de Jika et la Prophétie du demi-dieu) incitèrent Lysianne, voilà bien des années, à les soumettre à un grand hebdomadaire intéressé peu ou prou par l'insolite. Faisant allusion à la partie de la Prophétie évoquant la « conquête » des fonds sous-marins par l'homme et à leur exploitation, le rédacteur en chef dudit hebdomadaire lui répondit que « jamais les hommes ne résideraient sous l'eau ; que c'était trop invraisemblable pour être publié ».

Deux décennies plus tard, le commandant Cousteau en France et d'autres à l'étranger, entreprenaient cette conquête, préparant effectivement l'établissement de l'homme dans des habitats sous-marins !

— Si (m'écrivit Lysianne) l'imbécile qui m'a répondu cela, de son bureau de rédaction, avait vu plus loin que le bout de son nez, il aurait sans doute eu le moyen de se vanter, aujourd'hui, d'avoir publié une prophétie qui se vérifie. Or, si ce point est vrai, c'est donc que le reste est vrai ; *c'est donc que le trône des demi-dieux risque d'être découvert au fond d'un océan ?* (fin de citation).

Personnellement, je tiens pour vrais ces documents, pour authentique cette

tradition venu du fond des âges, par le canal de la famille de Lysianne Delsol. Cependant, l'Atlantide ayant été engloutie voici douze millénaires, combien de dizaines, de centaines de mètres de sédiments se sont-ils accumulés sur ses ruines ? Si ce trône d'or se trouvait à Cerné, la capitale atlante, il est à craindre que nous ne le récupérions jamais, sauf un « hasard » qui tiendrait du miracle, lequel n'est pas exclu. Toutefois, si ce trône a été laissé sur l'ancien continent (en Egypte ?) lors de l'exil de Jika, peut-être alors le retrouverons-nous, enseveli dans les ruines d'un temple, lui-même recouvert de terre ou de sable depuis le crépuscule de cette civilisation.

Quant au fameux « Livre d'or » contenant, probablement, l'original de cette antique tradition laissée par les « dieux venus enseigner les hommes », s'il n'a pas été détruit par la satanique Inquisition, peut-être se trouve-t-il dans le *Secretum* du Vatican, donc, inaccessible aux hommes de bonne volonté ! Soustrait à jamais (?) à la quête des néo-ésotéristes amoureux de la Vérité. Combien de vestiges, de documents inestimables ont-ils été ainsi, au cours des deux derniers millénaires, mis au secret pour ralentir l'évolution de l'humanité, pour la maintenir le plus longtemps possible sous la tutelle de l'Eglise Apostolique et Romaine... qui n'aime pas la concurrence et fera l'impossible pour enfouir ces preuves accablantes ?

Pourquoi cet acharnement à propager des contre-vérités ? Pour n'avoir point à reconnaître deux millénaires de mensonges ! Pour n'avoir point à avouer que l'homme reçut à l'origine en enseignement dispensé par DES INSTRUCTEURS, c'est-à-dire des humanoïdes « venus des étoiles lointaines » qu'ils prirent pour des dieux. Ces dieux dont l'Eglise fit des anges, des chérubins (les Kéroubim), après avoir décrété que *Elohim* signifiait Dieu *lors même qu'il s'agit d'un pluriel* !

Qu'un document, qu'une découverte archéologique sensationnelle soit un jour produit par nous, les chercheurs parallèles, les néo-ésotéristes, et toute cette façade de mensonge s'écroulera *et l'Eglise le sait bien* ! Finies les images d'Epinal, ces anges joufflus soufflant dans des trompettes, ce Père Eternel trônant sur les nuages ! Finis les « hors de l'Eglise point de salut » et cette mascarade pompeuse destinée à conditionner dans l'abrutissement ceux qui ont des yeux et des oreilles mais qui ne voient pas et n'entendent pas !

Tout cela balayé, l'Eglise confondue, que restera-t-il ? se lamentera le Terrien moyen. Mais le principal, voyons ! Il restera Dieu, l'Etre Suprême, le Maître de l'Invisible, le Grand Architecte de l'Univers ! Qu'importe le nom que l'on attribue au Grand Tout qui régit notre univers ordonné ? Car enfin, est-ce à

l'édifice religieux, à ses pompes et à ses ors que le croyant adresse (ou devrait adresser) ses prières, ou bien à l'Eternel ? Que le croyant sache une fois pour toutes que, pour l'honnête homme, rejeter les mensonges d'une Eglise ne constitue plus un « crime » passible du bâcher ! Que si Dieu a « placé » des hommes sur la Terre, Il en plaça pareillement sur d'autres mondes, en d'autres systèmes solaires, ainsi que le laissait entendre Jésus en affirmant : *Il y a plusieurs maisons dans la demeure de mon Père et J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie.*

Combien de vérités gênantes ont-elles disparu de la Bible, supprimées purement et simplement des originaux recopiés par les copistes ? Dans son ouvrage *Jésus ou le mortel secret des Templiers* (Ed. Robert Laffont), mon confrère Robert Ambelain démontre à l'évidence les sordides tripatouillages, les amputations, les « corrections » que subirent les textes sacrés, toutes modifications et suppressions destinées à les rendre plus « orthodoxes » aux yeux de Rome ! L'on peut ne pas être d'accord avec Robert Ambelain sur ses conclusions à l'endroit de Jésus, mais l'on ne peut douter un seul instant de ce gâchis perpétré par les Pères de l'Eglise, véritables faussaires des Ecritures !

Car pour ces fossoyeurs de la vérité, il était intolérable que se perpétue l'antique Tradition Solaire, celle de ces Initiateurs, de ces « dieux ailés » venus des étoiles enseigner les hommes ! Ils ont tout fait pour effacer ce fantastique épisode des origines et ont délibérément métamorphosé ces humanoïdes extra-terrestres en « anges » et fait de leur casque une auréole ! Cette image d'Epinal fit fortune et nous la retrouvons dans toute l'iconographie chrétienne... malgré l'interdit : *Tu n'adoreras pas les images !*

Leurs continuateurs, dans cette politique de l'étouffoir, parvinrent à mettre la main sur cet étrange « Livre aux feuilles d'or » développant de façon éloquente le 6^e verset de la Genèse et montrant, schématiquement, certes, ce que firent ces « dieux », ces Instructeurs humanoïdes nés sous un autre soleil. Fort heureusement, le vol de cet inestimable livre

— PARTIE MANQUANTE DE LA BIBLE — ne mit point un terme à la Tradition. Une copie existait, qu'un sage Initié mit sous le boisseau, qu'il transmit à sa descendance, après la disparition de l'original en 1525. Et cette copie, soigneusement conservée, renouvelée lorsqu'elle présentait quelque usure, parvint jusqu'à nous grâce à Lysianne Delsol, descendante actuelle de cet Initié qui trouva refuge chez les musulmans pour échapper aux griffes de la diabolique Inquisition !

Nous devons admirer — avec quelle reconnaissance — cette longue lignée

d'ancêtres, respectueux d'une tradition qu'ils jugeaient peut-être légendaire, mythique, mais qu'ils léguèrent à leur progéniture avec pour consigne de n'y rien changer, de la transcrire telle quelle, dans les siècles des siècles. Car probablement, pour des hommes du Moyen Age (et même pour bien des gens de nos jours encore), ces « dieux ailés » devaient passer pour des personnages de légende. Il fallut attendre cette seconde moitié du XXe siècle pour comprendre que, pour « voler », il n'était pas nécessaire d'être un dieu ni d'avoir des ailes dans le dos : il suffisait d'avoir atteint un niveau technologique rendant possible la construction d'avions, d'abord, d'astronefs ensuite ! Et le niveau astronautique, les Instructeurs l'atteignirent des dizaines de millénaires avant nous : la preuve en est de toutes les traditions de tous les peuples de la Terre qui ont conservé le souvenir de leur arrivée, de leur séjour, de leurs bonnes fortunes auprès des « filles des hommes », lesquelles engendrèrent des métis, ces demi-dieux dont plusieurs d'entre leurs descendants portèrent le nom de Jika !

Un tel « péché de chair » commis par les « filles des hommes » avec les « dieux », les Pères de l'Eglise ne pouvaient le tolérer. A défaut d'effacer cette « infamie », ces castrés mentaux tentèrent d'en supprimer la trace. En pure perte puisque, finalement, nous redécouvrons cette vérité. Quant à nous, les chercheurs marginaux, les néo-ésotéristes (nous fondant sur une néo-herméneutique logique), nous avons l'intime conviction que ces dieux REVIENDRONT ! ([\[62\]](#)).

Mais réfléchissons un instant à la mission de ces « Célestes » et posons-nous ces questions : se peut-il qu'une chaîne ininterrompue d'Initiés, au cours des âges, aient conservé tout ou partie de leur enseignement ? Depuis leur départ de la Terre, ces « Célestes » ont-ils fait de nouvelles apparitions (plus discrètes) pour apporter d'autres « révélations », pour donner de nouveaux coups de pouce à notre évolution ?

Nous croyons pouvoir « oser » une réponse affirmative et évoquer alors ces « Etres de lumière » ayant eu des contacts avec certains esprits supérieurs, au Moyen Age et à la Renaissance, ainsi que l'expose Jacques Bergier dans son étonnant ouvrage : *Les Extra-Terrestres dans l'Histoire* (Ed. J'ai lu). Ces humanoïdes au corps rayonnant de la lumière (champ de force protecteur ?), visitèrent, entre autres, Facius Cardan (père de Jérôme Cardan), Cyrano de Bergerac, le Comte de Gabalis ([\[63\]](#)) et on les signala un peu partout dans le monde, révélant certains secrets à ceux qu'ils jugèrent capables de les recevoir avec profit.

— Après avoir fait des apparitions au début de l'ère chrétienne, écrit Bergier, les « démons lumineux » surgissent avec les premières manifestations de la franc-maçonnerie, dès le XIII^e et le XIV^e siècles. C'est à cause d'eux que les francs-maçons se font appeler « les fils de la lumière » (...). En 1823, le Dr Georges Oliver, historien de la franc-maçonnerie, écrira : « L'ancienne tradition maçonnique — et j'ai de bonnes raisons pour être de cette opinion — dit que notre science secrète existait avant la création de ce globe terrestre *et qu'elle était largement répandue à travers d'autres systèmes solaires* » ([64]) (...). « Qu'il y ait des rapports entre la maçonnerie et des « créatures de lumière » venues pour enseigner, poursuit Bergier, cela paraît certain. Mais il n'est pas soutenable qu'on puisse en déduire que la maçonnerie prolonge la tradition des « gardiens du ciel » (fin de citation).

Et là, Jacques Bergier a parfaitement raison. La notion maçonnique de la « Parole Perdue » — en tant que *Science Perdue* — dénote bien que l'héritage initiatique est *partiel*, non intégral. La totalité de cet héritage ne nous est point parvenue, mais nous constatons l'universalité d'un étrange fond commun, traditionaliste et symbolique, dans lequel les peuples (de la Terre et d'autres espèces intra-galactiques sans doute) ont puisé pour édifier leur protohistoire et leur mythologie. (« *Je porte le secret des mondes* », déclare Jika). Cette « Science Perdue » a laissé des traces (rémanences subconscientes, confuses au stade collectif) sous forme de légende, de traditions, qu'un ésotérisme abstrait, une symbolique accessible aux seuls initiés, cachent au profane. Cette Connaissance-Mère oubliée, les Francs-Maçons des Loges Bleues (celles des trois premiers degrés, mais à partir du troisième notamment) y font allusion symboliquement en évoquant la « Parole Perdue » associée à l'enseignement d'Hiram, le maître architecte du Temple de Salomon.

Bien que fidèle à la Tradition et au symbolisme (ce qui est tout à son honneur, car l'on ne peut en dire autant de telle autre obédience maçonnique), la Grande Loge de France ne prétend pas, effectivement, « prolonger la tradition des gardiens du ciel ». Cela parce que, à l'instar d'autres sociétés initiatiques, *elle a oublié les sources originelles de la tradition des Fils de la Lumière, ces Instructeurs venus d'ailleurs dont font mention les textes sacrés de tous les peuples* ! Ce n'est point là un reproche, mais une constatation ; en maçonnerie (comme en d'autres sociétés initiatiques), il appartient donc aux Frères — s'ils ont la faveur d'être sensitifs et néo-ésotéristes — d'entreprendre, individuellement, leur propre quête pour remonter aux « dieux » ; ces humanoïdes qui « connurent » les filles des hommes et engendrèrent les demi-

dieux, premiers héritiers d'un enseignement dispensé par leurs pères *venus du ciel*.

Des Francs-Maçons eurent-ils accès, jadis, à cette « source X » ? Il semble bien que l'on puisse répondre par l'affirmative en citant de nouveau l'ami Bergier (*op. cit.*, p. 134) :

— Le grand maître de la première loge franc-maçonne de Londres, Jean Théophile Désaguliers, français d'origine et inventeur d'un canon tirant vingt-trois coups à la minute, mathématicien et savant, paraît annoncer l'apparition de la source X. Son livre, paru en 1723, sur l'histoire et les doctrines de la franc-maçonnerie, insiste sur l'importance des mathématiques *et prédit le prochain avènement d'un savoir universel apporté de l'extérieur du monde* » (fin de citation).

Désaguliers, ce maçon illustre, cet inventeur, était un homme secret et, par voie de conséquence, l'on sait peu de chose de lui, sinon qu'il fut l'ami de Newton et qu'il l'aïda dans ses derniers travaux. Newton, homme exceptionnel s'il en fut, qui disait : « Si je suis monté si haut, c'est parce que j'étais sur les épaules de géants. » Faisait-il, en cela, simplement référence aux penseurs et chercheurs qui le précédèrent *ou bien était-ce une allusion voilée à une lignée occulte d'Initiés* ?

Si nous optons pour la seconde proposition de cette alternative, Désaguliers aurait été, alors, l'un des maillons de la chaîne, détenteur d'une parcelle du « savoir caché », de la Science Perdue qui, dès lors, lui aurait permis de prédire « le prochain avènement d'un savoir universel apporté de l'extérieur du monde » !

Essayons nous aussi (et très modestement !) de nous « hausser sur les épaules des géants » et formulons encore une hypothèse. Tous les symboles initiatiques (maçonniques, rosicruciens, templiers, etc...) sont éternels, universels et leur origine se perd dans la nuit des temps. Il est logique de penser que ces symboles (dont le sens originel est oublié, pour nombre d'entre eux), *ont été apportés par les Instructeurs*. Ceux-ci les confièrent en dépôt à des humains triés sur le volet, sélectionnés (conditionnés, peut-être) pour qu'ils fussent transmis par-delà le temps et l'espace jusqu'à nous. A nous qui, éclairés par la technologie du xx^e siècle, devrions pouvoir les comprendre, les interpréter par le truchement d'un néo-ésotérisme nécessaire à leur décryptage.

Il est aussi curieux de noter combien la tradition multimillénaire de Jika contient d'analogies — sur le plan symbolique et , initiatique — avec la terminologie maçonnique. Quelques exemples :

Jika : la sœur d'Atna (morte) est retournée au sein de l'Eternelle Lumière.

F M — Mourir = Passer, retourner à l'Orient Eternel.

Jika : fréquentes allusions à « mes parvis », à « maître parmi les maîtres », à la « loi du trinitaire », aux « Fils de la Lumière ».

Ces formulations ésotériques se retrouvent en Franc-Maçonnerie et dénotent une source traditionnelle commune. La Science Perdue nous viendrait donc bien de ce que les anciens ont appelé « les dieux » et que certains ésotéristes appellent : les Supérieurs Inconnus. Mais ces dieux, après avoir semé, ne reviendront-ils pas voir ce qu'est devenu leur champ ? *N'approchons-nous pas du temps de la moisson* ? Ces Instructeurs humanoïdes, habiles à manipuler les symboles, détenteurs d'un savoir prodigieux, n'appartiennent-ils pas, eux-mêmes, à un Ordre Initiatique Supérieur d'origine cosmique ? Sorte de super-Franc-Maçonnerie d'où découleraient — indirectement — nos sociétés secrètes bénéfiques, nos sociétés initiatiques œuvrant pour le perfectionnement de l'Homme et pour le bien de l'humanité... à la Gloire du Grand Architecte de l'Univers ?

Héritiers indirects de cette tradition riche de secrets occultes, les Francs-Maçons seraient alors réellement les « Fils de la Lumière » qui préparent (peut-être en l'ignorant, même au 33^e degré) le retour des « Fils des Dieux » !

Las, nous ne savons ni lire ni écrire, mais seulement épeler...

Soit, rêvons un peu... Si, dans le futur, un « Maître » se présentait « parmi les maîtres », à la porte du Temple, ne serait-il pas apte (mieux que quiconque, parmi les Frères) à répondre au « tuileur » pour se faire reconnaître ? Et les Frères, du Premier Degré au Sérénissime Grand Maître, ne devraient-ils point, alors — en fidèles Apprentis — se tourner vers la Lumière d'un Orient qui n'est pas de ce monde ?

Hypothèses que tout cela ? *Chi lo sa* ? Gageons cependant que la rencontre de ces Instructeurs nous réservera bien des surprises ; car cette rencontre, nous pouvons tenir pour certain qu'elle aura lieu un jour. Ici, sur la Terre, ou au gré de nos randonnées spatiales à venir.

Certes, dignes successeurs matérialistes des Pères de l'Eglise, nombre de savants (?) s'efforcent, depuis 1947, d'étouffer la vérité concernant les astronefs (populairement surnommées « soucoupes volantes »), que pilotent des êtres « venus des étoiles lointaines ».

Toutefois, ces humanoïdes, nous ne les prendrons plus pour des dieux mais pour des frères, ou des cousins, rendant visite aux descendants des rejetons de leurs pères, les « dieux » et les « demi-dieux » !

Oui, je suis persuadé que cette Tradition Solaire des descendants de Samirza

Roucatl Héliohim constitue l'une des parties manquantes de la Bible et cela présente pour nous, humains, un événement fantastique, fabuleux de conséquences. Le jour où ces « Célestes » renoueront avec nous, la liste sera longue des comptes qu'il faudra demander aux responsables de la scandaleuse conjuration du silence, qu'ils appartenissent à l'Eglise ou à la Science. Car il sera alors inadmissible de tolérer plus longtemps cette politique de l'étouffoir. Je ne l'ignore pas : d'ici là, bien des dangers nous guetteront, nous, les « marginaux », les empêcheurs de danser en rond au bal des cagots et les ultra-rationalistes. Mais qu'ils réfléchissent avant de manier le bâton, ce qu'ils peuvent encore faire en bénéficiant de l'ignorance générale entretenue par leurs soins ; qu'ils réfléchissent mûrement car il pourrait y avoir des retours de flammes ! Le temps n'est plus où nous n'étions qu'une poignée de « fous » à nous battre pour faire triompher la vérité : Marc Thirouin, Aimé Michel et votre serviteur. D'autres « fous » sont venus grossir nos rangs : Robert Charroux et Jean Sendy (qui, d'ailleurs, ne « croient » pas aux soucoupes volantes *actuelles* !), Charles Garreau, Guy Tarade, Henry Durrant, sans compter nos amis étrangers : Peter Kolosimo, Léo Talamonti, Eric von Daniken, Andrew Tomas et bien d'autres. Que l'un de nous soit « muselé » ou « accidenté » (cela s'est vu !) et tous les autres feront front, se déchaîneront pour secouer l'apathie de la « minorité silencieuse » ! Et puis, un jour viendra, enfin, où nos confrères journalistes seront de plus en plus nombreux à réaliser que, depuis 25 ans, les savantasses les prennent pour des imbéciles (et à travers eux leurs lecteurs), en leur contant des histoires de ballons sondes ([\[65\]](#)), d'impuretés à la surface du globe oculaire ou de symboles refoulement sexuel. Dame, voir un cigare volant, cela présuppose des pensées coupables, de l'avis de certains psychiatres... qui feraient bien d'aller se défouler ailleurs !

La censure jouera encore, à la radio, à la T.V., dans la presse ; des savants de cabinet, bien en place, tordront encore le cou de leurs confrères qui ne pensent plus comme eux ; des pressions seront exercées, des menaces proférées, mais la Vérité, désormais, est en marche. Durant les années et les décades à venir, de plus en plus nombreux, d'honnêtes savants auront le courage de se battre eux aussi pour « contester » l'orthodoxie soi-disant scientifique qui, stupidement, décrète impossible la réalité des O.V.N.I., le séjour de pseudo-dieux sur la Terre dans l'antiquité, la notion du subespace et des vitesses supra-luminiques rendant seules praticables les voyages interstellaires.

Aux U.S.A., l'un de ces savants courageux s'est jeté dans la mêlée, a accusé (preuves en main) les pontifes d'avoir trafiqué les données du problème,

escamoté les faits gênants, dénaturé les rapports les plus probants relatifs aux O.V.N.I. J'ai nommé le professeur James McDonald de l'Université de l'Arizona (malheureusement mort en 1971), auteur d'un petit livre particulièrement détonnant : *Objets Volants Non identifiés, le plus grand problème scientifique de notre temps ?* », publié sous l'égide du G.E.P.A., 69, rue de la Tombe-Issoire, Paris (14^e).

Tous les savants (à commencer par les astronomes) devraient lire cet opuscule dense de 85 pages. Si celui-ci les laisse indifférents, qu'ils le jettent et continuent à pérorer *et plus dure sera leur chute !* Si, au contraire, ils sont troublés, conscients d'avoir été bernés par les théories sacro-saintes des pontifes, alors, qu'ils n'hésitent point à prendre contact avec nous, les « illuminés », les « soucoupistes » ! Personnellement, je m'engage à respecter leur plus strict anonymat afin que nul ne puisse nuire à leur carrière. Ils n'auront pas à assister à des réunions publiques et n'auront pas davantage besoin de se « découvrir » dans la lettre qu'ils pourront m'adresser. Leurs nom, adresse, numéro de téléphone suffiront sur un humble feuillet de papier glissé dans une enveloppe avec, simplement, dans un angle, un signe, un numéro et un symbole de leur choix, *qu'ils devront présenter à celui (porteur du même code) qui prendra contact avec eux.* C'est tout... et c'est peu compromettant !

Pour en terminer, avec cette longue digression faisant suite à la divulgation de cet extraordinaire récit de Samirza Roucatl Hélio Him, une anecdote. Le 13 mai 1972, à la Société d'Etudes Psychiques de Marseille, j'eus le plaisir de rencontrer Lucienne Lemarié, voyante, médium psychomètre venue de Paris présenter une conférence. De nombreuses personnes de l'auditoire obtinrent, sur photographies de parents vivants ou décédés, certaines voyances assez impressionnantes.

A l'issue de cette séance, en présence de Colette Tiret ([\[66\]](#)), de Pierre Baylac (Président de la Société d'Etudes Psychiques de Marseille) et du public, je donnai à Lucienne Lemarié un banal cahier d'écolier, rouge, maintenu fermé par un élastique, en déclarant simplement qu'il s'agissait d'un document important. Lucienne Lemarié le prit en main, le palpa, se concentra quelques instant et prononça cette analyse psychométrique :

— Je pense à des fouilles archéologiques devant mettre à jour quelque chose... quelque chose de capital. Il doit y être question du Pérou, de l'Egypte... Ce sera long, difficile ; il y aura des démarches administratives mais cela aboutira... (Lucienne Lemarié, peu à peu, hésitait sur le terme qu'elle voulait employer.) Le mot est peut-être fort mais je... *je crois que cela intéresse*

l'humanité tout entière. Cela est éclatant... Cela brille comme le soleil... Oui, je pense au soleil... (fin de citation).

Evidemment, l'on aura compris que ce cahier était celui de la Tradition de Samirza Roucatl Héliohim. Et à travers les clichés de voyance obtenus par ce médium psychomètre, l'on aura également compris à quel point cette voyance cernait de près la vérité ! Bien sûr, l'archéologie jouera un rôle dans la recherche des vestiges laissés par « les dieux » ; bien sûr il y aura des « démarches », administratives et autres ; bien sûr que la reconstitution d'une partie capitale de la Bible intéresse l'humanité tout entière. Bien sûr, enfin, Lucienne Lemarié avait raison de penser au soleil ; d'une part à cause de la Tradition Solaire, d'autre part à cause du nom DELSOL : DU SOLEIL !

Le « hasard » ! s'exclamera le sceptique. D'ailleurs, nulle part, dans ce poème non plus que dans la prophétie du demi-dieu, il n'est question du Pérou ni de l'Egypte. C'est vrai, mais il y est question des pyramides que l'on trouve dans ces deux pays. De plus, j'avais glissé dans ce cahier une gravure confiée par Lysianne Delsol (qu'elle-même avait trouvé dans la copie dont elle avait hérité), gravure représentant une fresque figurant les quatre fils d'Horus devant le dieu Osiris ([\[67\]](#)), ces petits génies *d'origine solaire*, désignant aussi les constellations chargées de maintenir les portes du ciel ; ces génies qui aidaient le roi-mort dans son ascension céleste, soit en tenant l'échelle à laquelle il grimpait, soit en amenant la barque pour qu'il y prenne place (cf. *Histoire générale des religions*, tome « Les primitifs, l'ancien orient », Librairie Aristide Quillet).

En conclusion, comment ne rendrais-je point grâce au Maître de l'Invisible de m'avoir permis — par ma quête incessante du paranormal — de rencontrer un jour Lysianne Delsol, laquelle me remit cette fantastique tradition échappée aux sbires de l'inquisition pour être, aujourd'hui, rendue enfin publique ?

Le hasard n'y est pour rien. Nous sommes *agis*, nous sommes des instruments et je suis tout à fait d'accord avec Guy Tarade qui (dans *Soucoupes volantes et civilisations d'outre-espace*, Ed. J'ai lu) écrit :

— Les auteurs (Guy fait allusion ici aux auteurs d'anticipation) sont en quelque sorte les « médiums » et les interprètes de forces cachées qui cherchent à communiquer avec nous par des systèmes qui ne tombent pas sous nos sens habituels » (fin de citation).

Oui, nous sommes « agis » et j'en ai eu la preuve en rencontrant un homme qui, depuis bien des années, « reçoit » des messages *techniques* (en état d'éveil) qui lui permirent de réaliser certaines inventions, ainsi que je l'exposerai dans un autre ouvrage.

De quelques manifestations du « surnaturel »

Vers 1960, il m'a été donné d'enquêter, à Marseille, chez une jeune femme, secrétaire d'une administration, vivant avec sa mère en plein centre de la ville. Ces deux dames respectables, fort étrangères au « surnaturel » et d'ailleurs incrédules envers ses manifestations, nous les appellerons Durand. Rentrant de son travail vers midi un quart, Jeanne Durand, comme chaque jour, retrouva sa mère occupée à préparer le déjeuner. Et comme chaque jour, la jeune femme ôta son manteau pour le suspendre dans la penderie. Là, une fort désagréable surprise l'attendait : la quasi totalité de ses effets (robes, tailleurs, manteaux) étaient tailladés de haut en bas à coups de rasoir ou de ciseaux !

Attirée par son cri de stupéfaction, sa mère demeura bouche bée devant le « carnage » : on eût dit qu'un vandale avait pris un plaisir sadique à couper à grands coups les vêtements, cela avec la régularité d'une lame de rasoir tranchant le tissu bien tendu ! Vivant seules et recevant fort peu, les deux dames ne pouvaient s'expliquer cet acte de vandalisme. Une plainte fut déposée et les effets ainsi malmenés soumis à un examen de laboratoire. Le résultat me laissa rêveur : « apparemment, ces vêtements avaient été attaqués par des vapeurs de chlore » ! Est-il besoin de souligner le caractère erroné de cette explication ? Si du chlore s'était infiltré dans cet appartement, il ne fait aucun doute que les vapeurs corrosives auraient attaqué *aussi* les rideaux, les nappes, les serviettes, la lingerie, sans oublier l'irritante odeur que même un nez bouché n'aurait pas pu ne pas sentir ! Or, rien de semblable ne fut constaté. Au surplus, un gaz, des émanations d'acides, n'auraient pu en aucune manière agir de la sorte sur les tissus, les taillader en estafilades bien régulières.

Consultons un autre témoignage assorti, lui, d'un phénomène de voyance. Témoignage émanant de Mme A.F., demeurant à La Ciotat (Bouches-du-Rhône). A l'âge de sept ans, Mme F. assista plusieurs fois à une étrange apparition : dans sa chambre se formait un nuage épais, gris foncé et ovale qui, peu à peu, se métamorphosait en un personnage portant tunique et jupe orange. Son visage était très maigre et jaune, ses yeux obliques, son nez effilé, sa bouche étroite et sans lèvres. Ses mouvements étaient extraordinairement rapides (comme exécutés à un rythme temporel différent du nôtre, accéléré). L'apparition écrivait en lettres fines sur un tableau noir, d'une écriture qui paraissait fort ancienne. Avant de disparaître, l'entité s'approchait, auréolée d'une vive lumière blanche.

Le mystérieux personnage écrivait les grandes lignes de la vie que connaîtrait la fillette, laquelle, en ce jeune âge, ne comprit pas très bien tout cela. Vers sa quinzième année, pourtant, elle fit un rêve qui devait, partiellement, lui donner la clé de ce qu'elle allait vivre. L'essentiel y figurait : son mariage à venir, certains ennuis imputables au comportement injuste de ses parents, la mort de son futur époux (qu'elle ne connaissait pas encore), à la date exacte où celui-ci devait décéder. TOUT SE PASSA CONFORMEMENT A SON REVE PREMONITOIRE ([\[68\]](#)).

Peu après la disparition de son mari, Mme F. entendit des raps, des coups sourds et d'autres, plus étranges, qui semblaient « s'étaler » en ondes, en vibrations curieusement modulées.

Affectée par toutes ses épreuves, Mme F. tomba malade, se demandant si ces phénomènes n'étaient pas le fruit de son imagination déréglée. Son médecin l'adressa à un psychothérapeute qui la traita... avec désinvolture ! En proie à une angoisse croissante, Mme F. se replia sur elle-même, n'osa plus confier à quiconque ses « phantasmes ». Car, ignorant tout des phénomènes paranormaux, cette dame finissait pas s'imaginer qu'elle sombrerait dans la folie ! Et un soir, Mme F. écouta à la radio l'une de mes émissions *Les carrefours de l'étrange*. Stupéfaite, elle apprit ainsi qu'elle n'était point la seule à vivre d'aussi singuliers événements. D'autres personnes, parfaitement saines d'esprit, percevaient des bruits mystérieux, voyaient des objets se déplacer tout seuls, constataient parfois des manifestations lumineuses, olfactives, voire, des apparitions, des matérialisations.

Mais alors, raisonna-t-elle, je ne suis pas folle ! Mme F. m'écrivit ; nous correspondîmes durant quelques mois et je lui rendis visite. Je la rassurai et lui conseillai la lecture de certains ouvrages documentaires (par exemple *Les certitudes irrationnelles*, Dr Gué-not. Encyc. Planète, *Peut-on expliquer l'inexplicable ?*, Andrew McKenzie, Presses de la Cité) et les mois passant, les angoisses, l'inquiétude qui minaient cette dame disparurent.

Loin de moi l'idée de jouer les « sauveurs » ! Ce n'est pas moi qui lui ai permis de vaincre ses tourments mais *les faits*, irrécusables, réels, vécus par d'autres personnes et reconstitués sur les ondes ; ces faits qui lui prouvaient leur réalité *objective* et non point subjective ! Il est bien regrettable que Mme F. n'ait pas rencontré un psychiatre parfaitement au courant des phénomènes parapsychiques, lequel aurait pu alors non pas la « traiter » (Mme F. étant tout à fait saine d'esprit), mais lui expliquer, comme je le fis, que certaines personnes, douées à leur insu de facultés supranormales, voient, perçoivent tels ou tels

phénomènes REELS que d'autres peuvent fort bien ne point voir. Sans parler des ultra-rationalistes qui, eux, se bornent à les nier en bloc ! Position confortable qui dispense de réfléchir et d'expliquer !

Présence de l'invisible

« L'incident » suivant, qui remonte à 1944, eut lieu dans une petite ville proche de la frontière algéro-marocaine. Aux abords de cette ville, des chalets confortables avaient été construits, formant un village où vivaient les familles des militaires, les uns au combat, les autres en permission. Mme Dupont (je respecte ainsi son anonymat), épouse d'un officier et sa fille Marthe, âgée de 18 ans, occupent l'un de ces chalets. Vers 19 h, toutes deux s'affairent à préparer le dîner dans l'attente de leurs invités : un officier (baptisons-le Garcin) et son épouse.

Le rôti au four, Mme Dupont conseille à Marthe d'aller s'habiller pour le dîner. La jeune fille grimpe au premier étage et, bientôt, sa mère l'entend bougonner car elle ne parvient pas à trouver sa jupe à carreaux. Après une réflexion sur son étourderie, Mme Dupont rappelle à Marthe que la jupe est toujours à sa place habituelle, dans l'armoire, sur la plus haute étagère de gauche. Et la jeune fille de protester : c'est bien là, effectivement, qu'elle a cherché, mais la jupe ne s'y trouve pas ; non plus qu'ailleurs. Marthe se résoud donc à mettre une robe et se rend à la salle de bain pour donner une dernière touche à son maquillage.

Sa mère lui rappelant l'heure tardive, Marthe, dans sa hâte, fait tomber son tube de rouge à lèvres qui roule sous la baignoire. La jeune fille se baisse, le ramasse et aperçoit alors, sous la baignoire, sa jupe à carreaux ! Mais dans quel état : roulée en boule, déchirée, lacérée, en lambeaux ! (Ce qui nous rappelle l'incident analogue survenu chez cette dame de Marseille, dont on prétendit que ses vêtements lacérés avaient été « attaqués » par des vapeurs de chlore !).

Aux cris indignés de sa fille, Mme Dupont monte la rejoindre et constate les faits, médusée. Toutes deux se regardent ; la stupeur a fait place à l'angoisse car cet incident n'est pas le premier du genre. Depuis un certain temps déjà, des vêtements disparaissent, que l'on finit par retrouver dans des endroits invraisemblables et invariablement en charpie, découpés, tailladés ! Qui peut bien être le coupable ? Toutes deux vivent seules dans ce chalet, avec leur jeune bonne musulmane (convertie au catholicisme), une brave fille parfaitement incapable de commettre de tels méfaits.

Une autre fois, c'est une porte fermée qui s'ouvre toute seule, sous les yeux ahuris de la mère et de la fille. Là encore, la bonne n'est pour rien dans ces manifestations.

Mais revenons à ce soir-là, au moment où le capitaine Garcin et son épouse viennent d'arriver. A cette dernière, Mme Dupont a fait récemment ses confidences relatives aux phénomènes inexplicables qui se produisent sous son toit. Mme Garcin en a été impressionnée mais son mari, rationaliste et « gardant les pieds sur terre », s'est borné à hausser les épaules quand sa femme lui a rapporté les dires de son amie.

Les nouveaux venus sont accueillis par leurs hôtes et le capitaine accroche son képi à la patère, à droite de l'entrée. Marthe les invite à pénétrer dans le living mais, soudain, son visage exprime la frayeur et elle ne peut retenir un cri. Suivant son regard, l'officier tourne vivement la tête et se fige dans un sursaut : le képi qu'il vient à l'instant de poser sur la patère *s'est envolé en voltige vers la terrasse !* Interloqué, l'officier court après son képi et le récupère, d'autant plus sidéré qu'il n'y a pas un souffle de vent et pas davantage de courant d'air, dans ce chalet !

Très impressionné par ce phénomène qui ne cadre guère avec ses concepts positifs, il observe tour à tour Mme Dupont et sa fille, s'interrogeant : se pourrait-il qu'il y eût quelque vérité dans les histoires « invraisemblables » qu'elles ont rapportées à sa femme ? Comprenant la signification de son attitude, l'hôtesse croit devoir déclarer :

— C'est comme cela depuis des mois, capitaine. Des chapeaux s'envolent, des vêtements disparaissent et nous les retrouvons lacérés, découpés comme avec un rasoir, inutilisables ! Les portes, parfois, s'ouvrent toutes seules en grinçant ; les poignées tournent, saisies par des mains... invisibles !

Laissant à Marthe le soin de servir l'anisette, Mme Dupont retourne à ses fourneaux et, peu après, ses hôtes l'entendent pousser un cri. Inquiets, tous se précipitent et trouvent Mme Dupont hébétée, l'index pointé vers la terrasse de la cuisine : là, sur le sol, ils aperçoivent le plat du rôti mais ne comprennent pas la raison de ce cri de frayeur.

— Mais regardez donc sur la terrasse, capitaine ! insiste Mme Dupont, très pâle.

— C'est ce que je fais, chère amie, mais je ne vois rien d'autre que ce plat que vous avez — je ne sais pourquoi — déposé sur le sol.

— Ce plat, capitaine, *je ne l'ai jamais sorti du four !* Il y a une minute, j'ai entendu un léger bruit, bizarre, indéfinissable. Je me suis retournée et j'ai vu

alors ce plat *voltiger dans la cuisine et aller se poser là où il se trouve à présent !*

Interloqués, tous gagnent la terrasse et font alors une constatation non moins ahurissante : le rôti est à demi *dévoré* ! Devant l'expression dubitative du capitaine Garcin, Mme Dupont s'empresse de préciser :

— C'est d'autant plus inexplicable que *le rôti n'a pas été sorti du plat !* Voyez : pas une goutte de sauce n'est répandue sur le sol. Au reste, il est encore brûlant. Il n'y a pas de chat, pas de chien ici, et les singes qui font du tapage, dans les cèdres du parc, n'ont pas abandonné leurs branches. Personne n'a donc pu approcher ce rôti ; néanmoins, des crocs l'ont déchiqueté ! Quelqu'un l'a à moitié dévoré. Mais quelqu'un d'invisible, aussi farfelu que cela puisse paraître !

Devant le caractère démentiel de cet incident, Mme Dupont fit appel au commissaire de police qui, ami de son époux, s'empressa de se présenter chez elle. Les Garcin confirmèrent les dires de leur hôtesse. Sceptique, le commissaire invoqua la possibilité d'une farce, d'un mauvais plaisant cherchant sans doute à s'amuser à ses dépens. Mme Dupont s'insurgea contre cette hypothèse, ce à quoi le policier répondit :

— Comme je ne crois guère (et même pas du tout !) aux fantômes, affamés ou non, je vais vous demander de refaire, dans un moment, l'expérience devant moi. Avez-vous un morceau de viande que vous puissiez mettre au four ?

Oui. Un gigot paré est dans le réfrigérateur, en prévision du déjeuner du lendemain. Le commissaire prie alors Mme Dupont de l'attendre un moment et il revient muni d'une sacoche. Sur son ordre, le plat du gigot est mis au four et Mme Dupont allume la rampe du brûleur à gaz. Cela fait, contrôlé, le commissaire ferme lui-même la porte de la cuisinière et appose sur celle-ci des scellés. Après quoi, tout le monde attend en bavardant dans la cuisine. Le policier plaisante sur le prétendu fantôme pique-assiette qui (il n'en doute point) n'aura pas l'impudence de récidiver sous son nez. D'ailleurs, tous les témoins de l'expérience gardent les yeux sur la porte du four et ses scellés.

Trois quarts d'heure s'écoulent et Mme Dupont remarque, inquiète :

— Est-ce que vous sentez quelque chose, commissaire ?

— Rien du tout. Mme Dupont. Les fantômes auraient-ils une odeur ? rit-il.

— Je l'ignore. En tout cas, nous devrions commencer à sentir le fumet du gigot en train de rôtir. Or, nous ne sentons rien !

Le policier fronce les sourcils : de fait, il ne perçoit aucune odeur de cuisson dans la cuisine, et tous commencent à se poser des questions, mal à l'aise.

— C'est ridicule ! grommelle le commissaire. Nous n'avons pas quitté des

yeux la porte du four et, vous le constatez avec moi, les scellés n'ont pas bougé.

— D'accord, admet le capitaine Garcin, mais vous pourriez tout de même ôter les scellés et jeter un coup d'œil dans le four, afin de savoir pourquoi le gigot ne cuit pas ?

A contrecœur, le policier arrache les scellés et les témoins poussent alors une exclamation d'incrédulité : *le four est vide !* Lentement, avec une appréhension bien compréhensible, les têtes se tournent vers la terrasse. Marthe, elle, se précipite et reste clouée sur le pas de la porte : là, sur la terrasse, trône le plat du gigot ! Cru, mais à demi dévoré !

— Alors, commissaire ? questionne Mme Dupont. Vous avez vu, constaté avec nous ce phénomène extraordinaire. Comment un mauvais plaisant aurait-il pu, sous nos yeux, retirer ce plat du four sans briser les scellés de la porte ?

— Tout cela dépasse mon entendement, avoue-t-il. J'ai l'habitude d'arrêter les malfaiteurs... mais pas ce genre de manifestations surnaturelles ! Si vous êtes croyante, je ne vois qu'une possibilité — sans garantie, d'ailleurs : adressez-vous à un prêtre exorciste !

Excédée par ces manifestations intempestives, Mme Dupont dut se résoudre à suivre ce conseil. Ce ne fut point un prêtre qui répondit à son appel mais l'évêque en personne, accompagné d'un père franciscain, ami de la famille Dupont. Sitôt sur le seuil de la maison « hantée », *l'évêque reçut en pleine figure une volée de pommes de terre* venues Dieu (ou le diable) sait d'où ! Naturellement, il est facile de rire d'une situation aussi cocasse, mais cela ne change rien à la véracité de ces phénomènes, lesquels cessèrent après la séance d'exorcisme.

Pour tenter de les expliquer, l'on invoqua l'influence d'un marabout ([\[69\]](#)) voulant peut-être punir (en usant de magie noire) la jeune bonne musulmane qui s'était convertie au catholicisme. Je veux bien. Toutefois, comment expliquer cette étrange manipulation de l'espace et du temps, mais aussi de la matière, que constitue ce tour de force : retirer d'un four clos par des scellés un plat et le *téléporter* au-dehors sans briser ces scellés ? Télékinésie, dématérialisation et rematérialisation ? Sont-ce là des facéties imputables à un être vivant dans un univers parallèle, pour lequel la matière de notre univers n'offrirait pas plus de consistance qu'un nuage ténu de fumée ? Mais en ce cas, comment un tel être pourrait-il saisir entre ses mains (?) *un objet immatériel pour lui et matériel pour nous* ?

Répondre à cette question serait, peut-être aussi, répondre aux innombrables questions que soulèvent les phénomènes de hantise, les apparitions de fantômes,

les cas de *poltergeist* et autres déplacements d'objets, les portes qui s'ouvrent toutes seules ! ([\[70\]](#)).

Pierre Meslat, le prodigieux médium d'Epernay

C'est à la revue *L'Ere d'Aquarius* (qui dans ses numéros 2 et 3 lui consacra un article, sous la signature de Daniel Réju) que je dois la chance d'avoir rencontré Pierre Meslat. En 1971, donc, au cours de notre « tour de France de l'insolite », ma femme et moi nous arrê tâmes à Epernay, 3, rue de l'Abattoir, chez ce médium réputé extraordinaire. Imaginez, dans un immeuble vétusté, un deux pièces misérable : dans la chambre vivent, entassés, Pierre Meslat, son épouse Marie-Jeanne... et leur cinq enfants ! Dans la seconde pièce de 2 m sur 3 (voir illustration n° 13), une table, un fauteuil qui n'en peut plus, une chaise, des caisses, des piles de dossiers et, aux murs, des coupures de presse consacrées à ce médium et aux prodiges qu'il a déjà accomplis.

D'entrée, ce taudis où Pierre et sa famille sont réduits à vivre vous serre le cœur ! Il est des voyants plus ou moins sérieux qui tiennent cabinet dans les quartiers huppés de la capitale, qui reçoivent une clientèle de snobs, de belles dames et de beaux messieurs souvent préoccupés par le grave problème de savoir si Médor (perdu avec collier) sera bientôt retrouvé, si l'élue (extraconjugale) ou l'élû de leur cœur tombera prochainement en pâmoison dans leurs bras avant de tomber dans leur lit. Soit, il faut de tout pour faire un monde et si de petits malins soutirent de l'argent aux gogos fortunés, tant mieux pour eux, encore que je réprouve cette façon d'agir dans la mesure où elle discrédite les voyants authentiques. Mais là n'est pas notre propos.

Pierre Meslat, 35/37 ans peut-être, est très maigre ; son visage est marqué par les terribles épreuves, par les monstrueuses injustices qu'il a dû subir. Ses yeux reflètent toute la bonté du monde lorsqu'il est ému par la détresse de quelqu'un. Et quand je dis « du monde », j'exclus évidemment bien des canailles dont je pourrais citer les noms... Les choses (et la LOI !) étant ce qu'elles sont, je m'en garderai bien !

Commençons donc par le début. Mobilisé, Pierre Meslat, durant les événements d'Algérie, fut envoyé en Afrique du Nord. Le soir, quand il montait la garde avec d'autres militaires, ceux-ci se plaignaient de « voir des formes blanches » dans leur entourage, qu'ils prenaient illico pour des fellahgas *dont ils entendaient les pas*. Invariablement, les recherches demeuraient vaines : point de « félouzes » dans le secteur. Pierre Meslat haussait les épaules *car, lui n'avait*

rien vu, rien entendu de suspect.

A cette époque, Pierre ignorait tout des phénomènes paranormaux et ne s'en souciait aucunement ; il ne soupçonnait pas davantage les dons extraordinaires qui sommeillaient en lui. Quelque chose, pourtant, depuis sa prime enfance, lui disait qu'il ne serait pas comme les autres ; que, plus tard, il « passerait à la radio, à la télé, dans les journaux » (ce sont ses propres paroles ; en écrivant ceci, je réécoute sur mon magnétophone notre entretien qui dura plus de quatre heures). De fait, il devait effectivement « passer » dans les journaux, à la radio, à la télévision (allemande) en 1971. Cette première « voyance » se réalisait.

Démobilisé, Pierre retourne en métropole et retrouve Marie-Jeanne, sa fiancée. Un jour, tous deux font une promenade à scooter et s'arrêtent dans une forêt. Pierre met son scooter sur cale, ôte la clé de contact et, avec Marie-Jeanne, s'installe à quelques mètres au pied d'un arbre. Comme tous les amoureux du monde, le couple parle de l'avenir : Pierre est mécanicien ; il gagne sa vie et peut donc songer à fonder un foyer.

Bientôt, les deux jeunes gens entendent des pas écrasant les feuilles mortes : des branches craquent autour d'eux et, inexplicablement, une sourde angoisse les étreint car ces pas, très proches, ne sont associés à aucune présence visible. Soudain, ils réalisent une chose effarante : le scooter, laissé à quatre ou cinq mètres seulement, a disparu ! Comment est-ce possible puisque Pierre a conservé la clé de contact dans sa poche ? Il est impensable, en outre, que quiconque ait pu le voler sous leur nez ! Ils se mettent à chercher, s'éloignant en cercle, peu à peu, du point où se trouvait la machine. Sans succès. Ils vont donc devoir faire du stop, retourner à Epernay afin de déposer une plainte pour vol mais, en repassant sur les lieux mêmes où ils s'étaient assis en arrivant, *ils constatent que le scooter est là : il n'a pas bougé d'un pouce bien qu'il ait cessé d'être visible à leurs regards durant leurs recherches !*

Ce mystère les intrigue au plus haut point, mais comment l'expliquer dès lors qu'ils n'ont jamais entendu parler de dématérialisation ou de *poltergeist* ? Pierre se remémore un incident tout aussi mystérieux, survenu alors qu'il avait 17 ans : un soir, sortant du cinéma avec un camarade, il entend des pas, tout comme son ami. Les deux adolescents se hâtent et les pas se font plus rapides derrière eux, bien qu'il n'y ait personne de visible à leurs trousses ! Les pas poursuivent Pierre jusqu'à son domicile et cessent de se faire entendre lorsqu'il en franchit le seuil. Comment pourrait-il imaginer qu'il est la cause inconsciente de ce phénomène ?

Pierre et Marie-Jeanne se marient, ont des enfants et prennent la gérance d'un magasin « Coop » à Choisy-en-Brie (Seine-et-Marne). Et à partir de ce moment-

là, les événements vont se précipiter. Très souvent, sur le passage de Pierre Meslat, les ampoules électriques du magasin explosent ! Spontanément, des boîtes de conserves sautent des étagères, dégringolent sur le carrelage. Marie-Jeanne entend ses enfants pleurer dans l'appartement, au premier étage. Elle grimpe quatre à quatre l'escalier : la chambre est vide. Les gosses jouent tranquillement au-dehors !

Plus tard, logé dans une H.L.M., Pierre bricole chez lui et, malencontreusement, il renverse de l'acide sur le réfrigérateur. La chose n'est pas trop grave puisque, de toute manière, il devait le porter chez le carrossier pour le faire repeindre, ce qu'il fait. Quarante-huit heures après avoir transporté le réfrigérateur chez l'artisan, un voisin de palier fait remarquer à Pierre que son « frigo » fait un vacarme de tous les diables lorsque son compresseur se remet en marche. Pierre objecte que cela est impossible puisque ledit réfrigérateur est chez le carrossier et qu'il y restera huit jours encore... Il n'en demeure pas moins que, toutes les nuits, le voisin sera incommodé par le tintamarre *inhabituel* de ce réfrigérateur pourtant absent ! Un tintamarre que les Meslat, eux, n'entendent absolument pas.

Ces *reproductions* de bruits, amplifiées, devaient être enregistrées bien des fois par la suite, souvent avec un étrange décalage temporel. Un exemple : vers 9 heures ou 10 heures du matin, l'on entend (ou *réentend*) les bruits des gamins d'une voisine descendant l'escalier, rient et bavardant pour se rendre à l'école... *où ils se trouvent déjà depuis une heure ou deux !* Une autre fois, c'est la voisine du dessus qui tombe un objet dans l'escalier : on entend le bruit de la chute de l'objet, les exclamations mécontentes de la voisine. Pierre ou Marie-Jeanne sortent sur le palier : personne. Il est 10 heures. Mais une ou deux heures plus tard, cette voisine tombe effectivement un objet et s'exclame, bougonne en le ramassant, *très exactement selon le scénario sonore perçu à l'avance !* Ces « reproductions » sont parfois l'écho de bruits produits dans le passé mais, d'autres fois, *c'est dans le futur que se produisent de façon effective les bruits perçus de manière anticipée !* Ainsi, un dimanche après-midi, c'est le facteur, son pas, son coup de sonnette bien connus, que l'on entendra en l'absence, évidemment, de toute distribution dominicale !

L'incessante répétition de ces phénomènes inquiétait les Meslat qui, n'y comprenant strictement rien, commençaient à se demander si tout cela n'était pas le fruit de leur imagination.

La nuit, très souvent, Pierre entendait du vacarme dans le magasin : on secouait le tiroir-caisse, l'armoire abritant les factures, les paperasses

administratives ; des boîtes de conserves dégringolaient avec fracas. Une rapide visite prouvait qu'il n'y avait pas de voleurs ! Même lorsque des pas lourds, pesants, s'étaient « promenés » dans la boutique.

Ici se place un épisode également « bizarre ». Partant de Choisy-en-Brie vers 5 heures du matin, Pierre effectuait des tournées en fourgonnette et, durant deux mois, il remarqua qu'une traction avant noire, transportant trois ou quatre hommes, le suivait. La traction le dépassait, lui faisait une queue de poisson pour s'arrêter plus loin. Pierre se dégageait, accélérât et s'arrêtait à une certaine distance pour jeter un coup d'œil en arrière : *la route, bien droite, sans chemin perpendiculaire, était déserte !* Souvent également, la mystérieuse traction le doublait, stoppait au sommet d'une côte... et s'évanouissait dans le néant quand Pierre arrivait à sa hauteur !

Pendant une année, chaque fois que Pierre Meslat pénétrait dans l'entrepôt du magasin, les ampoules éclataient sur son passage : au cours de cette période, Pierre dut en remplacer *quatre ou cinq cents !* Et ce sans jamais comprendre en rien ce qui pouvait provoquer de tels phénomènes. L'on imagine le désarroi, l'effarement de ce malheureux, qui rentrait chez lui dans un état de nervosisme extrême auquel succédait le découragement, l'abattement devant ces manifestations de l'invisible. L'E.D.F. vint soigneusement vérifier l'installation électrique du magasin, du grand entrepôt, sans déceler jamais la moindre anomalie ou défectuosité.

Parfois, en posant simplement la main sur le réfrigérateur, *Pierre faisait sauter les plombs !* Ou bien sa voiture refusait obstinément de démarrer. Intuitivement, il commençait à se demander si, par un processus inconnu, mystérieux, il n'était pas la cause involontaire de tout cela. Malheureusement, Pierre Meslat, modeste travailleur n'ayant qu'assez peu fréquenté l'école, ne possédait aucune notion des phénomènes paranormaux (qu'il vivait pourtant en permanence) et il rejetait aussitôt ces idées « absurdes ». Il fumait alors une cigarette dans sa voiture, patientait quelques minutes et, de nouveau, tournait la clé de contact... et cette fois, le moteur démarrait !

Devait-il recharger les accus du véhicule ? Des flammes d'un mètre jaillissaient soudain autour du chargeur, cela à diverses reprises en présence de témoins affolés. Les flammes disparaissaient tout aussi subitement *et l'on ne trouvait pas la moindre trace de court-circuit, de brûlure ; l'appareil demeurait intact !* En revanche, le frigo du magasin, brusquement environné de flammes, cessait de fonctionner. Or. dès son arrivée, le réparateur constatait que ledit frigo s'était remis en marche ! Cette « panne fantôme » devait se reproduire souvent,

même en présence d'un inspecteur de la chaîne « Coop » qui soupçonna Pierre Meslat d'être un mauvais plaisant !

Souvent aussi, le matin, Pierre préparait les commandes de ses clients : M^{me} X viendrait prendre quatre paquets de biscottes et deux paquets de beurre... *Et Pierre réalisait soudain qu'il n'avait jamais reçu cette commande* : il l'avait préparée « comme ça », sachant que M^{me} X allait venir acheter cette quantité exacte de denrées. Etonnement de la cliente lorsque, à son arrivée, Pierre lui présentait *ce qu'elle s'apprêtait effectivement à lui commander* !

Une autre cliente, Mme Y, entre dans le magasin : machinalement, à cet instant, Pierre regarde une couverture dans son emballage de papier transparent. M^{me} Y achète cette couverture et revient le lendemain pour avouer — toute surprise — *qu'elle n'avait aucun besoin d'une couverture* ! Si l'on avait dit à Pierre, à ce moment-là, qu'il avait, sans le vouloir, suggestionné cette cliente, il se serait certainement fâché, d'abord parce qu'il ne croyait pas (alors) à la suggestion, ensuite parce qu'il est foncièrement honnête. Si on lui avait dit qu'en préparant la commande (non encore reçue) de M^{me} X, il faisait tout simplement de la voyance, il aurait ri pour l'excellente raison qu'il ne croyait absolument pas à ces « balivernes » ! Pour lui, les voyants, rebouteux, guérisseurs, n'étaient que charlatans.

Imaginons donc le calvaire de Pierre et Marie-Jeanne, incrédules, refusant de croire à ces « fariboles » et pourtant confrontés quotidiennement à ces manifestations paranormales ; ces manifestations qui se répétèrent durant plus de six ans, à un rythme tel que nous devons les résumer sans soucis de chronologie.

Des caisses de conserves disparaissent pendant plusieurs jours et réapparaissent ; des trousseaux de clés s'évanouissent puis reviennent à leur place. Seuls disparaissent à jamais certains objets *offerts par Pierre à sa femme* : un beau livre de cuisine, des vêtements, de menus cadeaux.

Un briquet, une boîte d'allumettes, un stylo sautent en l'air et tombent par terre *en produisant un énorme vacarme* ! Quand Pierre les ramasse, il ressent « comme de l'électricité, c'est froid, c'est gluant » (sic).

La vie devient intenable et Pierre tombe malade ; le malheureux grossit, son corps se couvre d'eczéma, dont l'origine demeure inconnue, que l'on ne parvient pas à soulager. Incapable de travailler, devant abandonner le commerce, les Meslat trouvent refuge à Cramant (Marne) chez les parents de Marie-Jeanne, où ils doivent s'entasser dans deux pièces. Et la misère s'installe au foyer tandis que d'autres manifestations se produisent, plus étranges encore : des pas lourds, des sortes de grattements contre les murs, « comme des pinces de crabes grouillant

». Dans l'escalier, une apparition terrifiante : une forme blanchâtre verticale, légèrement ovoïde, terminée vers le bas par une espèce de queue de têtard traînant sur le sol, environnée par une buée faiblement lumineuse. Un soir, Marie-Jeanne va avec son fils (10 ans) chercher de l'eau à la buanderie, près de la cave (seul point d'eau pour ces pauvres gens) ! A leur approche, la porte s'ouvre seule et ils entendent des pas qui se rapprochent : le gamin voit alors apparaître ce mystérieux « têtard » fluide mais sa mère ne voit rien.

Les lumières s'éteignent très souvent ; dans leur lit, Pierre et Marie-Jeanne sont rudement secoués, poussés, le lit se soulève jusqu'à cinquante centimètres du parquet ! Ils ressentent des attouchements ; des mains leur enserrant le cou, d'autres tirent (sans brutalité) les cheveux de Marie-Jeanne ! Des voix feutrées les appellent par leur prénom. Une amie, s'étendant sur le divan, sera violemment projetée à terre !

Des bruits de pieds nus courent sur le carrelage ; une fenêtre s'ouvre et « quelqu'un » saute par cette fenêtre, cela tous les soirs à la même heure, durant plusieurs jours. Une chaise se déplace, vient vers eux, les bouscule.

En 1970, une dizaine de décès dans la famille : oncles, tantes, cousins. A chaque mort, à l'heure où l'un des leurs s'éteint, les Meslat entendent, reconnaissent son pas caractéristique accompagné de raps très nets.

Une nuit, Marie-Jeanne voit avec inquiétude deux yeux qui la fixent. Ultérieurement arrive une lettre d'André Sanlaville (le créateur du Festival mondial de la Magie, passionné par les phénomènes supranormaux). Stupeur de Marie-Jeanne en retrouvant, sous l'en-tête commerciale de la missive, ces deux yeux servant de label, de marque à André Sanlaville !

Un autre soir, Marie-Jeanne voit, *à travers la porte close*, un homme très grand dont elle distingue les traits. L'apparition s'évanouit. Six mois plus tard, interloquée, Marie-Jeanne voit arriver, en chair et en os cette fois, cet homme de haute taille : le docteur Hubert Larcher (auteur du remarquable ouvrage *Le sang peut-il vaincre la mort*, chez Gallimard), de l'Institut Métapsychique International, venant enquêter sur le cas de Pierre Meslat !

Une femme vêtue à la mode Louis XV ou Louis XVI apparaît à Pierre, très belle dans sa longue robe, lui souriant tandis qu'il reste fasciné, incapable de proférer un son. Une autre fois, c'est un chevalier du Moyen Age, un cocher de fiacre, un ectoplasme, une forme fluide !

Pierre « se voit », tel qu'il était à l'âge de dix ans, puis tel qu'il sera vers la cinquantaine ! Un soir, assis, il lit un livre ; sans savoir pourquoi, il se lève et, sidéré, *constate que son ombre, son double, en fait) se rassoit avant de se*

dédoubler en deux ombres, deux silhouettes noires qui s'écartent l'une de l'autre avant de disparaître ! (171)

La nuit, les enfants du couple réagissent (parfois violemment) lorsque ces phénomènes se produisent durant leur sommeil.

Quand Pierre tombe en transe profonde, il s'exprime en anglais, en allemand, en vieux français, en latin et même en japonais ; autant de langues qu'il n'a jamais apprises. Parfois, lors d'une incorporation, c'est un être disparu qui parle par sa bouche, avec une voix inconnaissable... sauf pour le client ou la cliente venu consulter le médium. Dans ce cas-là, il n'est pas rare qu'une femme, entendant ainsi de nouveau la voix de son défunt mari, s'évanouisse !

Les facultés médiumniques de Pierre « déteignent » sur certains de ses enfants ; la petite Dolorès, par exemple, tombe en transe spontanément et, d'une voix qui n'est plus la sienne, prononce des mots latins ou en vieux français.

Quand Pierre Meslat fait une « incorporation », il a l'impression de s'enfoncer graduellement dans de l'eau glacée ; en état de transe profonde, ses pulsations cardiaques tombent à une toutes les deux ou trois secondes... Et Marie-Jeanne s'affole (on la comprend !). Cette dernière, depuis la naissance de sa fille cadette, voit ses propres facultés « Psi » se développer ; elle peut, à présent, seconder son mari, soigner comme lui certains malades, diagnostiquer sur photo (avec une mèche de cheveux du consultant) le mal dont ils souffrent.

Il faudrait pouvoir consacrer un livre entier à la vie étrange de Pierre Meslat, aux centaines de manifestations qui se produisent dans son entourage, en compulsant son « journal » où, quotidiennement, depuis des années, il note ses observations. Puisse l'un de mes confrères s'atteler à cette tâche, écrire ce livre qui démontrera à quel point Pierre Meslat peut être considéré comme l'émule français d'Edgar Cayce.

Mais avant d'aborder la période actuelle où Pierre se dévoue à guérir, à soulager ses semblables, faisons un flash back et rappelons-nous qu'il a dû, pour raison de santé, abandonner son commerce. Pour lui, sa femme et ses cinq enfants, logés dans un deux pièces à Cramant (avec l'eau courante... à la cave, dans la buanderie !), c'est rapidement la misère. Ici commence (et cela se poursuivra de 1966 à 1971 — notons au passage le cycle de sept ans !) une effarante gabegie administrative : ses dossiers de sécurité sociale, d'allocations familiales, s'égarent d'une ville à l'autre et il ne perçoit plus ces prestations ; sa famille ne reçoit plus que de maigres secours une ou deux fois l'an au titre de « population non-active ! Marie-Jeanne se démène, se présente à toutes sortes de services, dans les mairies, les administrations, à la Préfecture, etc... Elle reçoit

des promesses, toujours des promesses. Mais qu'il est dur de nourrir une famille avec du vent ! Bientôt, « on » traite Pierre, malade, de fainéant ! On l'accuse de laisser ses enfants dans le besoin ! Et certains parents du couple Meslat ne se montrent pas tendres, également... pour ne pas dire plus !

Minés par le malheur, amaigris, désespérés, les Meslat continuent d'être harcelés par les manifestations supranormales, par des apparitions AUXQUELLES ILS NE PARVIENNENT PAS A CROIRE EUX-MEMES ! « Ne sommes-nous pas en train de perdre la raison ? s'interrogent-ils avec angoisse.

Marie-Jeanne va supplier le maire de Cramant, puis les gendarmes, de leur venir en aide, de faire une enquête pour découvrir l'origine de ces phénomènes. Les gendarmes, narquois, visitent les lieux, ne remarquent rien d'anormal et s'en vont. Il y a pourtant de nombreux témoins à affirmer la réalité de ces faits. Qu'importe les témoins, puisque les fantômes n'existaient pas ! Ces gens-là sont un peu fêlés, voilà tout ! ([\[72\]](#)) (Plus tard, ayant pris conscience de la nature métapsychique de ces phénomènes, grâce notamment à une lettre d'André Sanlaville devant ultérieurement enquêter sur ce cas, Pierre montre ladite lettre et « on » lui ricane au nez : « Ça, c'est des C...ies » !

— Que pensez-vous de cette attitude, Commandant Tizané, vous qui, vingt années durant, intelligemment, avez enquêté dans ce domaine pour le compte de la Gendarmerie ?)

Finalement, après de sordides interventions émanant de « certains parents » (l'un d'eux estimant sa carrière menacée par ces histoires de « maison hantée »), l'on déclare fermement à Pierre qu'il a besoin de repos. Je passerai sur l'atroce comédie qui se joue alors : Pierre est enfermé dans un hôpital psychiatrique ainsi que sa femme. Ils vont y rester cinq semaines sans la moindre nouvelle de leurs enfants qui leur ont été enlevés ; deux sont placés dans un orphelinat, les autres dans la famille.

Et le calvaire prend une nouvelle forme pour ce malheureux homme et cette pauvre femme, *parfaitement sains d'esprit mais ignorant qu'ils sont des médiums à effets physiques*. Privés de leurs enfants, bouclés dans cet hôpital psychiatrique où ils ne peuvent même plus se voir, comment n'ont-ils pas sombré dans la véritable démence ? Pierre subit une cure de sommeil ; la cure achevée, malgré la douleur de cette affreuse situation, il réfléchit, se remémore tout ce qui lui est arrivé. *Puis il constate soudain que des raps, des bruits paranormaux, des phénomènes analogues à ceux qu'il a connus ailleurs se produisent maintenant ICI, DANS SA CHAMBRE D'HOPITAL !* Et il comprend — enfin ! — que cet

hôpital n'est *pas* hanté : ces bruits, ces manifestations sont provoqués par quelque chose qui est en lui. Dès cette minute, transfiguré, il sait quelle attitude prendre, lors de la visite.

— Alors, M. Meslat, vous entendez toujours des « bruits » mystérieux, ici ?

— Quels bruits, docteur ? feint de s'étonner Pierre.

— Point d'apparitions ? Point de fantômes ?

Et le « malade mental » de rire :

— Voyons docteur, vous y croyez, vous aux fantômes ? Non, j'ai eu un passage à vide, mais maintenant, je me sens tout à fait bien...

Le « malheureux » est « guéri ». Dans quelques jours, il pourra rentrer chez lui. Mais il faut, impérativement, mettre Marie-Jeanne dans la confidence, lui expliquer le scénario, lui apprendre son « rôle ». Subrepticement, Pierre quitte sa chambre pour gagner l'aile de l'hôpital réservé aux femmes. Dans le couloir, il marque un temps d'arrêt, inquiet : là-bas, il y a un gardien ! Comment, étant en pyjama, le « malade » peut-il prétendre qu'il est un simple visiteur ? La tuile : le gardien vient de tourner la tête dans sa direction. Son regard effleure Pierre et celui-ci, médusé, se rend compte alors *que le gardien ne le voit pas !*

Pierre s'avance, passe sous le nez du gardien *qui continue de ne pas le voir*. Quelques minutes plus tard, notre ami fait une brève apparition chez sa femme, la met au courant et s'esquive, revient vers sa chambre pour y trouver le gardien ; celui-ci pas content, mais pas content du tout de son escapade, lui demandant par où il a bien pu passer pour « déjouer sa surveillance » ! Dans les jours qui suivirent, plusieurs fois encore Pierre Meslat — sûr de lui à présent ! — quitte sa chambre, à la barbe du gardien (qui continue à ne pas le voir !) et va rejoindre sa femme, pour retrouver à son retour le gardien dans tous ses états, incapable de comprendre comment ce diable d'homme peut bien s'y prendre pour sortir sans jamais se faire arrêter dans le couloir !

Sans le vouloir, Pierre Meslat a suggestionné le gardien qui, dès lors, *cesse de le voir !* Car à aucun moment cette suggestion n'a été volontaire ; les faits se sont produits très exactement comme nous venons de l'écrire.

Enfin, les deux soi-disant « détraqués » sont remis en liberté ; ayant pris conscience de l'origine médiumnique, parapsychique, de tous ces phénomènes, ils sont désormais pleinement rassurés quant à leur parfait équilibre mental.

Hélas, la joie de la liberté retrouvée est de courte durée : les autorités refusent catégoriquement de leur rendre leurs enfants et, de nouveau, c'est le chagrin, le désespoir, les démarches qui reprennent pour que justice leur soit rendue. En vain ! Pour pouvoir aller embrasser leurs enfants (deux fois par mois

seulement) ils doivent préalablement déposer une demande écrite ! Il leur faudra attendre deux ans et demi pour réunir enfin auprès d'eux leur progéniture ;

Devant pareille forfaiture, quel honnête homme ne caresserait-il pas des idées de révolte ? Notre société est-elle pourrie à ce point que de tels crimes *légaux* puissent être commis en toute impunité ?

Marie-Jeanne, courageusement, fait des ménages, parvenant tant bien que mal à faire vivre le foyer déchiré par l'injustice, l'adversité, accablé d'épreuves mais, grâce à Dieu, uni dans le malheur.

Une nuit, Pierre Meslat dit à sa femme :

— Tu as un point douloureux, là, à ce niveau de ta colonne vertébrale.

Marie-Jeanne est stupéfaite : elle a caché à son mari cette douleur lancinante, pour qu'il ne s'inquiète pas de sa santé pendant qu'elle s'épuise à faire des ménages. Et Pierre, doucement, applique sa main sur la zone douloureuse, exerce des passes et, peu à peu, la douleur disparaît ! Pierre s'étonne, certes, de ce résultat, car il ne sait pas encore que sa médiumnité se double d'un don de guérison. Nous allons voir à la suite de quel concours de circonstance il prendra conscience de cela.

Quelques temps avant d'avoir été enfermés à l'asile psychiatrique, les Meslat ont eu les honneurs de la Presse : les journaux ont parlé de la « maison hantée de Cramant ». Des spécialistes du paranormal commencent à s'y intéresser. Les Meslat libérés, des journalistes reviennent, puis des curieux, enfin, des personnes affligées par la perte d'un être cher et désireuses de « communiquer » avec l'au-delà. Pierre reçoit ces gens, réalise avec étonnement lui-même qu'il peut faire des voyances, des incorporations. Rapidement, il réalise une autre chose, plus stupéfiante encore : *il sait que ce visiteur souffre de tel organe, que cette dame éprouve tel symptôme QU'IL RESSENT LUI-MEME DANS SON ORGANISME !* Il applique alors ses mains sur la partie malade ; parfois, durant les jours qui suivent, il se concentre, focalise sa pensée, ses pouvoirs parapsychiques sur ce client, sur cette cliente... *et ceux-ci sont soulagés, puis ils guérissent !*

Des lettres enthousiastes comment à affluer : « Vous m'avez guérie de ceci, de cela » « mon enfant, grâce à vous, est rendu à la vie », « j'ai retrouvé le sommeil », « vous m'avez fait maigrir sans danger alors que tel produit me rendait malade » ([\[73\]](#)), etc... Etc... D'innombrables lettres venues de France, d'Europe, d'Afrique et même de Chine, que j'ai lues, dont je peux porter témoignage.

Un jour, l'épouse d'un gynécologue vient (en cachette !), consulter Pierre Meslat sur sa future maternité qui n'en est pourtant qu'à ses débuts ; elle est en

effet enceinte depuis un mois, déclare-t-elle. Pierre lui prend la main, regarde la cliente dans les yeux, se concentre puis :

— Désolé de vous décevoir, Madame : vous n'êtes pas enceinte.

— Vous faites erreur ! Mon mari est gynécologue et...

Pierre sourit de sa réaction, suggère à la dame d'aller « se garnir », si elle ne veut pas tâcher sa robe et lui conseille de revenir aussitôt après. Incrédule, troublée cependant, la cliente obéit, revient un peu plus tard. Pierre concentre sur elle ses facultés parapsychiques... *et dans la demi-heure ou l'heure qui suit, cette dame, sidérée, voit reparaître ses menstrues !* L'état congestif de ses organes a disparu, prouvant bien qu'elle n'est point enceinte, ainsi que Pierre Meslat l'avait vu après une brève concentration !

Une autre fois, une jeune fille a recours à lui pour des raisons purement sentimentales : son fiancé l'aime-t-il vraiment ? Elle voudrait être sûre de ses sentiments. Pierre est soudain très ému, mais il cache ce qu'il vient de découvrir, fort étranger à la sincérité du fiancé ! Il rassure la jeune fille sur ce point et la fait parler, apprend ainsi son adresse. La jeune fille partie, Pierre fait immédiatement savoir à sa famille *qu'elle souffre d'une leucémie à ses débuts*. Bouleversés, les parents la font examiner et les médecins confirment scrupuleusement le diagnostic. Traitée à temps, la malade est guérie... pour avoir consulté le voyant sur son avenir sentimental !

Une autre jeune fille doit passer quelques jours chez des parents au bord de la mer. Un cliché douloureux assaille Pierre qui la supplie de renoncer à ce projet. Il n'en est pas question, réplique-t-elle, mais je vous promets d'être prudente. Elle le fut sans doute, mais pas suffisamment *car elle périt noyée !*

Soulignons un fait à la fois troublant et éloquent : dès l'instant où Pierre Meslat décida de soigner ses semblables, de pratiquer pour eux la voyance, les phénomènes de hantise, *poltergeist*, raps, apparitions et autres sarabandes qui empoisonnaient son existence *disparurent !* Mais qu'il cesse, pendant deux ou trois jours, de secourir les malades et la ronde infernale recommence, le harcelant ainsi que sa famille ! A diverses reprises il en fit l'expérience, interrompant la pratique de ses dons curatifs et, chaque fois, les hantises surgirent, souvent avec agressivité, *comme pour lui faire comprendre que sa voie était impérativement tracée : IL DEVAIT SOIGNER SON PROCHAIN !* C'est à cette condition, en sublimant son énergie psychobiologique sauvage, en la focalisant sur autrui à des fins bénéfiques, que les manifestations « parasites » disparaissaient !

Et en récompense, sa propre santé s'améliorait ! Certes, après plusieurs

séances, ayant généreusement distribué son « fluide », il se sentait déprimé, voire épuisé, mais une nuit de repos lui permettait de récupérer pleinement pour, le lendemain, pouvoir reprendre sa mission.

A signaler, incidemment, que les responsables *directs* de la scandaleuse misère où il fut réduit *périssent les uns après les autres de mort violente* ! Bien sûr, Pierre n'est pour rien dans tout cela ; seul le choc en retour a frappé les coupables, se substituant (Dieu merci) à la justice (?) des hommes !

Aujourd'hui, des milliers de gens chantent les louanges de celui qui les a guéris et parmi eux des personnalités non négligeables ! Autant de témoins prêts à le défendre s'il devait être attaqué, et avec eux des journalistes, des écrivains, des chercheurs parallèles !

Jusqu'en octobre 1972, P. Meslat, sa femme et leurs enfants vécurent dans ce deux pièces sordide d'Epernay. Economisant sou par sou, se privant, ils ont pu enfin s'installer à Paris, louer un appartement dans le 15^e, au 2-4, rue Saint-Lambert. Et là, peu à peu, notre ami soulage de nouveau les maux de ses visiteurs. Ce n'est pas l'opulence mais c'est (souhaitons-le pour lui et sa famille) une nouvelle vie, plus heureuse qui commence. Car Pierre, bien que recevant de plus en plus de clients, n'est pas riche, loin s'en faut ! Et que de fois, devant une malheureuse ouvrant son porte-monnaie, Pierre refuse ; car s'il voit cette femme avec ses yeux, sa vision supranormale la lui montre aussi avec ses difficultés, ses luttes quotidiennes... La pauvreté, la faim, l'injustice, l'ignominie des hommes qui lui firent tant de mal, Pierre n'a pu oublier tout cela. La misère a été sa compagne durant de longues années ; il sait ce que c'est. La griffe de l'angoisse, très souvent, laboura sa poitrine tandis que les siens crevaient de faim, grelottaient de froid.

Je ne connais rien aux lois, au maquis de la procédure, mais par Dieu, devant l'effroyable injustice dont ces malheureux ont été victimes, ne se trouvera-t-il pas, un jour, un « ténor du barreau » pour tirer le glaive et faire obtenir réparation à ces pauvres gens ? On défend bien les sadiques, les kidnappeurs, les criminels et autres salopards, pourquoi ne rendrait-on pas justice à cette famille qui a tant souffert parce que trop ignorante, trop modeste et « insignifiante » pour oser la réclamer ? Je ne sais si cette « cause » est défendable aux yeux de notre Justice, mais ce grand avocat qui consentirait à étudier ce dossier (extrêmement complexe et s'étalant sur plusieurs années), quel geste altruiste n'accomplirait-il pas !

Qui voudra bien faire mentir l'adage : « Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir »?...

*

Ma femme et moi garderons à jamais le souvenir poignant de ces quatre heures passées en compagnie de Pierre et Marie-Jeanne Meslat. Dans la minuscule pièce qui leur sert de bureau, nous avons compulsé des centaines de lettres de malades guéris exprimant leur reconnaissance à cet homme bon et modeste, dont les capacités, les dons supranormaux ne correspondent point à son physique, humble et effacé.

Nous avons lu d'innombrables lettres, parcouru bien des passages bouleversants et notre gorge s'est nouée d'émotion en voyant Pierre et sa femme se mettre à pleurer en relisant une lettre

— O combien émouvante : celle d'un homme remerciant le thaumaturge d'Epernay d'avoir, sinon rendue complètement la vue à son enfant (1971), mais de lui avoir permis de distinguer les formes, ce dont il était, hélas, bien incapable jusque-là parce que frappé de cécité !

Peu avant que nous ne prenions congé, Pierre posa sa main sur celle de ma femme. Monique et moi pensions qu'il allait faire une voyance à notre endroit. Nous nous trompions : la voyance, spontanée, concernait une personne de nos amis, vivant à Marseille, sur laquelle il nous donna d'étonnantes précisions, nous confiant certains éléments dont nous n'avions pas connaissance, ce qui élimine d'entrée l'hypothèse d'un cliché télépathique.

Pierre me dit ensuite :

— Vous êtes très nerveux et travaillez trop ; il faut vous reposer. (Je travaille, c'est vrai, jusqu'à deux heures du matin et suis effectivement nerveux. Me suis-je « cogné » contre un meuble ? C'est alors — stupidement, je le reconnais — une bordée de mots fort peu académiques, ce qui me vaut les reproches, justifiés, de ma femme !)

Nous quittâmes donc Epernay, poursuivant notre « tour de France de l'insolite ». Je me sentais bien, moins nerveux (l'autosuggestion, oui, je sais !). Nous regagnons enfin notre domicile et, peu à peu, ma femme m'observe, s'étonne : je ne m'emporte plus pour des vétilles. Puis nous recevons une lettre de Marie-Jeanne : « Pierre s'occupe de vous, vous surveille et fait en sorte que vous soyez moins nerveux... »

Avant de passer à un autre cas relevant du paranormal, citons une anecdote amusante. Daniel Réju (alors rédacteur en chef de *L'Ere d'Aquarius*) et d'autres journalistes se rendirent chez Pierre Meslat pour l'interviewer. Ils enregistrèrent

nombre de détails de sa vie, l'interrogèrent sur ses expériences, etc... Un courant de sympathie s'établit entre eux. Daniel Réju se promit d'ailleurs de revenir pour organiser avec Pierre des séances de médiumnité dont il devait publier par la suite le compte rendu dans *L'Ere d'Aquarius*. A l'issue de cette première rencontre, Daniel Réju et ses confrères regagnèrent la gare, déposant sur le quai leurs valises, magnétophone, attaché-case, en attendant le train.

Faisant allusion aux pouvoirs supranormaux du médium d'Epernay, Daniel Réju, par manière de plaisanterie, fixa son regard sur sa valise (soigneusement fermée à clé) et prononça : « Valise, ouvre-toi ! »

ET LA VALISE (POURTANT FERMEE A CLE) S'OUVRIT SPONTANEMENT, REPANDANT SUR LE QUAI TOUT SON CONTENU !

S'il y eut des rires — l'instant d'émotion passé — ils durent être jaunes !

Chapitre neuvième

Ces projectiles qui viennent de l'inconnu

En 1969, alors qu'il était âgé de 21 ans, Jean-Claude Pantel, employé dans une grande administration marseillaise, allait plusieurs fois par semaine s'entraîner au stade du boulevard Michelet, le soir, après son travail. Là, il retrouvait quelques camarades, sportifs comme lui et, après leur entraînement, ces jeunes gens descendaient à pied le boulevard Michelet, l'avenue du Prado et prenaient leur bus à la place Castellane, située à 2 km du stade.

Men sana in corpore satio, cette expression convient on ne peut mieux à ces garçons robustes, travailleurs et d'une moralité parfaite ainsi que j'ai pu en juger au cours de mon enquête et à l'occasion de diverses rencontres ultérieures. Rien de comparable avec ces minets au sexe indéfini, crasseux, à la tignasse hirsute, qui hantent nos trottoirs, souvent l'œil vague et embrumé de drogue !

Aîné d'un groupe de quatre ou cinq amis, Jean-Claude Pantel, outre l'athlétisme, taquine la muse et compose des chansons (non encore éditées, avis aux amateurs !). L'un de ses camarades, J. Panteri, après son travail, se consacre deux ou trois jours par semaine aux activités d'une association culturelle étrangère ayant son siège dans un consulat.

Un soir, donc, vers 20 h 30, Jean-Claude Pantel et ses amis, après leur entraînement, cheminent sur l'avenue du Prado en direction de la place Castellane. Sur l'avenue, la circulation s'est ralentie ; peu de monde sur les

trottoirs. Soudain, trois ou quatre pierres sont lancées, qui tombent près des jeunes gens. Surpris, ceux-ci se retournent, inspectent l'allée bordée de platanes, sans parvenir à découvrir l'auteur ou les auteurs de ce jet de pierres. Se cacheraient-ils derrière les arbres ?

Au bout d'un moment, nouvelle grêle de pierres mais, cette fois, l'un des garçons est touché aux reins. Détail surprenant, si le projectile est assez gros, en revanche, le choc, léger, n'entraîne pas de douleur. Et toujours personne sur l'avenue !

Peu après, deux des jeunes gens perçoivent une déflagration, mais les autres n'entendent rien ; soudain, Jean-Claude tressaille, tourne vivement la tête et baisse les yeux : il a ressenti un petit choc contre sa chaussure. *Sidéré, il constate qu'une lame de rasoir est enfoncée d'un demi-centimètre dans le talon de son soulier !* Non sans mal, il arrache la lame — des plus ordinaires — qu'il jette tout en commentant cette aventure peu banale. Car enfin, que des voyous (?) habiles à se cacher leur aient lancé des pierres, passe encore ; mais a-t-on jamais vu une lame de rasoir, même lancée avec adresse, se planter solidement dans le talon d'une chaussure ?

Les garçons reprennent leur marche et, de nouveau, des pierres pleuvent, puis un petit objet, lancé derrière eux, passe en diagonale sous leur nez et file vers la gauche. Ils s'arrêtent et constatent alors qu'un monsieur, remontant l'avenue dans leur direction, a tiqué lui aussi. Jean-Claude et ses amis, perplexes, abordent le passant arrivé à leur hauteur. L'inconnu confirme qu'il a vu, effectivement, un petit objet filer rapidement et aller se planter dans un arbre, tout près d'eux. Ils regardent cet arbre *et voient une lame de rasoir enfoncée d'un bon centimètre dans l'écorce !*

Médusé, Jean-Claude demande au passant s'il a vu quelqu'un lancer ces pierres et cette lame de rasoir. Réponse négative, le brave homme, peu curieux de nature, avouant qu'il ne comprend rien à cela avant de poursuivre son chemin !

Nouveau jet de pierres un peu plus loin, auquel succèdent trois pièces de monnaie — deux de 20 centimes, une de 10 — que les jeunes gens ramassent, en riant cette fois. A la place Castellane, ils se séparent, prennent leur bus respectif, Jean-Claude faisant route ensuite avec l'un de ses camarades pour regagner son domicile ; et là, en sortant du bus, les pierres pleuvent une fois encore, de plus en plus nombreuses, venant presque toujours butter contre les chaussures de Jean-Claude Pantel.

Ce dernier, quittant son ami, rentre chez lui les coudes au corps, poursuivi

sans relâche par une grêle de cailloux !

Ces projectiles venus de l'inconnu — pierres, lames de rasoir, pièces de monnaie

— Jean-Claude Pantel et ses amis les ont touchés ; leur « température » était normale lors même que, souvent, dans les cas de *poltergeist* ou d'apport d'objets, ceux-ci sont tièdes ou chauds.

Cette mésaventure allait être la première d'une longue série d'événements, de phénomènes, de manifestations tantôt étranges, tantôt fantastiques ou terrifiantes, qui devaient durer deux ans ! Le nombre, la diversité de ces phénomènes est tel que nous allons devoir les résumer, les exposer schématiquement en nous efforçant cependant d'en respecter la chronologie sans toutefois nous soucier du jour exact où ils se produisirent.

Les facéties de l'invisible

19 heures, à la terrasse d'un café du boulevard d'Athènes, proche de l'escalier monumental de la gare Saint-Charles, à Marseille. Jean-Claude, J. Panteri et deux autres garçons prennent l'apéritif. Soudain, un tube de néon traverse l'avenue (*beaucoup moins vite qu'il ne l'eût fait s'il avait été lancé par quelqu'un*) et vient exploser sous le siège de Jean-Claude ! Effarement des clients qui, n'ayant pas vu arriver le tube, s'imaginent que ce sont ces jeunes gens qui « s'amusent » de la sorte ! Embarras surtout de Jean-Claude devant ses camarades qui commencent eux aussi à le regarder, perplexes : n'est-il pas curieux que des phénomènes insolites ou déroutants se produisent *uniquement en sa présence* ? Certes, leur ami n'y est strictement pour rien, mais les faits sont là : lui absent, eux ne constatent jamais rien d'anormal. Jean-Claude reconnaît le bien-fondé de cette remarque. Hier encore, au bureau, une poignée d'attaches-trombones fut projetée sur lui, en présence d'une dactylo... qui s'imagina, bien évidemment, que ces trombones avaient été lancés par lui !

Durant leur conversation, la montre-bracelet de Jean-Claude saute littéralement de son poignet, voltige et disparaît ! Sans doute est-elle tombée par terre ? On la trouve effectivement, en bon état de marche, sous un pot de fleurs. Détail ahurissant, le bracelet en tissu noir est resté autour du poignet du garçon ; il s'agit d'un bracelet que l'on passe dans les barrettes latérales de la montre, que l'on glisse sous celle-ci pour la maintenir en place. OR, LES DEUX BARRETTES DU BOITIER SONT INTACTES ! Dans ces conditions, le bracelet étant lui-même toujours bouclé autour du poignet, comment la montre a-

t-elle pu « s'envoler » ? Cela défie la raison, présuppose une manipulation de nos paramètres spatiotemporels, une action s'exerçant hors de nos dimensions !

21 heures. Jean-Claude Pantel et ses trois amis ont dîné dans une pizzeria de la rue du Musée et descendent cette petite rue en direction de la Canebière, pour se rendre au cinéma. Stupéfaits, ils voient arriver une brique, flottant à cinquante centimètres du sol, qui traverse la rue en diagonale et vient cogner brutalement le bas de la vitrine d'un magasin, qui s'illumine aussitôt tandis que retentit un klaxon d'alarme déclenché par l'impact ! Des bars voisins, de la station de taxis toute proche, des gens accourent, la rue s'anime et nos amis, mêlés à l'attroupement, se posent eux aussi des questions... Pour la forme car, de plus en plus, il devient évident que Jean-Claude — à son corps très défendant ! — est sinon la cause du moins le « catalyseur » de ces étranges phénomènes !

21 heures 30. Ils arrivent au cinéma à l'entr'acte et s'installent au fond de la salle... Presque aussitôt, assez loin devant eux, ils voient tomber en oblique un objet du balcon, pas très gros, impossible à identifier.

Puis des chocs se font entendre contre les pieds des rangées de sièges ; ces bruits se rapprochent et le mystérieux objet « balladeur » finit par s'arrêter... sous le fauteuil de Jean-Claude. Se dernier, vaguement inquiet, se baisse, tâtonne et trouve enfin une sorte de grille métallique, analogue à une bonde d'évier de restaurant ! Un moment plus tard, un autre objet « tombe » de nouveau du balcon,, suit le même cheminement, heurte successivement les diverses rangées de fauteuils et vient choir, enfin, aux pieds de Jean-Claude ! Cette fois, c'est un banal robinet de cuivre !

Comment deux objets métalliques, d'abord, peuvent-ils « tomber » en diagonale, se « promener » ensuite le long du passage séparant les rangées de fauteuils, heurter consciencieusement chaque pied de ceux-ci pour, enfin, venir choir doucement sous le siège de ce garçon ?

23 heures 40. Nos amis sortent du cinéma, remontent la Canebière sur le trottoir de gauche, dépassent la *Sexashop* et, face à l'hôtel Noailles, s'engagent dans le passage menant à la rue Thubaneau pour gagner (par ce raccourci traversant le pâté de maisons) le boulevard Dugommier.

Ils s'engagent dans ce large passage « souterrain » (bien que situé au niveau même de la Canebière) et entendent une pièce de monnaie tinter derrière eux. Ils la ramassent avec un sourire : ce genre de phénomène finit par devenir banal ! Ils font quelques mètres et Jean-Claude s'arrête, désignant une plaque de métal, sans doute celle d'une bouche à eau, qui vient de se soulever de son logement pour filer devant eux comme une flèche ! Les autres n'ont rien vu, tout s'est déroulé

trop rapidement. Là, contre le mur de droite, il y a bien le logement de la plaque disparue, mais Jean-Claude n'a-t-il pas eu une hallucination ? Ils se précipitent, courent jusqu'à l'angle du passage donnant sur la rue Thubaneau pour constater, déçus, que celui-ci est fermé par une grille. Une grille qui n'aurait pas permis à la plaque (30 cm sur 40) de la traverser.

Jean-Claude Pantel et ses camarades rebroussement chemin, remontent la Canebière et empruntent le boulevard Dugommier jusqu'à l'arrêt du bus. Ils patientent en bavardant de ce nouvel incident et, derrière eux, contre le mur, se produit un petit choc. Ils se retournent, médusés : *la plaque de fonte est là, posée bien droite contre le mur !* Mais est-ce bien celle que Jean-Claude a vu « décoller » et filer pour disparaître mystérieusement malgré la grille ? Ses amis en doutent, néanmoins, ils s'emparent de la plaque, courent vers le passage et constatent bientôt que cette plaque s'engage parfaitement, au millimètre près, dans son logement ! Ils doivent en convenir : c'est bien cette plaque de fonte que Jean-Claude a vu se soulever et filer sous son nez !

La plaque remise en place, les quatre jeunes gens se hâtent vers l'arrêt du bus et, là, à l'endroit précis où ils avaient découvert ladite plaque, ils trouvent une pièce de un franc en équilibre sur sa tranche !

Un autre soir, vers 20 heures, boulevard Notre-Dame, faible circulation. Un raclement de métal, derrière eux, les fait se retourner : cette fois, c'est une lourde plaque d'égout qui les suit, raclant le sol puis se soulevant d'une vingtaine de centimètres pour les dépasser en voltigeant ! Les garçons, estomaqués, figés, la voient soudain heurter successivement avec fracas le pare-choc de trois voitures, en stationnement au bord du trottoir ! Ils se précipitent : pas la moindre bosse ni éraflure sur les pare-chocs ! Or, le vacarme entendu aurait pu laisser croire que de tels chocs eussent laissé des marques fort visibles. Rien ! La lourde plaque fait quelques mètres encore et retombe sur le sol, se cassant en deux, ses deux morceaux demeurant l'un contre l'autre. Comment a-t-elle pu se rompre en tombant d'une « hauteur » de vingt centimètres seulement ? Quelle fantastique énergie dynamique doit-on invoquer pour expliquer la « lévitation » et la « propulsion » de cette lourde plaque de fonte ?

Après cet incident spectaculaire, nouvelle pluie de pièces de monnaie. Jean-Claude et ses amis remontent le boulevard jusqu'à la voiture de Jacques mais, avant d'arriver à la deux chevaux, ils aperçoivent une ampoule électrique en train de traverser paisiblement la chaussée ! *Une ampoule éclairée qui va choir plus loin et se briser en explosant !* Ils avaient déjà vu des ampoules « baladeuses » (sans jeu de mots), mais jamais une ampoule allumée ! Une fois, même, l'une de

ces ampoules, tombée aux pieds de Jean-Claude, avait fait entendre un petit tintement et, sans exploser, de son globe s'était détaché un morceau de verre dessinant un « 8 » parfait ! Il y avait eu, aussi, une petite cuillère repliée en deux et « pinçant » ainsi un vulgaire morceau de papier blanc, vierge de toute inscription. Un trombone était attaché à ce morceau de papier plié en quatre.

Jacques embarque ses camarades dans la deux chevaux et les invite à aller prendre un verre chez lui. Ils descendent de la voiture et Jean-Claude voit un objet sombre, vaguement cylindrique, d'une vingtaine de centimètres, jaillir hors de la deux chevaux pour disparaître Dieu sait où. Les jeunes gens grimpent l'escalier et, soudain, Jean-Claude s'exclame : — le mystérieux objet est là-haut, devant eux, qui les précède en voltigeant ! Interloqué, Jacques reconnaît alors la bobine de rechange de sa voiture ! Cette bobine qui, se dématérialisant du coffre, se rematérialisa à l'extérieur pour se dématérialiser une seconde fois avant de se rematérialiser dans la cage d'escalier ! Jacques grimpe quatre à quatre les marches et parvient à saisir au vol la bobine neuve, qu'il reconnaît formellement : au reste, vérification faite, le coffre est vide et c'est donc bien ladite bobine qui a choisi la liberté !

Une nuit de hantises

Jean-Claude et quelques-uns de ses camarades ont été invités, à Toulon, au mariage d'un couple de leurs amis : Jacky et Colette. La tante de la mariée leur offre l'hospitalité. Ambiance sympathique et décontractée car ces jeunes gens devront se contenter d'une chambre avec un petit lit, deux matelas pneumatiques et un lit de camp. Aucun problème et c'est dans la bonne humeur que Jean-Claude, deux de ses amis marseillais et Gérard, un rugbyman toulonnais, acceptent de coucher ainsi de façon bohème.

La tante de la mariée (appelons-la Mme Duval), houspille gentiment cette jeunesse qui envahit sa maison et conseille à Jean-Claude et à Gérard d'aller emprunter des couverts supplémentaires à un voisin, dans une villa proche. En s'y rendant, une banale grêle de pierres les accompagne. Inquiétude du rugbyman auquel Jean-Claude a « oublié » de parler de ses talents médiumniques bien involontaires !

Ils arrivent devant la villa voisine et, là, les pierres pleuvent contre les fenêtres. Le voisin accueille ses visiteurs en présentant les signes d'une vive anxiété : il déclare avoir entendu des coups de feu ! Jean-Claude comprend qu'il n'en est rien mais se demande pourquoi, à l'intérieur de la villa, le choc des

pierres contre les volets a pris l'ampleur de coups de feu. Le voisin téléphone à la police qui arrive assez rapidement, prend la déposition des « témoins », organise une battue mais ne trouve pas (et pour cause) les auteurs des coups de feu !

La police repartie, Jean-Claude et Gérard, nantis des couverts, s'en vont. Avant de retourner chez Mme Duval, Jean-Claude fait un saut en voiture chez ses parents, toulonnais, pour leur signaler qu'il couchera avec ses amis chez la tante des jeunes mariés. Tout en roulant, lui et Gérard entendent soudain un choc sonore contre la carrosserie : c'est une grosse pierre... qui les suit ! Ils stoppent et la pierre tombe à côté du véhicule, sur lequel l'on ne relève pas la moindre éraflure !

Brusquement, une boule de pétanque arrive *en planant* et tombe aux pieds de Jean-Claude qui la ramasse. Un moment plus tard, dans l'escalier menant à l'appartement de Mme Duval, ils constatent qu'une pierre de la grosseur d'une orange les précède, voltigeant au-dessus des marches ! Sur chaque palier, se déportant une fois à gauche, une fois à droite, elle heurte avec force la porte des locataires. Jean-Claude parvient à saisir la pierre facétieuse et grimpe en hâte pour n'avoir pas à répondre aux gestions éventuelles des occupants ainsi alertés !

En entrant chez Mme Duval, il est bien forcé d'expliquer la raison pour laquelle il rapporte, en plus des couverts, une boule de pétanque et une grosse pierre ! Leur hôtesse, surprise au début, finit par reconnaître qu'elle a déjà entendu parler des phénomènes de hantise, des *poltergeist* et autres déplacements d'objets. Certains des invités sont sceptiques mais Gérard, le rugbyman, lui, pour avoir assisté à ces « hors-d'œuvres » (le « plat de résistance » ne devant arriver que plus tard, dans la nuit !), se sent plutôt mal à l'aise ! Plaquer le ballon ovale ne lui fait pas peur, mais jouer les demi-de-mêlée avec une boule de pétanque ou une grosse pierre lancée par l'invisible, cela lui donne froid dans le dos !

Quelqu'un pousse une exclamation et brandit un doigt tremblant vers la fenêtre : la boule d'acier qui, un instant plus tôt, avait été déposée sur une table se trouve maintenant sur le rebord de la fenêtre !

Une heure trente du matin. Jean-Claude, Jacques, Paul et Gérard se sont installés dans la chambre mise à leur disposition : Jean-Claude dans le lit étroit, Jacques sur le lit de camp, Paul et Gérard sur les matelas pneumatiques. C'est l'été ; la nuit est étouffante ; la fenêtre est grande ouverte et chacun dort. Des chocs sourds, des raps dans les murs et le plafond réveillent les dormeurs. Jean-Claude allume et les bruits cessent aussitôt. L'on discute quelques minutes de ces manifestations de hantises classiques (pas pour le rugbyman qui, lui, ronchonne

ferme !), et l'on éteint. Les bruits reprennent dans l'obscurité, puis l'on entend un choc plus fort. Jean-Claude rallume et tous les quatre se dressent, interloqués : au milieu de la chambre, sur le parquet, trône une Vierge en ivoire ! D'où vient cette statuette ? On prévient Mme Duval qui déclare que cette vierge se trouvait dans un angle, sur une étagère, à côté d'un pied d'estal supportant une autre statuette, plus grosse mais également en ivoire, représentant un coureur de marathon antique, assis, occupé à extraire une épine de son talon.

La Vierge en ivoire est remise à sa place et, subitement, la boule de pétanque apparaît, bondit en l'air et cogne avec force le plafond, y faisant un trou pour retomber lourdement sur le sol ! Le rugbyman, très pâle, littéralement « déphasé », balbutie des paroles, des phrases incohérentes, affirmant qu'il va partir à Roubaix, à Strasbourg ! Réaction qui, plus tard, fera bien rire les autres !

Et l'on se recouche, chacun s'efforçant de ne plus penser à ces manifestations de hantise et espérant ainsi trouver le sommeil. Jean-Claude ressent un souffle glacé passer sur lui, ce qui l'étonne en raison de la chaleur ambiante. Il éprouve également une curieuse pression sur sa poitrine et contre ses bras allongés le long du corps. Angoissé, il demande à ses camarades de faire la lumière puis reste interdit en découvrant la raison de son « malaise » : son corps est emprisonné par les pieds d'une chaise venue le « clouer » sur son lit ! Et Gérard de reparler de son intention de « mettre les voiles à Roubaix ou à Strasbourg » !

L'on éteint, sans grande illusion de retrouver le sommeil et, au bout de quelques minutes, un choc très violent sur le parquet. Jacques rallume ; cette fois, ce sont les deux statues d'ivoire qui se trouvent sur le sol, au milieu de la chambre !

Les garçons sursautent, tournent la tête vers l'armoire : la clé s'agite bruyamment dans la serrure du meuble ! Elle jaillit, tombe sur le sol, sous une chaise et s'avance par saccades, posée sur champ, pour se glisser enfin sous l'un des pieds de la chaise qui s'est complaisamment soulevée !

— Moi, je... Je vous le dis, les gars, je pars à Roubaix ! Je vais à Strasbourg !

L'affolement du rugbyman finit par dérider Jean-Claude et ses amis dont les rires se figent : un poignard, venu de nulle part, est tombé, à plat, sur le parquet !

Les garçons décident de fumer une cigarette tout en s'efforçant de rassurer Gérard, toujours en proie à ses désirs d'évasion ! L'émotion s'atténuant et, malgré le peu d'enthousiasme du rugbyman à l'idée de se recoucher dans l'obscurité, l'on éteint la lumière. Quelques minutes s'écoulent et soudain, une chose terrifiante se produit : *dans le silence de la chambre éclate un galop de cheval !* Un galop forcené, assourdissant, bientôt couvert par les cris de Gérard qui réclame de la

lumière !

Un ordre d'ailleurs exécuté sur le champ car, après cette manifestation auditive (interrompue sitôt que la lumière a jailli), nul ne songe plus à se rendormir ! Le restant de la nuit se passe dans l'angoisse et le jour levé, les garçons découvrent une lame de rasoir profondément enfoncée dans un coussin ! Les quatre jeunes gens se sentent épuisés, vidés de leur énergie. Parbleu ! La sarabande de tous ces objets (réputés inanimés !) ne s'est pas produite par l'opération du Saint-Esprit ! Leur déplacement a fatalement nécessité une énergie *psychodynamique* puisée dans le psychisme de Jean-Claude en particulier (de par ses fonctions médiumniques involontaires) et dans celui de ses camarades. Comment s'opèrent ce « pompage » et ce transfert d'énergie ? Quel en est le mécanisme, la motivation inconsciente ? Autant de questions auxquelles répondra un jour la Science. Cela en U.R.S.S., en divers pays d'Europe et aux Etats-Unis où ces phénomènes sont pris en considération, étudiés, contrôlés autant que faire se peut... Mais point en France, du moins au niveau officiel où les savantasses et autres maîtres à penser continuent de glousser — ou de vitupérer — tandis que nombre de leurs confrères étrangers s'attaquent directement au problème !

Mais revenons à Toulon, chez Mme Duval, au lever de ces jeunes gens. Colette et Jacky, pensant qu'ils dorment encore, s'apprêtent à les réveiller « en fanfare ». Etonnement du couple de les trouver debout mais la mine défaite, marquée par l'insomnie. Tout en leur expliquant leur nuit blanche, Jean-Claude s'approche de la table sur laquelle, la veille, il a déposé sa montre et sa chevalière. La montre a disparu, mais pas les deux éléments du bracelet de cuir ([74]), lesquels ont été arrachés sans douceur ainsi que le prouvent les deux languettes d'acier, tordues, servant à la fixation du bracelet. Pour obtenir ce résultat, il a donc fallu que *deux forces contraires se conjuguent* : l'une immobilisant la montre, l'autre tirant latéralement pour arracher les deux éléments du bracelet !

Les nouveaux mariés et leurs invités fouillent la chambre, à la recherche de la montre que Colette finit par apercevoir... en équilibre sur la boiserie d'encadrement de la porte ! Jean-Claude, gaillard de grande taille, parvient à la saisir, la colle à son oreille : elle marche. A ce moment-là, sur la table, sa chevalière voltige et va atterrir doucement sur le dossier d'un fauteuil.

Après le déjeuner, Jean-Claude Pantel et trois de ses amis partent en voiture pour aller se baigner à la plage des Sablettes. Jacques, au volant, fronce soudain les sourcils, attirant l'attention de ses passagers sur un petit objet de métal, clair,

qui, à un mètre du sol... précède la voiture ! Jean-Claude pousse une exclamation d'incrédulité : *c'est sa montre, privée de bracelet, qu'il a pourtant laissée chez M^{me} Duval !*

Et le Western commence ! Nos amis poursuivent la montre, Jacques concentrant sa vigilance sur la conduite et s'efforçant de suivre les indications de ses copains, sans trop les écouter, d'ailleurs, car à les entendre, il devrait zigzaguer, faire un véritable slalom sur la route pour tenter de rattraper la montre voltigeuse ! A un certain moment, parvenant à la « doubler », la montre se trouve à droite du véhicule. Jean-Claude tend désespérément la main par la vitre baissée. Il va la saisir, il l'a ! Non, la montre s'est volatilisée ! Bordée de jurons !

La voiture stoppe à un feu rouge et, presque aussitôt, un choc violent ; plus exactement, un *bruit de choc*, très fort, mais le véhicule n'est pas secoué, ne bouge pas d'un millimètre. Incrédules, les jeunes gens constatent que les voitures et un cyclomoteurs stoppés à leurs côtés n'ont pas réagi : les conducteurs ne semblent pas avoir entendu ce vacarme ! Ce « choc » assourdissant — on s'en assure — n'a laissé aucune trace sur la carrosserie.

Feu vert, l'on démarre. Un petit objet clair entre alors dans la voiture par la vitre avant droite, passe par-dessus l'épaule de Jean-Claude qui sursaute, se retourne... et voit sa montre atterrir sur le siège arrière, entre ses amis ! Et la montre fonctionne toujours !

Deux nouveaux coups, violents, contre la tôle, puis d'autres, plus espacés. Cette fois, ce n'est plus une « chose » invisible qui cogne contre la carrosserie : c'est la statuette, la Vierge en ivoire qui escorte nos amis ! Il faut la récupérer, la restituer à Mme Duval et, de nouveau, le Western recommence ! Des bras se tendent, cherchent à agripper « au vol » la statuette qui, toujours, se dérobe. Subitement, la Vierge en ivoire prend la tangente, file comme une flèche en direction d'un terrain de camping et disparaît. A jamais, cette fois !

Le lendemain, les jeunes mariés font leurs adieux à leurs invités ; ils vont s'installer à Lyon. Leurs valises sont dans leur voiture. Dans le living de Mme Duval, tous ses hôtes sont rassemblés. Un petit bruit se produit, venant d'une étagère : c'est un jouet, un petit rouleau compresseur (sans moteur) qui s'est mis à rouler, qui bondit vers la fenêtre et brise un carreau ! Un instant plus tard, une vibration bizarre, dans la cuisine : l'on s'y rend pour constater qu'une vitre de la fenêtre est animée d'une curieuse vibration. Elle remue faiblement, comme si elle était « aspirée » vers l'intérieur. Le mastic se décolle d'un bloc et la vitre, arrachée à son cadre... disparaît spontanément, volatilisée en présence d'une huitaine de témoins !

Jacky, le jeune marié, est surpris ; toutefois, ayant entendu parler de ces phénomènes paranormaux, il n'a aucune raison de crier au miracle. Jean-Claude, en qui il a toute confiance (ainsi d'ailleurs qu'en ses amis) lui a rapporté les diverses manifestations qui se déroulent très souvent dans son entourage : jets de pierres, de lames de rasoir, d'ampoules électriques, de tubes de néon, voire, jet d'attaches trombones dans son verre, un soir, à la terrasse d'un café.

Jacky et son épouse prennent la route et, durant un demi-kilo-mètre, en quittant Toulon, des bruits bizarres se font entendre dans le véhicule. Des bruits tout à fait anormaux mais que le conducteur, pour ne point inquiéter Colette, met sur le compte du pot d'échappement, oubliant délibérément de parler de cette impression étrange qu'il éprouve. Enfin, les bruits cessent, de même que cette sensation indéfinissable et le voyage se poursuit sans histoire.

Ma femme et moi avons connu une expérience analogue, dans les gorges du Verdon, après avoir passé une nuit, avec quelques chercheurs parallèles, dans le cimetière (fort insolite) d'un village mort : Châteauneuf-les-Moustiers, dont plusieurs tombes ont été profanées, dont les croix ont été brisées de façon rituelle. (Voir illustration n° 14.) C'est d'usage, parfois, en magie noire ! J'ai nettement perçu une sorte de « présence », de force obscure, inquiétante, qui nous accompagnait, cela sur plusieurs kilomètres. J'ai aussitôt formulé, mentalement, certains mantras ; la désagréable sensation de « présence » s'est estompée et nous n'avons plus, alors, trimbalé de fantôme !

Inquiétude imaginaire ? Autosuggestion ? Excès de fatigue après cette nuit blanche passée dans ce cimetière ? argueront les sceptiques. C'est bien possible, mais je n'en suis pas tout à fait convaincu.

Autres « réactions en chaîne » du paranormal

Un soir, vers 18 h 30, Jean-Claude Pantel va chercher son ami J. Panteri au siège de l'association culturelle dont il assure la permanence ; il le trouve dans la bibliothèque, occupé à classer les fiches de divers ouvrages. Panteri s'étonne : Jean-Claude a l'air bizarre, anxieux et ce dernier avoue qu'il éprouve une impression désagréable, comme à l'approche d'une manifestation paranormale. A cet instant,, les deux amis perçoivent un petit bruit, difficilement identifiable mais à résonnance métallique. Etonnés, ils regardent autour d'eux et voient alors un livre jaillir hors de la bibliothèque et voltiger avant d'aller se poser, droit sur sa tranche, sur le battant de la porte ! J. Panteri grimpe rapidement sur une chaise et saisit le livre mais il ressent une légère résistance, comme si ce livre avait été

« aimanté » ! Il le « décolle » du battant de bois et lit le titre : « Le Christ et ses Saints ».

Un moment plus tard, ils quittent le consulat qui abrite l'association culturelle et, sur le point d'entrer dans la voiture, ils aperçoivent un autre livre qui voltige autour du véhicule puis disparaît. Jean-Claude et J. Panteri stoppent dans la rue Dragon, devant le restaurant où ils ont rendez-vous avec deux de leurs amis. Derrière eux se range une petite Austin pilotée par une jeune fille. Cette dernière et les deux jeunes gens sortent de leur véhicule presque en même temps et c'est alors qu'un choc violent retentit : une boule de pétanque est venue heurter brutalement l'Austin dont la propriétaire, furieuse, se met à invectiver les « mauvais plaisants » ! Et nos amis de se défendre, de protester de leur innocence, aidés en cela par le fait que la petite voiture *ne porte pas la moindre trace de coup* ! Interloquée, la jeune fille se rend à l'évidence mais ne leur jette pas moins un regard noir, avant de s'éloigner !

Les quatre amis se sont attablés... et quelques pièces de monnaie « pleuvent » autour d'eux, qu'ils ramassent avec un certain embarras ; après la menue monnaie, c'est un morceau de bois qui tombe du balcon de la salle supérieure surplombant le restaurant. Or, cette seconde salle est vide ; les chaises et les tables, visibles à travers les montants du balcon, ne sont même pas éclairées. Au morceau de bois succède une fourchette qui tombe aux pieds de Jean-Claude. Bizarrement, leurs voisins attablés ne remarquent rien d'anormal et c'est heureux !

Un chien traînant sa laisse arrive du fond du restaurant (venant sans doute des cuisines) ; il manifeste de l'inquiétude, lève le nez vers le balcon, tourne en rond, gémit ou regarde avec anxiété en direction de la porte, semblant discerner une présence invisible aux humains. La serveuse approche, gronde le chien et le fait s'enfuir vers la cuisine.

Les quatre jeunes gens s'étonnent d'entendre des ouvriers manier pioches et pelles, à plus de neuf heures du soir, à proximité du restaurant. La serveuse prêche l'oreille, surprise elle aussi : cela semble provenir du couloir. Elle s'y rend, revient peu après et avoue n'y rien comprendre : dans le couloir, les bruits de pelles et de pioches sont nettement plus forts mais il n'y a personne ! Dans la rue, peut-être ? La serveuse et les jeunes gens vont jeter un coup d'oeil au dehors : paradoxalement, les bruits s'entendent beaucoup moins. Bah, sans doute une équipe qui travaille dans un quartier voisin ?

Jean-Claude et ses camarades règlent l'addition et à cet instant éclate le vacarme d'une locomotive ! La serveuse a pâli, estomaquée, regardant autour

d'elle avec angoisse, se demandant depuis quand la rue Dragon est devenue l'annexe de la gare Saint-Charles ! *Les dîneurs ne réagissent pas : manifestation, ils n'entendent rien de tout cela !*

Les quatre jeunes gens, habitués à ces facéties de l'invisible, ne se perdent point en explications auprès de la serveuse et quittent l'établissement pour aller écouter des disques chez J. Panteri. Pour eux, ces manifestations sont monnaie courante et c'est avec amusement qu'ils évoquent la tête de la brave fille entendant arriver cette locomotive fantôme ! Et pas question de chercher l'origine de ce tintamarre dans la gare Saint-Charles, bien trop éloignée de la rue Dragon. Ils se souviennent d'un autre bruit, plus terrifiant encore : celui de cet infernal galop de cheval perçu à Toulon, dans la maison de Mme Duval. Et là, pas plus qu'à Marseille pour la locomotive, impossible d'invoquer le galop de quelque cavalier jouant les Zorro en pleine ville !

Jean-Claude et ses amis grimpent l'escalier... soudain escortés par un globe de verre blanc, celui d'un plafonnier de cuisine ! Le globe les dépasse et va se briser sur le palier ! En toute hâte, mais silencieusement, les jeunes gens gravissent les dernières marches pour se réfugier chez leur ami, peu désireux de se voir traiter de voyous par un locataire attiré par ce vacarme !

Panteri offre des sièges à ses camarades, bourre sa pipe et, tandis que les autres allument leur cigarette, il cherche un instant le petit axe en plastique nécessaire aux 45 tours. Il le trouve, le met en place, pose un disque sur la platine et va s'asseoir en tétant sa pipe, bercé par la musique. Pas pour longtemps : l'axe en plastique vient de sauter en l'air et le 45 tours, décentré, fait alors entendre un « déguelendo » nullement prévu par le compositeur non plus que par l'orchestre !

On arrête le « carnage » (comme le dirait mon ami Jean Richard) et Panteri récupère l'axe en plastique qui a voltigé jusque derrière le fauteuil de Jean-Claude.

Plus tard. Panteri cherche le grattoir de sa pipe, habituellement posé sur une petite table : le cure-pipe vient de disparaître, sans que personne ne s'en soit aperçu. L'on entend alors un tintement métallique derrière le siège de Jean-Claude. Son ami sourit : c'est sûrement le cure-pipe ! En effet, l'objet vient à l'instant « d'atterrir » !

Nouvel incident : le rideau de la fenêtre du living s'agite, ondule sous un courant d'air inexistant ; le lustre se met à osciller avec un mouvement pendulaire. Puis l'on perçoit un cliquetis d'objets métalliques entrechoqués ; le bruit est étouffé. Jean-Claude tique : il jurerait que ce sont ses clés, dans la poche

du veston qu'il a posé sur le dossier d'une chaise, en entrant. Les regards se portent vers ce veston et tous voient alors le trousseau de clés jaillir de la poche, sauter en l'air et retomber sur le parquet !

Quelques minutes s'écoulaient et, sur un meuble, c'est un jouet, un chariot en matière plastique (cadeau publicitaire en pièces détachées trouvé dans un paquet de poudre à laver) qui se démolit tout seul, répandant ses pièces sur le meuble !

Les jeunes gens, malgré tout impressionnés par ces « réactions en chaîne », demeurent attentifs à ce qui pourrait survenir encore. Un souffle de vent déferle dans le living (point de mistral, pourtant, ce jour-là à Marseille). Jean-Claude est mal à l'aise soudain : il reste immobile, les mains à plat sur les appuie-bras du fauteuil, *sentant et voyant sa chevalière glisser peu à peu le long de son doigt* ! Ebahis, ses amis suivent des yeux les mouvements de la bague qui, bientôt, saute hors du doigt pour tomber à terre ! Jean-Claude la récupère en hâte, la remet au doigt et elle « s'envole » de nouveau après avoir glissé, très rapidement cette fois, le long du doigt !

Une minute plus tard, sur le bahut, un vaporisateur transformé en vase se soulève, flotte *et se volatilise* tandis qu'une présence invisible vient frôler, de façon très désagréable, l'un des témoins. Peu après, un tintement leur fait lever la tête : le trousseau de clés vient de se matérialiser en l'air, à trente centimètres du plafond. avant de retomber sur le sol !

Sous le bahut, ils aperçoivent un « fantôme d'objet », rond et clair, fluide, qui glisse. On cesse de le voir pour l'apercevoir de nouveau plus près. Il disparaît et, presque aussitôt, l'on entend un claquement sous le siège de Jean-Claude : le « machin » fluide s'est matérialisé. C'est un cendrier en verre, brisé maintenant !

Un bruit assourdissant : c'est une chope à bière bavaroise qui se rompt sur une étagère ! Vacarme disproportionné pour un objet si petit !

Ne voulant pas transformer l'appartement de son camarade en chantier de démolition, Jean-Claude prend congé, rentre chez lui, dans la chambre qu'il loue à sa logeuse et, là, le calme revient *car il est seul*. Paradoxalement, c'est lorsqu'il se trouve en compagnie que les manifestations se déclenchent ! A quelque chose de malheur est bon et ces nombreux témoins lui seront bientôt d'un grand secours...

En revanche, il semble bien que Jean-Claude puisse (toujours involontairement, cela va de soi), « imprégner » de ses dons médiumniques certains de ses camarades, cela temporairement. C'est ainsi que J. Panteri verra disparaître un cartable, voltiger des objets, des barres de plomb servant à la composition dans une imprimerie, barres qui tomberont ensuite maculées d'huile.

Une autre fois, J. Panteri, chez lui, tendra la main pour prendre le pain, sur la table et refermera ses doigts sur le vide : le pain s'est « évaporé » ! (Ma femme, lorsqu'elle était enfant, constata de la même manière la disparition d'une orange sur la table ; fait corroboré par sa mère.)

Toujours chez Panteri, mais cette fois en présence de Jean-Claude, un rasoir électrique, posé sur un meuble, changera plusieurs fois de place, à quelques minutes d'intervalle, sans qu'aucun des témoins ne l'ait réellement vu en état de mobilité. L'on constate cependant que le déplacement du rasoir coïncide avec les déplacements de Jean-Claude dans la pièce : le « champ biopsychique » de ce dernier semble avoir exercé une action télékinésique sur l'objet.

Un soir, passant devant un garage particulier dont la porte est ouverte, les jeunes gens reçoivent une grêle de pierres qui ne les touchent pas. Ils pénètrent dans le garage et les jets de projectiles redoublent, les atteignant à présent avec une certaine violence, dans les côtes et, pour Jean-Claude, au front. Il éprouve une cuisante douleur et en gardera la marque plusieurs jours. En deux années de « hantises », c'est la seule fois où ces manifestations auront fait montre d'agressivité réelle.

D'autres pierres, parfois, tombent *au ralenti*, heurtent ici et là des voitures (sans laisser de trace), s'en écartent et reviennent cogner sur la carrosserie.

Un soir, remontant une rue en pente, Jean-Claude et ses camarades ont la stupeur de voir une roue de voiture qui, derrière eux, *remonte la pente, accélère, les dépasse et se volatilise !*

Lors d'une surprise-party, une bouteille de Champagne, vide, saute sur le sol, rebondit plusieurs fois. Un garçon, stupéfié (ignorant des habituelles mésaventures de Jean-Claude) saisit la bouteille et la lance avec frayeur contre le mur où elle se brise !

Quand ce ne sont pas des pierres, des lames de rasoir qui voltigent, ce sont des peignes ! Tel ce peigne venu Dieu sait d'où, qui heurte une voiture, s'éloigne, va cogner la suivante et ainsi de suite pour d'autres véhicules avant de choir sur le sol.

Marchant un jour sur le boulevard Notre-Dame, ils passent sur une plaque d'égout... et la plaque se rompt en trois morceaux ! Chez Panteri, plus tard, de nouveau le « vent » souffle dans le living : un tableau se décroche du mur et la vitre se brise.

Où les véritables ennuis vont commencer

Jean-Claude est à son travail, dans une grande administration de Marseille. Ce matin-là, il se trouve au troisième sous-sol, département des archives, en compagnie d'un employé que nous appellerons Bernard, lequel n'est pas le moins du monde au courant des phénomènes qui se produisent dans l'environnement de son collègue. Il convient toutefois de préciser que, jusqu'ici, ces manifestations se déroulaient à l'extérieur, généralement, hormis quelques malheureux trombones ou épingles qui voltigeaient çà et là dans le bureau !

Jean-Claude Pantel et Bernard voient arriver une bouteille qui se brise à leurs pieds ; ensuite, c'est une plaque de fer qui jaillit d'un classeur et atterrit par terre. Bernard fronce les sourcils, cherchant à comprendre. Mais lorsque l'un des tubes à néon du plafond explose, il ne cherche même plus à comprendre et cherche plutôt son salut dans la fuite ! Jean-Claude retourne alors à son bureau... sans se douter que Bernard est allé conter sa mésaventure au chef du personnel !

Dans son bureau, Jean-Claude bavarde un instant avec la dactylo et celle-ci sursaute, se demandant pourquoi son collègue vient de jeter par terre ces pièces de monnaie ! Le garçon, naturellement, se défend de l'avoir fait et se met au travail. Au bout d'un moment, l'air soupçonneux, arrive le chef du personnel qui, sans préambule, lui pose des questions, lourdes de reproches sous-entendus, quant à ce qui s'est passé aux archives. Non, inutile de lui « raconter des histoires » ! Un tube de néon n'explose pas tout seul ; une bouteille ne se brise pas toute seule et une plaque de fer ne s'élance pas toute seule d'un classeur !

Jean-Claude cherche à se justifier, angoissé par la tournure que prennent les événements, pestant contre ces manifestations qui, maintenant, se déclenchent dans son lieu de travail ! Las, tandis qu'il tente de s'expliquer, des trombones pleuvent sur le bureau. La dactylo, la gorge soudain nouée par l'émotion, pointe un doigt tremblant vers un angle de la pièce. Le chef du personnel tourne la tête et tressaille violemment : un paquet d'imprimés, de circulaires administratives, fait son baptême de l'air et volette paisiblement dans le bureau pour aller « atterrir » impeccablement à l'autre bout de la pièce. Cet exercice de vol sans moteur, le chef du personnel l'a constaté qui, maintenant, éprouve certaines difficultés à déglutir ! Honnêtement, il ne saurait être question d'accuser Jean-Claude qui n'a pas bougé. Incapable de comprendre l'origine de tous ces phénomènes dont ce garçon semble être le pivot, le chef du personnel lui ordonne d'aller s'enfermer seul dans un bureau actuellement inoccupé et lui annonce sa décision d'en référer à la direction.

Le chef du personnel sort, s'avance dans le couloir et voit, au bout de celui-ci, s'ouvrir la porte de l'ascenseur. Logiquement, quelqu'un va sortir de la cabine.

Non, il n'y a personne dans la cabine et la porte se referme toute seule ! Nouveau froncement de sourcils lorsque la porte s'ouvre puis se referme une seconde fois. Mais quand cette porte s'ouvrira pour la troisième fois sous une poussée « fantomale », le chef du personnel, renonçant à emprunter l'ascenseur, gagnera l'étage de la direction en empruntant prudemment l'escalier !

A peu de temps de là, la direction de l'administration fait convoquer Jean-Claude chez le médecin du travail (on se demande pourquoi !).

Le médecin l'examine avec le plus grand soin et le déclare en parfaite santé mais... Il y a un « mais ». Ne pourrait-il s'agir d'hallucinations ? Jean-Claude repousse cette hypothèse d'ailleurs infirmée par les faits qui, eux, sont concrets, matériels et nullement le fruit de l'imagination. Le médecin admet le bien-fondé de cet argument ; il admet aussi (preuve de son intelligence), que des phénomènes déroutants, non encore compris par la Science, peuvent se manifester. Toutefois, ayant reçu un ordre de la direction de l'administration, il va adresser un rapport négatif, affirmant que Jean-Claude Pantel est en excellente condition physique mais qu'il doit cependant se soumettre à un examen psychiatrique !

Consigne-consigne. Ce médecin, en agissant ainsi, a obéi aux ordres de l'administration et respecté le code de déontologie lui interdisant, à lui, médecin généraliste, de se prononcer en savoir et connaissance en matière de psychiatrie.

Devant l'inquiétude, voire, l'angoisse de son patient, le médecin le rassure et questionne : les nombreux témoins de ces faits mystérieux consentiraient-ils à faire un procès-verbal écrit — et signé — de tout ce à quoi ils ont assisté, depuis deux ans ? Oui, assurément.

Les témoins, sollicités par Jean-Claude, s'empressent de rédiger chacun un procès-verbal relatant scrupuleusement les fantastiques événements que nous connaissons. Et la convocation chez le psychiatre parvient à Jean-Claude, de plus en plus inquiet quant au résultat à attendre : ne sera-t-il pas jugé « détraqué » ? Ne risque-t-il pas de perdre sa situation ? Que faire ? Comment se protéger, se défendre le cas échéant ?

C'est alors que Jean-Claude et ses camarades se souvinrent d'avoir, plusieurs fois, entendu mon émission « Les carrefours de l'étrange ». Je reçus une lettre d'eux et leur fixai rendez-vous. Nous bavardâmes durant près de trois heures, micro en main et je pus, ainsi qu'au cours de nos rencontres ultérieures, juger à quel point ces garçons étaient sains d'esprit, intelligents, normaux sur tous les plans. Je les rassurai : tous ces phénomènes n'avaient rien de « surnaturel » bien qu'ils relevassent du domaine métapsychique ou parapsychique. Oui, j'acceptais

d'accompagner Jean-Claude Pantel chez le psychiatre, lui promettant d'intervenir efficacement si, d'aventure, un sort analogue à celui de Pierre Meslat devait le menacer. Je m'efforçais d'apaiser sa crainte larvée, que mes paroles n'avaient pu totalement dissiper, arguant qu'il existait *aussi* des psychiatres intelligents ! Et nous nous séparâmes en riant après être convenus de nous retrouver lundi, un quart d'heure avant de nous rendre à cette convocation.

Oui, fort heureusement, le professeur S. et le Dr A. qui s'entretenaient longuement avec Jean-Claude d'abord, avec ses camarades ensuite, appartenaient à cette catégorie d'hommes intelligents, à l'esprit ouvert, conscients de la réalité concrète des phénomènes paranormaux ([\[75\]](#)). J'eus le plaisir de constater que ces deux praticiens n'avaient rien de comparable à tel ou tel Diafoirus pour qui le paranormal est une forme d'hallucination et relève donc de la folie ! Ils comprirent parfaitement que Jean-Claude Pantel, tout à fait sain d'esprit, était le pivot, le catalyseur involontaire de ces phénomènes ahurissants déclenchés par son énergie psychodynamique et télékinésique. Une énergie dont nous constatons les effets mais qui demeure mystérieuse.

Bien sûr (et je les comprends fort bien), le professeur S. et le Dr A. auraient aimé pouvoir, de visu, vérifier eux-mêmes ces étranges phénomènes, mais ceux-ci ne se produisirent point en leur présence. Le Dr A. me suggéra, très honnêtement, d'intervenir auprès de Jean-Claude Pantel pour qu'il accepte de passer une quinzaine, de son propre chef et en toute liberté, dans tel établissement psychiatrique, espérant ainsi contrôler une éventuelle manifestation supranormale. Je fis alors remarquer à mon interlocuteur le peu de chance qu'il avait d'observer ce genre de phénomènes autour de Jean-Claude, transplanté — même librement — dans un milieu aussi peu propice qu'un établissement psychiatrique. Ce dont il convint sans effort, pareil endroit n'étant évidemment pas de nature à réjouir un homme normal, non plus qu'à favoriser l'éclosion de ses facultés Psi !

Détail curieux et qui mérite d'être souligné : à la suite de son entretien avec le professeur S. et le Dr A., Jean-Claude vit disparaître les manifestations qui empoisonnaient depuis deux ans son existence.

Peut-être (sinon certainement !) ses dons « sauvages » réapparaîtront-ils un jour ? Il appartiendra alors à Jean-Claude de les contrôler, de les orienter en s'y préparant d'ores et déjà par l'étude livresque, par des entretiens avec des médiums expérimentés et avec des spécialistes du paranormal. Si tel devait être le cas, sans doute ce garçon deviendrait-il un sujet exceptionnel, capable d'enrichir nos connaissances en matière de métapsychie.

D'ici là, d'autres psychiatres et médecins rejoindront le petit groupe existant déjà à Marseille, pour étudier scientifiquement ces extraordinaires effets physiques engendrés par les fonctions Psi chez les médiums surdoués.

Du moins, j'en accepte l'augure et j'ose l'espérer !

Je voudrais toutefois, avant de conclure, souligner tout spécialement l'étrange dualisme (non contradictoire) du paranormal : nombre de manifestations puisent leurs racines dans les fonctions Psi, ou parapsychologiques, d'un médium qui (souvent) s'ignore. Et c'est là « l'Hôte Inconnu » cher au commandant Tizané. En revanche, quantités d'apparitions, de raps, de *poltergeist* et autres formes de hantises, elles, sont imputables à un défunt, un fantôme, au pèrisprit d'un désincarné. Il s'agit là, alors, de manifestations post-mortem, liées quelquefois à une « rémanence psychique » dont certains lieux sont imprégnés. Nous aurons l'occasion, dans un prochain ouvrage, d'aborder ce sujet, de démontrer aussi qu'il existe des fantômes d'animaux familiers... et d'autres, qui le sont beaucoup moins !

Au terme de ce *Livre du Paranormal* (qui ne prétend point, loin s'en faut, être exhaustif) le Savant — avec un grand « S » — objectera que les faits « allégués » sont faux, que cela ne se peut pas (dame, ces faits ne figurent point dans ses manuels !) et me reprochera de ne pas citer l'identité véritable des témoins dans la plupart des cas. C'est là un procès d'intention car, à supposer que j'ai eu licence de révéler l'identité des témoins, ce même savant s'empresserait de les traiter d'hallucinés ! C'est là une *opinion* et je n'en ai cure dans la mesure où il ne s'agit pas ici d'*opinion* mais de FAITS OBJECTIFS !

Cette attitude de négation par principe me rappelle une anecdote ; en Isère, à l'issue de l'une de mes conférences sur les soucoupes volantes, un monsieur se leva, tout rouge et tout fâché, me criant de prouver les faits « allégués ». Et de me narguer, goguenard. Puisant dans son propre tonneau, j'usais d'une remarque aussi absurde que la sienne : « Entre l'orbite de Mars et de Jupiter, mêlée aux astéroïdes, se trouve une sphère métallique-bourrée de camembert. Prouvez-moi que ce n'est pas vrai !

La salle croula sous les rires et le monsieur sortit. Il paraît que c'était un savant. Du moins se considérait-il comme tel ! A ce genre de « savant » si prompt à la critique, j'opposerai ce trait de Sacha Guitry :

— *Si les gens qui disent du mal de moi savaient ce que je pense d'eux, ils en diraient bien davantage !*

A vous, Amis Lecteurs, je dirais simplement ceci : ne vous laissez pas abuser, impressionner par les pontifes et leurs jugements ex-cathédra. Ecrivez-

moi, n'hésitez pas à me communiquer la relation fidèle, circonstanciée, de tout événement étrange, mystérieux, voire, fantastique ou « incroyable » auquel vous avez pu assister. Je vous garantis l'anonymat le plus absolu si vous en manifestez le désir. C'est VOUS qui, par vos témoignages, ferez progresser nos recherches « marginales », puisque aussi bien ces messieurs les officiels de la Science orthodoxe — du moins la plupart d'entre eux — se refusent obstinément à prendre en considération ces phénomènes, non pas surnaturels, mais non encore intégrés dans nos concepts habituels ; et ce du seul fait de l'étroitesse d'esprit de ces « cartésiens à tout prix » ! Laissons donc la Science officielle dans son conformisme somnolent, dans son aveuglement volontaire et aidons, sans réserve, ceux qui cheminent, lentement mais sûrement, sur les sentiers malaisés des Sciences Parallèles auxquelles, dans un avenir indéterminé, d'autres savants, plus évolués, sauront rendre hommage.

Car, ainsi que l'écrivait Léon Tolstoï :

« Dans quelques siècles, ce que nous appelons progrès de la science sera un motif d'hilarité et de commisération pour les générations futures. »

FIN

IMPRIMERIE
LABALLERY ET C^e
12, Rue Porte-d 'Auxerre
C L A M E C Y (Nièvre)

[1] Dans « L'Ordre Vert », Prix du Roman Esotérique 1969 (Ed. Fleuve Noir) Jimmy Guieu plonge son héros, Gilles Novak, dans une étrange aventure qui le confronte avec une résurgence templière baptisée « O.T.R. » ou Ordre du Temple Rénové. Or, à cette époque, l'Auteur ignorait complètement que l'O.R.T. » (Ordre du Temple Rénové) préparait son avènement ! Et aujourd'hui, l'O.R.T. s'est « réveillé » pour accomplir sa mission bénéfique, fidèle en cela à la noble Tradition des Chevaliers du temple. Que dire de cette extraordinaire « prescience » de Jimmy Guieu qui « inventa » l'O.T.R... Sans savoir que l'O.R.T. allait prendre vie de façon effective ? (Les personnes désireuses d'obtenir des renseignements sur cet Ordre peuvent écrire à l'adresse suivante : « Ordre Rénové du Temple (O.R.T.), B.P. N° 19, 27 220 — Saint-André-de-L'eure.)

(Note de l'Editeur).

[2] Journaliste, ésotériste mais aussi « fonceur », Gilles Novak est le héros de nombreux romans de Jimmy Guieu, notamment de L'Ordre Vert, Prix du Roman Esotérique 1969 (Ed. du Fleuve Noir). (Note de l'Editeur.)

[3] Lire « Le Faiseur d'or, Nicolas Flamel », de Léo Larguier (« J'ai lu »).

[\[4\]](#) Nom tout à fait imaginaire, naturellement.

[\[5\]](#) Rapporté dans La Domenica del Corriere (il y a une dizaine d'années), hebdomadaire italien publiant souvent d'intéressants articles consacrés aux phénomènes paranormaux et aux soucoupes volantes.

[\[6\]](#) Cf. : Les soucoupes volantes viennent d'un autre monde et Black out sur les soucoupes volantes, par Jimmy Guieu, réédité récemment par l'Omnium Littéraire.

[\[7\]](#) Ce cas fut adapté à la radio par Jimmy Guieu, dans son émission « Les Carrefours de l'étrange » du 4 novembre 1969. (Réalisation Max-Henri Cabridens, assistante : Claude Agnelly.)

[\[8\]](#) Lire l'excellent ouvrage de Déodat Roche : L'Eglise romaine et les Cathares Albigeois, Editions Cahiers d'Etudes Cathares, 23, avenue Président-Kennedy, Narbonne, Aude.

[\[9\]](#) Réédités chez l'Omnium Littéraire.

[\[10\]](#) Ce cas, de même que celui du « cauchemar » du journaliste Ed. Samson, relaté plus loin, fit l'objet d'un article remarquable dans La Domenica del Corriere, voici une dizaine d'années (le lecteur qui m'en communiqua la traduction omit de me donner son adresse et la référence — numéro et date — de cet intéressant magazine italien).

[\[11\]](#) Le Bang Utot et l'affaire Clarita Villaneuva ont inspiré à l'auteur deux étranges romans de Science Fiction : Le rayon du cube et La terreur invisible

(Collection Anticipation, Ed. Fleuve Noir).

[12] Ordre Rosicrucien A.M.O.R.C. Domaine de la Rose + Croix, 94, Villeneuve-Saint-Georges.

[13] Delsol est le nom d'une lointaine aïeule espagnole de Lysianne, qui en fit son pseudonyme d'auteur.

[14] La plus ahurissante « brèche spatiotemporelle » donnant accès à un univers parallèle est celle du « Triangle de la Mort », entre les Bermudes, Porto-Rico et la Floride où de nombreux avions et navires disparurent (avec un total de 1 000 personnes !) durant les 30 années écoulées ! Ces tragédies ont été magistralement évoquées par Vincent Gaddis dans son passionnant ouvrage « Les vrais mystères de la mer » (Ed. France-Empire).

[15] Si Lamartine connut ce poème, Smaïl ben Hassan dut lui parler de la tradition qui le lui avait inspiré. Nous verrons plus loin qu'il s'agit là, pratiquement, d'une certitude.

[16] Lysianne Delsol fait donc figure de génial précurseur pour avoir compris cette vérité, que le néo-ésotérisme redécouvrit depuis moins de 20 ans seulement (avec l'apparition des soucoupes volantes).

[17] L'on connaît un roi Marcile (ou Marsile), ennemi sarrasin de Charlemagne, dans La chanson de Roland, dont l'existence historique est sujette à caution. Ou bien s'agit-il d'un autre monarque dont l'Histoire n'a pas gardé la trace ?

[\[18\]](#) Forme médiévale de Santo Officio. Il est question ici du Tribunal du Saint Office, créé en 1478 et non de la Congrégation du même nom qui vit le jour en 1542. A l'origine, l'âme damnée de cette mafia sadique fut le sinistre Torquemada qui, avec la bénédiction de Rome, fit régner la terreur par l'assassinat, la torture et le bûcher. Et l'Eglise eut l'impudence de qualifier de « Très Sainte » l'Inquisition !

[\[19\]](#) Affirmation que ne démentirait point mon ami Robert Charroux (Cf. : chapitre IV sur les « chromosomes-mémoire » de son Livre du mystérieux inconnu, Ed. Robert Laffont).

[\[20\]](#) Dans le Livre d'Enoch (introduit en Europe en 1772), le chef de ces Extra-Terrestres (les « Intelligences du dehors ») avait pour nom Samyaza. Le nom complet n'y figure pas. A noter que le Livre d'Enoch, manuscrit antédiluvien, fut « conservé de génération en génération et pieusement transmis », tout comme ladite Tradition dans la famille Delsol de M. L'on trouve maintes allusions à ce vénéré document dans Le Zohar, ouvrage monumental réédité chez Maisonneuve et Larose avec une introduction du kabbaliste A.D. Grad.

[\[21\]](#) C'est moi qui souligne.

[\[22\]](#) L'on aura remarqué l'analogie de ce texte avec le VI^e verset de la Genèse faisant allusion à l'arrivée des « Fils de Dieu » (des dieux) sur la Terre, qui « trouvèrent belles les filles des hommes et en prirent pour femmes ».

Analogie également dans le titre Héliohim avec Elohim, que les exégètes classiques s'obstinent à traduire par « Dieu », l'Eternel, lors même que ce terme s'entend au pluriel et se réfère AUX DIEUX ! Noter aussi la racine Ail de Roucatl (que l'on retrouve dans Atlantide). Atl signifie « eau » en berbère (Afrique du Nord, Atlas) de même qu'en maya-quiché (Yucatan) de l'autre côté de l'Atlantide ! Et les « coïncidences » (qui ont bon dos) ne font que commencer !

[23] Notons au passage le caractère universel de la déification du soleil, « signe de la race » des dieux.

[24] Sans doute un prêtre ou un grand prêtre (note de Lysianne Delsol).

[25] Est-ce là une allusion à l'orichalque, ce mystérieux métal « plus précieux que l'or » (selon Platon), qui recouvrait les murs de Cerné, la capitale de l'Atlantide ? Dans L'Atlantide Atlantique (Editions Dervy), Paul Lecour identifie l'Orichalque à l'Or Alchimique.

[26] Ce « temple interdit » était-il une « base extra-terrestre », celle des Instructeurs, ces « fils des dieux venus des cieux ? » Lire à ce propos Le retour des dieux et Le grand mythe (Jimmy Guieu, Ed. Fleuve Noir).

[27] Peut-être quelque chose comme un véritable Rose + Croix primitif ? note Lysianne Delsol de M. Nous pouvons ajouter que les extraordinaires traditions rosicruciennes, celles d'autres sociétés initiatiques et

celles de divers textes sacrés parvenus jusqu'à nous ne sont pas nées de la simple imagination de nos lointains ancêtres : Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu. Soit, mais Elohim est un pluriel et il faut donc bien lire : LES DIEUX, Les Instructeurs des hommes ! (Lire, dans le mensuel Le Grand Albert, N° 12, mon article « La Science perdue et les extra-terrestres ».)

[\[28\]](#) La matière.

[\[29\]](#) Les « dieux » qui, dans la période initiale de leur solide implantation, contrôlèrent le développement démographique des Terriens, ne purent plus exercer convenablement ce contrôle dès l'instant où les « fils des dieux entrèrent dans leur agonie ». Et les Terriens, pratiquement livrés à eux-mêmes, proliférèrent en enfantant désormais « dans la douleur maudite » et non plus « dans la joie ». Sans doute les Terriens d'alors ne recevant plus des « dieux » les analgésiques atténuant ou supprimant chez leurs femmes les douleurs de l'accouchement ?

[\[30\]](#) « Le travail n'existait donc pas ? », note Lysianne Delsol. L'on peut essayer de répondre à cette question. Si les Instructeurs ont tenté une expérience génétique sur l'espèce humaine (sélective, dans leur zone d'implantation), peut-être fournissaient-ils aux humains une alimentation appropriée, qui les dispensaient de travailler pour se nourrir ? Si les « dieux » s'unirent aux filles des hommes pour procréer des « demi-dieux »

(métis), ceux-ci furent sans doute les premiers à subir une manipulation génétique sévère (avec facteurs transmissibles à leur descendance) ; ayant ainsi du « sang bleu », ils devaient se rassembler en « caste » noble. (Indirectement, cette notion de « dieux » humains rejoint le système d'Evhémère.) Parallèlement, les Terriens sélectionnés à des fins évolutives déterminées furent, de leur côté, soumis à un contrôle afin de procréer entre eux, devenant dès lors la souche originelle d'une population prédestinée. Etait-ce là la marque (cachée) du Peuple Elu ? D'où la nostalgie de l'Age d'Or et l'espérance du retour du Messie. La Parousie désignerait donc le retour des Elohim, LES DIEUX QUI ENSEIGNERENT LES HOMMES ! Ces Instructeurs « venus des lointaines étoiles », n'est-il pas logique de penser qu'ils reviendront, un jour, voir ce qu'est devenu leur « troupeau » ?

[31] L'on trouve un Yekum (phonétisation hébraïque de Jika ?) dans Le livre d'Enoch ; ce Yekum est l'un des chefs des « êtres venus du ciel ».

[32] C'est moi qui souligne.

[33] Cela évoque une « chute ». Nous comprenons alors où Lamartine (qui eut connaissance de ce texte, nous allons le voir) puisa son inspiration pour écrire : « L'homme est un dieu tombé qui se souvient des deux ! » Du moins sont-ce là les vers (extraits de « L'homme ») que l'on cite volontiers. Or, ces vers sont incomplets. Un jour que Smaïl ben Hassan et Lamartine descendaient le

chemin de la demeure de Lady Esther Standhope, au Liban, le poète composa ce double quatrain : « L'homme est un dieu déchu qui regrette les cieux/ O souvenir sublime ! O pure et douce flamme ! *Le Paradis perdu, l'Eden mystérieux* Ont laissé leur reflet tout au fond de mon âme/ —/ Avec vous (allusion à S.b. Hassan qui l'accompagnait ?) j'ai gravi le sentier qui conduit/ A ce divin sommet d'où l'aurore éternelle/ Ouvre ses ailes d'or en effaçant la nuit I SUR LE BERCEAU GEANT D'UNE RACE NOUVELLE. » Smaïl ben Hassan nota le poème au crayon, à la dernière page de son dictionnaire franco-arabe (que possède Lysianne Delsol). Le « Avec vous » par lequel commence le second quatrain se rapporte logiquement à S.b. Hassan qui venait de faire à Lamartine le récit de cette fantastique épopée des « dieux », dans laquelle le poète puisa son inspiration. 1830, année où fut composé ce poème, est donc un jalon marquant l'ancienneté de la « Tradition du demi-dieu ». Et à cette époque, il n'était point encore question de « soucoupes volantes » ni de « Célestes » ! Non plus qu'en 1939 où la Princesse Zeynoubah Tahar (fille du Prince Mohamed Tahar, héritier présomptif du trône de Tunisie avant l'indépendance) affirme avoir eu connaissance de ladite tradition à cette date. Voir page 162 le texte de l'attestation qu'a bien voulu rédiger la Princesse Zeynoubah Tahar.

[\[34\]](#) Allusion au « déluge » qui engloutit l'Atlantide voici une douzaine de millénaires ; nous trouverons plus loin d'autres allusions à ce cataclysme.

[\[35\]](#) Manifestation de « racisme » des hommes de la race perverse (les Terriens autochtones) qui redoutaient la caste noble de ces métis, rejetons des dieux et des demi-dieux.

[\[36\]](#) Les « dieux », quoique relativement peu nombreux, séjournèrent en maints pays et y avaient engendré des métis. Les « mythes » de divers peuples conservent les traces orales de cette « colonisation », de ces séjours des « dieux ». Comment naît une « légende » : lors de la dernière guerre mondiale, les G.I's furent pris pour des dieux par les indigènes des îles Salomon et des Nouvelles Hébrides ; les américains partis, les primitifs les imitèrent, balisant un terrain avec des feux, espérant ainsi attirer les « oiseaux de métal » qui (selon la tradition forgée après l'évacuation des troupes U.S.) leur apporteraient toutes sortes de cadeaux... mais aussi des femmes blanches ! (Mon roman *Le grand mythe*, Ed. Fleuve Noir, est basé sur ce thème). Ce « mythe du cargo » illustre de façon probante celui des « Célestes », des Instructeurs venus à une époque reculée sur la Terre ; à la différence près qu'il ne s'agit point d'un mythe mais de la déification de mortels et d'événements non moins communs qui, aux yeux des indigènes, passaient pour des actions divines !

[37] Les Extra-Terrestres qui revinrent à l'époque biblique avaient changé, car ils n'hésitèrent point à montrer leur force en détruisant, notamment, Sodome et Gomorrhe !

[38] Ces êtres venus d'ailleurs pouvaient-ils réellement contrôler leur physiologie au point de ne concevoir que « sur commande » ou bien, plus simplement, utilisaient-ils des substances contraceptives ?

[39] Est-ce à dire que, chez ces extra-terrestres, les « enchantements de la chair » étaient infiniment plus sublimes, plus intenses que chez les hommes ? En cela, étaient-ils dotés d'un « potentiel orgasmique » à la fois différent et supérieur au nôtre ? Est-ce à dire, également, qu'une Terrienne, « fille des hommes », ayant goûté à ces ineffables « enchantements de la chair selon les divines mœurs des fils du soleil », en devenait l'esclave ? D'où la douleur d'Atna d'en être par la suite privée ? Il est parfaitement admissible qu'une espèce humanoïde extra-terrestre présente de telles « capacités » sexuelles et orgasmiques. Toutes proportions gardées, un rapprochement s'impose : les indiennes sud-américaines qui « fautèrent » avec des blancs (infiniment plus experts que leurs indiens d'époux) découvrirent l'orgasme qu'elles ignoraient pratiquement jusque-là ! Et de songer alors à « refauter » le plus souvent possible !...

[40] Ces « fils des dieux », à défaut de posséder encore des astronefs, devaient disposer d'aéronefs ou de

navires. Et cette fuite, hors de l'Atlantide condamnée, les conduisit sans doute en Egypte.

[41] Bien que fort schématiques, ces indications évoquent irrésistiblement l'Atlantide... ou une cité (en Egypte ?) bâtie selon un modèle Atlante.

[42] D'origine terrestre, les Atlantes — où peut-être seulement leurs sages et initiés — auraient donc conservé des « mœurs divines ».

[43] Les rites de momification (de part et d'autre de l'océan Atlantique, donc de l'Atlantide) furent pratiqués aussi bien chez les Egyptiens que chez les Péruviens ; et de part et d'autre de l'océan l'on retrouve les pyramides !

[44] Longévité propre aux patriarches de la Genèse, d'Adam à Noé, évaluée à 900 ans environ. Cette longévité, selon les écritures, diminua au fur et à mesure que les hommes devinrent moins fidèles à Dieu. Ne serait-il pas plausible d'expliquer cette diminution par l'appauvrissement du « sang des rejetons des demi-dieux » chez leurs descendants ? Les qualités de la « race divine » s'émoussant, se perdant peu à peu ?

[45] Ceux de la science des Extra-terrestres, des dieux et demi-dieux, que les hommes ne savaient pas lire.

[46] D'où un enseignement tronqué, amputé à l'origine de tout ce qui aurait pu NOUS (hommes du XXe siècle) éclairer sur cette fantastique Connaissance !

[47] S'agit-il d'une « empreinte psychique » imprimée télépathiquement dans le psychisme de ce fils, par

l'intermédiaire d'une sorte d'amplificateur psycho-électronique disposé dans le fameux « bandeau » placé sur son front ?

[48] L'appel sacré : est-ce là un message « radio » destiné aux « dieux », aux Extra-terrestres repartis vers leur monde depuis des générations ? Un appel visant à leur signaler que ce fils est bon, digne de poursuivre la tâche des Instructeurs ? Car si Jika ne doute point que ses frères « célestes » aient pu rallier leur monde d'origine, il n'a plus l'assurance que son message leur parviendra à travers l'éternité des vies (êtres pensants) de toutes les vies (mondes habités) de la vie (l'Univers). Nous imaginons le désarroi, la tristesse de ce « dernier dieu » coupé des siens, au crépuscule de son existence.

[49] Allusion à l'attente d'une réponse à son appel ? Peut-être lancé par un émetteur qui n'était plus en très bon état de fonctionnement ?

[50] Sous-entendu : je sens venir ma fin.

[51] Note de L. Delsol : Il s'agirait alors d'une réincarnation de Jika ?

[52] Les seuls véritables extra-terrestres, dans ce cas (Note de L.D.M.).

[53] La race adamique disparaîtrait ; mais il n'y aurait pas de massacre (note de L.D.M.).

[54] Possible allusion aux réincarnations futures de Jika et de Svahâ. Se réincarnèrent-ils sur leur monde d'origine ou bien sur la Terre ? Et dans cette seconde

éventualité, quels « maîtres », quels « guides » furent-ils (ou seront-ils) parmi les hommes ? La romancière Christia Sylf ignorait totalement cette Tradition, ces écrits de Jika faisant allusion « aux vies de sa vie ». Or, nous retrouvons en Kébélé, son personnage « maître des destinées », ce grand principe de réincarnations successives d'êtres prédestinés et missionnés dans le Temps et l'Espace. Lire à cet égard les passionnants romans de Christia Sylf : Kobor Tigan't, Le Règne de Ta et Marko-samo le Sage (Ed. Robert Laffont).

[\[55\]](#) Et nous ne sommes plus très éloignés de « ce temps-là » !

[\[56\]](#) Forages pétroliers et travaux des « sea-labs », laboratoires sous-marins américains (sans compter ceux des russes et d'autres nations).

[\[57\]](#) Les futurs bathyscaphes seront indéniablement plus rapides que ceux d'aujourd'hui. De plus, l'aquaculture fait l'objet de recherches, d'expérimentations poussées.

[\[58\]](#) Le « délire de l'esprit » s'applique aussi à notre époque de contestation, de troubles, d'agitation, de désorganisation organisée. Oui, nous sommes décidément très proche de « ce temps-là » !

[\[59\]](#) C'est moi qui souligne car, indiscutablement, ces traces des « humanités supérieures », nous commençons à les trouver, à la barbe de l'archéologie classique qui, drapée dans sa dignité offensée, les méprise et les ignore

!

[\[60\]](#) Cette « fleur écarlate » est-elle la Rose, symbole ésotérique de la Connaissance cachée, que l'on retrouve notamment chez les Rose + Croix ?

[\[61\]](#) Ne pas oublier que les plus hautes pyramides du globe ne sont point en Egypte mais au Yucatan... où l'on découvrit la fameuse dalle de Palenque figurant, stylisé, un pilote d'engin spatial dont il manipule les commandes ! Cf. : Le livre des maîtres du monde. Robert Charroux (Ed. Robert Laffont) et Soucoupes volantes et civilisations d'outre-espace. Guy Tarade (Ed. J'ai lu). Signalons aussi l'étrange prophétie (ou voyance) d'Edgar Cayce selon laquelle, en 1978, l'on découvrira « un tombeau plein d'archives situé dans une petite pyramide et contenant des souvenirs inestimables sur l'Egypte ancienne et l'Atlantide, le continent englouti ». Ce tombeau se trouverait près d'une patte du Sphinx. (Cf. : L'homme du mystère : Edgar Cayce, par Joseph Millard, Ed. J'ai lu.)

[\[62\]](#) Tel est d'ailleurs le thème de mon roman : Le retour des dieux, paru en 1967 aux Ed. Fleuve Noir.

[\[63\]](#) Il faut à cet égard lire Le comte de Gabalis ou entretiens sur les sciences secrètes, paru en 1670 sous la signature de Montfaucon de Villard (réédité, diffusé par l'Omnium Littéraire). Les étranges révélations de M. de Villard lui valurent d'être assassiné (tout comme Cyrano de Bergerac !). Ce livre du XVIIe siècle, indirectement,

confirme en quelque sorte la tradition ancestrale liée aux Instructeurs venus d'ailleurs...

[\[64\]](#) C'est moi qui souligne.

[\[65\]](#) « Il n'y a plus que des imbéciles à grande gueule pour croire à des ballons sondes, à des phantasmes, à des hallucinations collectives chaque fois que l'univers s'exprime en marge de leur programme de vie » (Jean Cocteau, dans sa préface à Black out sur les soucoupes volantes, de Jimmy Guieu, réédité par l'Omnium Littéraire).

[\[66\]](#) Auteur, avec Georges Tiret, des ouvrages suivants : Le monde invisible vous parle (Ed. Vigot) et Psychanalyse et médiumnité (Ed. Dervy).

[\[67\]](#) Papyrus de Hunefer, British Muséum.

[\[68\]](#) Ce rêve comportait également une grande croix de bois, que Mme F. découvrit un jour, Place de l'Eglise de St-Jérôme, à Marseille. Or, cette croix n'existait pas encore au moment du rêve. De plus, Mme F., vint effectivement habiter quelques temps à St-Jérôme, ainsi qu'elle l'avait vu dans son rêve prémonitoire.

[\[69\]](#) Adepte du soufisme (confrérie mystique) doté de pouvoirs « surnaturels (Baraka), apte à commander à certaines forces de la nature, détenteur de secrets, de méthodes opératives aussi redoutables que ceux des sorciers d'Afrique Noire.

[\[70\]](#) L'on trouvera bien d'autres exemples dans L'univers des fantômes de Danielle Hemmert et Alex

Roudène (Albin Michel).

[71] Variante de ce qu'en métapsychie l'on appelle le « double autoscopique », phénomène au cours duquel le sujet voit sa propre image. Ici, cette image autoscopique s'est encore dédoublée. Il y a donc eu, d'abord, un « fantôme de vivant » (le double de P. Meslat ou la projection idéo-plastique de son « image de soi » subconsciente) et la duplication simultanée de ce fantôme !

[72] Néanmoins, les témoins subissent des pressions ; l'on tente de les influencer, de les « orienter » vers une voie contraire à la vérité !

[73] Si ses clients n'ont pas consulté de médecin, Pierre Meslat les engage toujours à le faire avant de les traiter.

[74] Il s'agit d'un bracelet différent de celui dont il fut question précédemment.

[75] Au nombre de ces vrais scientifiques à l'esprit ouvert, citons, notamment le Dr Jean Barry, de Bordeaux, auteur du Journal d'un parapsychologue (Edition Publications Premières, collection « En marge » dirigée par Raymond Abellio) ; Rémy Chauvin, auteur de Nos pouvoirs inconnus (Encyclopédie Planète) ; William James, Expériences d'un psychiste (Ed. Payot) ; le Professeur Robert Tocquet, Les pouvoirs secrets de l'homme (Ed. Productions de Paris).